

L'AMI
DE LA NATURE;
OU
MANIERE

*De traiter les Maladies par le prétendu
Magnétisme animal.*

PAR M. SOUSSELIER DE LA TOUR, Ecuyer,
Seigneur de la Tour de Biffey & de la
Charmée.

*Nata est, ut in plerisque, Ars ab experimento.
Quintiliani lib. II, cap. 2, sect. 3.*



A DIJON,
Chez J. B. CAPEL, Imprimeur-Libraire de
Mg^r. l'Evêque, place Saint-Georges.

M. D C C. L X X X I V.
AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

Handwritten signature or scribble, possibly containing the name "Edward" and other illegible characters.

LETTRE

A M. L..... P..... pour servir
d'introduction.

MONSIEUR,

Vous me demandez continuellement de vous faire connoître l'agent dont je me sers pour guérir les maladies ; si je vous eusse satisfait dès le commencement, vous auriez été peu instruit, & peut-être me constant à vos lumieres, j'aurois cessé de travailler ; vous me disiez que la probité exigeoit qu'un Amateur ne gardât pas un secret qui pouvoit intéresser la santé de ses semblables : j'avois déjà fait cette réflexion, mais je craignois de faire tort à M. Mesmer, qui le premier a fait cette découverte, qui n'est pas nouvelle, quant à la chose, mais qu'il

a iij

P = Jeremy Nothman - 25.79 - 125

a perfectionnée. Je lui ai fait demander, quoique je ne le connoisse pas, & que je n'aie jamais eu de relation avec lui, s'il ne lui feroit pas désagréable que j'instruisse le public sur les moyens que j'avois trouvés de guérir & soulager les maladies, il a répondu à la personne que j'avois priée de lui parler, que ma découverte n'avoit rien de commun avec la sienne, & que j'étois le maître de la publier. Je n'ai pas hésité de prendre la plume pour composer un Ouvrage qui auroit été meilleur, s'il avoit été fait par quelqu'un plus instruit & plus exercé. Comme je suis certain de son utilité par l'expérience, ayant guéri nombre de malades depuis trois ans, je prends le parti de le donner au public, tout imparfait qu'il est, parce qu'il en fera faire de meilleurs, & mettra le public intelligent en état de se passer de Médecins, de conserver sa santé & de se guérir. Vous serez étonné qu'étant peu Physicien, j'aie eu la hardiesse de parler de

L E T T R E. vij

la haute physique ; vous verrez , en lisant le Livre que je fais imprimer , que je n'ai pu m'en dispenser ; qu'une connoissance m'a conduit nécessairement à une autre.

Je n'avois pas plus de connoissance sur l'Electricité que le commun des gens du monde , lorsque je commençai à travailler ; cependant je débute par établir les principes de cette science ; je contredis même souvent les Savans de la plus grande réputation , ce qui ne vous préviendra pas en ma faveur ; mais je vous prie de me lire attentivement , & de ne prononcer votre jugement que lorsque vous aurez répété les expériences que je cite.

En conséquence de ces principes , je donne un abrégé de physique , dans lequel j'explique l'action de la Lune & du Soleil sur la Terre , les causes du tonnerre , des vents , du flux & reflux de la Mer , & des principaux phénomènes de la Nature. Vous aurez souvent occasion de faire les observations que je rapporte , sur-tout

dans les temps que vous habitez la campagne ; il y en a beaucoup à faire dans toutes les parties du monde , & je n'ai ébauché ce traité que pour engager les Savans à travailler.

Je donne un abrégé historique de la Médecine , pour qu'elle puisse être comparée avec la Médecine naturelle que je propose. J'explique les causes des maladies , après quoi je donne plusieurs méthodes & différens procédés pour les guérir , soit par l'Électricité étincelante , soit par le prétendu Magnétisme animal qui n'est qu'une Électricité muette & déguisée , soit par l'attouchement ou par le moyen d'un baquet où plusieurs personnes sont traitées en même temps ; j'indique les moyens de diminuer les sensations douloureuses que quelques malades éprouvent dans ce traitement , & j'explique le mécanisme & la théorie de toutes ces méthodes qui vous étonnoient ; j'apprends les procédés pour faire réfléchir cet agent par les glaces. J'enseigne la

maniere de guérir les animaux ; j'explique le mécanisme de la baguette divinatoire , &c.

Je prévois que la partie médicale sera la plus contredite , & qu'elle le sera d'abord par des personnes qui me liront légèrement , & qui , sans se donner la peine de vérifier les faits par des expériences , en se rendant utiles à leurs Concitoyens , trouveront plus commode de nier ou d'atténuer les cures que je cite. Vous-même me direz peut-être que je ne suis pas Médecin , & que cependant je me permets de donner des préceptes en Médecine. A cela je vous répondrai que je croyois autrefois de bonne foi que la Médecine étoit une science , & qu'elle enseignoit les moyens de guérir les maladies. Je fus instruit dans ma jeunesse par un Médecin qui jouissoit d'une grande réputation ; je lus les Auteurs qu'il m'indiquoit être les meilleurs ; & quoique je n'eusse jamais respiré la poussière d'une Université , je pris la liberté de distri-

buer , par humanité , des remedes aux pauvres malheureux , de les saigner lorsque la saignée étoit nécessaire , & même de faire d'autres opérations lorsqu'elles étoient faciles & sans danger. Il seroit à souhaiter que tous les hommes instruits fussent nés avec une ame sensible , au point de sacrifier une heure par jour au soulagement des pauvres malades ; l'Etat conserveroit certainement bien des milliers d'hommes qui périissent , sur-tout dans les campagnes. Lorsque j'y fais quelque séjour , je donne mes soins non-seulement à ceux du village , mais il m'en vient des environs , & j'ai la douce satisfaction d'en guérir en peu de temps la plus grande partie.

J'ai souvent reconnu que , lorsque je saignois , je diminuois l'inflammation ; que , lorsque je faisois vomir & lorsque je purgeois , je débarrassois l'estomac & les intestins pour un temps , mais que ces remedes n'attaquoient pas la cause du mal , & que souvent ils aggravoyent

les maladies , sur-tout lorsque je réitérois les purgatifs ; j'ai donc pris le parti depuis plus de trente ans de débarrasser les premières voies , ne sachant rien de mieux , d'ordonner un régime nourrissant & quelques tisanes , & alors je voyois que souvent la Nature détruisoit la cause de la maladie.

Je n'ai pas travaillé long-temps à la nouvelle Médecine dont je traite , sans connoître que toutes les maladies venoient d'engorgemens ; que toutes les obstructions étoient occasionnées par un épaisissement dans les fluides ; que la première cause de cet épaisissement étoit une diminution ou la suppression d'une sécrétion ; que l'on n'augmentoît jamais une sécrétion sans occasionner une diminution dans les autres , & que lorsqu'une transpiration est supprimée , l'humeur transpirale s'épaissit.

J'ai aussi bientôt reconnu que le prétendu Magnétisme animal , principal agent de la Nature , divise tous les fluides

épaissis , par un mouvement alternatif ,
 c'est-à-dire par son action & sa réaction.
 J'ai souvent le plaisir d'enlever un mal
 de dents dans une minute , un mal de
 gorge même inflammatoire dans un quart
 d'heure , un point de côté , un mal de
 tête en aussi peu de temps , de guérir une
 fièvre tierce dans trois traitemens d'un
 quart d'heure par jour , une fièvre double
 tierce , soit maligne , soit putride , dans
 dix jours au plus. Toutes les maladies
 se guérissent assez facilement , lorsqu'elles
 sont traitées dans les commencemens ;
 mais lorsqu'elles sont dégénérées & invé-
 térées , c'est le plus petit nombre que
 l'on guérit radicalement , encore faut-il
 avoir recours au traitement de temps à
 autre pour éviter les rechûtes ; il y en a
 de tellement incurables , que les malades
 n'éprouvent qu'un léger soulagement.

Peut-être ne serez-vous pas aussi sa-
 tisfait de mon travail que je le desirerois ;
 mais je suis certain d'être utile ; & si ,
 dans le vaste champ que j'ai parcouru , je

L E T T R E. xiiij

*me suis égaré , vous me tiendrez compte
de ma bonne volonté , en me continuant
l'estime & l'amitié dont vous m'honorez
depuis que j'ai l'avantage de vous con-
noître : c'est avec ces sentimens d'estime
& d'attachement respectueux , que j'ai
l'honneur d'être ,*

MONSIEUR.

*Votre très-humble & très-
obéissant serviteur ,*
SOUSSELIER DE LA TOUR.

A Châlon-sur-Saone, ce 23 Janvier 1784.

T A B L E.

CHAPITRE PREMIER. <i>De l'Electricité artificielle,</i>	Page 1
CHAP. II. <i>De la Terre, de la Lune & du Soleil,</i>	15
CHAP. III. <i>Du Tonnerre & des Vents,</i>	24
CHAP. IV. <i>Du flux & reflux de la Mer,</i>	32
CHAP. V. <i>Des Tremblemens de Terre, des Volcans, des Courans & des Aurores boréales,</i>	39
CHAP. VI. <i>De la Médecine,</i>	47
CHAP. VII. <i>De la Médecine naturelle & des causes des maladies,</i>	53
CHAP. VIII. <i>Méthode pour traiter avec la Machine électrique,</i>	62
CHAP. IX. <i>Méthode pour traiter par le tact,</i>	89
CHAP. X. <i>Du Baquet,</i>	116
CHAP. XI. <i>Des Fievres dégénérées,</i>	126
CHAP. XII. <i>Articles divers,</i>	136
CHAP. XIII. <i>Récapitulation & conclusion,</i>	161

Fin de la Table.

L'AMI



L' A M I DE LA NATURE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Électricité artificielle.

LA matière électrique est un fluide sec, élastique, sans cesse en mouvement. Elle a d'autres qualités ; les principales sont l'attraction, la répulsion, la réaction & la gravitation.

Quelques expériences faciles à répéter, feront mieux concevoir les mouvemens de la nature, lorsque je traiterai de l'Électricité naturelle.

La matière électrique cherche toujours à s'échapper, lorsqu'elle est accumulée sur un conducteur quelconque, pour retourner au réservoir commun, qui est la terre ; & si elle ne peut y arriver par quelques corps intermé-

dières, elle se dissipe lentement dans l'air pour s'y rendre. Tous les *Électriciens* savent que lorsqu'une bouteille est trop chargée, l'on entend un petit pétilllement à la petite boule du crochet, signe d'évasion, la matière électrique ne pouvant pas traverser assez promptement le verre, car elle le traverse plus lentement que les autres corps. Chaque fois que l'on tire une étincelle du conducteur, si le temps est favorable, l'on apperçoit une partie lumineuse de matière qui retourne au conducteur; c'est la cause pour laquelle on tire plusieurs étincelles d'une bouteille de Leyde, lorsqu'on ne touche que le crochet.

Toutes les matières sont électriques & électrisables, à l'exception de l'eau & de la soie. Toute matière sèche est susceptible d'être électrisée par le frottement. Le verre s'électrise mieux que d'autres corps, & il communique une matière que l'on nomme communément positive, & que je nommerai *en plus*. Une bonne machine électrique procure de belles étincelles, en observant néanmoins la différence du plus ou moins de sécheresse dans l'air. Cette matière cependant est la même que celle que l'on nomme négative, mais elle est plus abondante, & a plus d'énergie que celle qui est *en moins*; & si l'on veut tirer de la même

machine de la matiere électrique à nombre de degrés différens, on n'a qu'à diminuer le frottement jusqu'à ce qu'enfin on n'apperçoive plus de feu électrique en présentant l'excitateur ; cependant il existera encore dans le conducteur isolé , différens degrés d'Electricité qui seront invisibles , & qui ne peuvent être sentis que par ce procédé. Présentez à tout corps que vous croyez contenir de la matiere , le dedans de la main ; s'il en existe , vous y sentirez un petit vent frais : c'est la partie la plus sensible à ce petit vent qui provient de la matiere électrique. Présentez de même plusieurs pointes , par exemple une vergette ; ces pointes multipliées attirent la matiere qui est dans l'air ou dans le corps , & la repoussent continuellement , ce qui occasionne le petit vent dont il s'agit ; car les pointes attirent & repoussent continuellement par un mouvement alternatif. On peut encore s'en assurer , en présentant des corps légers qui seront attirés. Les corps résineux acquierent , ainsi que le verre , de la matiere électrique par frottement , mais à un degré inférieur. Les métaux , à des degrés aussi inférieurs , suivant qu'ils sont plus ou moins poreux , c'est-à-dire que , plus ils sont compacts , plus ils sont électriques ; les bois aussi en proportion qu'ils ont les pores plus ou moins

férés. Pour charger le gâteau résineux d'un électrophore, on peut se dispenser de se servir de peaux d'animaux, en le frottant avec un morceau d'étoffe, le cul d'une bouteille; on charge encore avec la machine électrique, en mettant le gâteau en contact avec le conducteur, par le moyen d'une chaîne, ou en le frottant avec du bois poli, du métal poli & tous corps qui ne contiennent point d'humidité, même de la soie.

J'ai fait un plan de carton, du même diamètre que celui de glace de ma machine; j'y ai collé de l'étoffe en laine, & je l'ai mis au lieu & place du plan de glace; j'ai garni mes couffinets de peau de lievre, & après avoir fait tourner, je n'ai apperçu aucune étincelle sur le conducteur; mais en y présentant le dedans de la main, j'y ai senti un petit vent.

L'eau, quoique très-bon conducteur, n'est pas électrisable; elle annule au contraire les effets de la matiere électrique. Electrifiez de l'eau dans laquelle il y aura quelques parties métalliques, elle paroîtra s'électrifer; cependant il n'y aura que les métaux & le verre qui la contiendra, qui seront réellement électrisés.

Electrifiez de l'eau pure dans un vase de verre, par le moyen d'une chaîne pendante au conducteur, non-seulement vous n'appercevrez

aucune marque d'Électricité, sur-tout si le verre est mince, cette matiere le traversant plus facilement, mais au contraire des autres expériences, la matiere électrique vous paroîtra anéantie dans le conducteur; & pour peu de temps que vous continuiez ce travail, votre machine ne produira plus aucun signe d'Électricité. J'ai répété d'ux jours de suite cette expérience, & je n'ai pu me servir de ma machine électrique que le lendemain.

Un jour je noyai un rat, & je le mis sur mon conducteur, pour en tirer des étincelles, & tenter de lui rendre la vie. J'avois commencé par le bien essuyer, non-seulement je ne pus tirer aucune étincelle du rat, mais même du conducteur; je le retournai dans la cendre jusqu'à ce que je n'apperçusse plus d'humidité, alors je le remis enveloppé de cendre sur le conducteur, & l'excitateur attiroit des étincelles, tant du rat que du conducteur, & chaque étincelle tirée de l'un ou de l'autre, caufoit un mouvement assez vif à la queue du rat; ce qui annonce la réaction de la matiere. L'expérience connue de la commotion électrique, qui a lieu malgré une distance assez considérable dans l'interruption des deux surfaces de la bouteille de Leyde, communiquans chacune

dans l'eau, prouve assez que ce fluide est conducteur.

La foie ne se charge pas de la matiere électrique comme le verre; conséquemment ne pouvant l'exciter que comme je l'ai dit ci-dessus, elle est le meilleur ifoloir. Je suis cependant persuadé que, si l'on pouvoit décomposer la foie, & en former un corps solide & sec, il seroit électrique & électrisable.

Les corps légers sont attirés & repouffés par la matiere électrique : ils sont attirés par le corps électrisé, lorsqu'ils n'ont pas une certaine quantité de matiere, & repouffés dès qu'ils en sont pourvus : examinons en peu de mots les causes de ce phénomène.

Le frottement échauffe les corps frottés, la chaleur en ouvre les pores, la matiere électrique qui est répandue dans l'air & par-tout, s'y infinie; le frottement cessant, le refroidissement survient, les pores se remettent dans leur état naturel; alors la matiere électrique est obligée de traverser le corps frotté, à moins que la surface frottée ne soit en communication avec une autre matiere qu'elle traversera plus ou moins facilement, suivant la nature de la matiere; car elle traversera plutôt du métal, que du verre ou de la résine. Frottez un bâton de cire d'Espagne, cette opération assez connue

aura lieu , & il attirera les corps légers ; l'attraction est plus considérable, lorsque la chaleur diminue. Frottez du verre , de la résine , de l'or ou autres métaux , un pilon d'un bois un peu dur & poli , la même attraction aura lieu ; toutes ces différentes matieres n'attireront pas cependant les corps légers avec la même force ; mais vous reconnoîtrez toujours dans tous ces corps l'existence de la matiere , en présentant le corps frotté dans le dedans de la main , par le sentiment d'un petit vent frais , qui annonce la matiere en mouvement ; c'est la seule partie du corps sensible à ce petit vent.

J'ai pris le pied de verre d'un ifoloir , un des bouts étoit poli , & ressemblant à la forme d'un pilon ; j'ai étendu sur une table un morceau de drap , sur lequel j'ai frotté ce verre en allant & venant , comme on rape un bâton de tabac ; j'ai présenté ensuite le verre frotté à un des bouts d'une petite ficelle qui étoit tendue sur la table ; la ficelle étoit attirée , mais plus facilement lorsque le verre commençoit à se refroidir. Lorsque l'on fait tourner trop longtemps la manivelle d'une machine électrique , la glace s'échauffe , ses pores se dilatent trop , & alors la matiere électrique diminue considérablement sur le conducteur & en quantité & énergie.

Mettez à la place de l'anneau qui est à l'extrémité du conducteur, un écu ou autre plaque métallique ; faites tomber dessus cette plaque une de ces boules faites avec de l'eau de savon dont s'amuse les enfans ; électrisez, & sur le champ la forme de cette boule changera ; elle sera repoussée & dissipée.

Montez sur une chaise, laissez tomber une de ces boules de savon à la distance d'environ un pied de votre conducteur, plus ou moins, suivant la force de l'Électricité ; alors la boule sera attirée par le conducteur ou par les piliers de verre qui le supportent, parce qu'ils sont électrisés, & elle sera sur le champ repoussée & dissipée.

Prenez une petite plume d'oiseau, présentez-la au conducteur, tandis qu'on électrise, elle sera attirée & repoussée au bout de votre doigt, pour se décharger de la matière électrique, & retournera successivement & à plusieurs reprises, faire la même opération ; cependant lorsqu'elle aura été saturée pendant un certain temps de la matière électrique, elle ne sera plus attirée & tombera. Présentez une pareille plume au pilier de verre qui sert à isoler le conducteur, elle s'y attachera & s'y arrêtera bien plus de temps que sur le conducteur, sans être attirée par le doigt que vous lui présen-

terez ; le même effet aura lieu avec une bouteille de Leyde.

Tous les corps pointus attirent & communiquent la matiere électrique , c'est-à-dire que si vous présentez une pointe à un conducteur, vous soutirerez l'Electricité , & que vous serez électrisé, si vous êtes isolé ; de même si vous présentez une partie du corps proche d'une pointe attenante au conducteur , & que vous soyez sur un isoloir, vous serez électrisé.

Arrachez un peu du duvet qui tient aux plumes du canard ; présentez ce duvet au conducteur électrisé , il sera attiré & repouffé de même que la plume d'oiseau ; mais il cessera plutôt ce jeu , & allongera ses plumes qui formeront des pointes , soit qu'il adhere au conducteur, pour se décharger de la matiere électrique, & pour la communiquer au doigt présenté, soit qu'il tienne au doigt pour soutirer la matiere électrique du conducteur. La propriété des pointes, de soutirer & de communiquer l'Electricité à une plus grande distance que les autres formes, est assez connue.

Les rayons atmosphériques de l'Electricité sont droits comme les rayons de lumiere, ce qui se reconnoît par ce duvet qui étend toujours ses plumes en ligne droite, soit pour attirer, soit pour communiquer l'Electricité.

Mettez sur un conducteur une grande plume d'oie en équilibre , & de façon qu'elle forme deux angles aigus ; électrifiez , dans l'instant la plume se remettra à angles quarrés ; prenez une petite baguette de bois fendu ou autre matiere , la meme chose arrivera : si cependant vous vous servez d'un morceau de bois un peu long , du moment que vous électriferez , le bois se mettra en mouvement comme une aiguille de boussole , & fera plus ou moins de temps à s'arrêter en proportion de sa longueur. Si les rayons , tant du conducteur que de la plume ou du bois , étoient divergens , les angles s'entre-choqueroient en différens sens , & la plume ne pourroit pas s'arrêter constamment sur un angle quarré , ce qu'elle fait parce que les rayons atmosphériques se croisent en ligne droite , que ceux du conducteur s'allongent davantage & sont plus considérables que ceux de la plume ou du bois , parce que ces matieres sont moins électrisables.

La matiere électrique peut être réfléchië par les glaces , mais toujours conformément aux angles de réflexion ; c'est ce que je détaillerai lorsque je parlerai de la découverte du prétendu Magnétisme animal

La matiere électrique n'est divergente que par accident. Lorsque les rayons atmosphériques sont réfléchis par les glaces , c'est à-peu-

près par la même cause que lorsque les rayons de lumière sont réfléchis ; les uns & les autres sont continus. La matière électrique , qui se meut avec une rapidité étonnante , trouvant un obstacle dans le verre qu'elle ne peut traverser que lentement , se trouve contrainte de chercher quelque'autre corps pour le parcourir , & s'en retourner à son magasin. Lorsque vous présentez une montre par le côté du verre , à un conducteur , pour en tirer une étincelle , elle aura lieu , mais elle suivra la forme du verre pour aller frapper l'or : si dans l'air elle trouve des parties résistantes , elle sera contrainte de s'échapper par zig-zag ; mais les rayons atmosphériques de la matière électrique , tranquille & accumulée , sont toujours en ligne droite.

Il nous reste à examiner la théorie de la bouteille de Leyde : je ne suis pas , sur cet article comme sur bien d'autres , de l'avis des Savans ; mais je déduirai les raisons qui me font penser autrement.

La matière électrique peut s'accumuler dans une bouteille ; mais elle ne fait qu'y séjourner plus ou moins de temps , en proportion de l'épaisseur du verre. La première preuve est qu'il est nécessaire que la surface extérieure soit en communication avec le magasin commun , & la seconde , que si , la bouteille de Leyde

étant chargée , on l'isole , la matiere électrique fera toute , après un certain temps , sur la surface extérieure ; examinons quelques expériences qui puissent convaincre : chargez une bouteille de Leyde bien arrangée , isolez-la sur des pieds de verre , laissez-la tranquille une heure ou plus , suivant l'épaisseur du verre ; après ce temps touchez le crochet , pour savoir s'il n'y a plus de matiere électrique dans la bouteille ; s'il y en avoit encore , cette petite étincelle l'auroit toute enlevée : alors tenez le crochet , & touchez la surface extérieure de l'autre main , & vous recevrez dans l'instant la commotion. Cela prouve qu'en chargeant une bouteille de la même façon , l'on peut recevoir la commotion , soit en mettant la surface intérieure , soit la surface extérieure en communication avec la Terre ; on fera peut-être tenté de répondre à cela que la matiere électrique a passé par la verge du métal pour se rendre à la surface extérieure. Pour détruire cette objection , il n'y a qu'à examiner la cause de la commotion , ce que je vais faire après avoir cité une autre expérience plus convaincante. Prenez une de ces petites fioles à médecine , emplissez-la , jusques près du col , de plomb à giboyer ; armez-la d'une tige de métal à la maniere accoutumée , puis présentez le crochet au conducteur

de votre machine tandis qu'on électrisera ; chargée dans cet état , vous recevrez la commotion en suivant les procédés ordinaires. Otez le plomb de la même bouteille , & mettez-y de la plume de canard , vous électriserez cette bouteille inutilement ; elle ne donnera point la commotion : si vous tenez cette bouteille à la main , les pieds sur le plancher , vous sentirez , tandis qu'on électrisera , la matière traverser le verre. La raison de ce phénomène est que le plomb retient un peu de temps la matière électrique , & au contraire que la plume , qui forme quantité de pointes , la repousse à travers le verre.

La commotion électrique n'est pas le même effet que le tonnerre. La bouteille de Leyde ne donne la commotion qu'autant que l'on fait communiquer les deux surfaces , & l'effet du tonnerre n'est qu'une étincelle , comme celle dont on se sert pour enflammer la poudre à canon & l'esprit-de-vin.

Mettez en communication deux corps , l'un électrisé en plus , & l'autre en moins : la matière électrique , surabondante dans l'un , se précipitera sur l'autre pour s'y mettre en équilibre. Lorsque vous touchez d'une main la surface extérieure d'une bouteille de Leyde , & que de l'autre vous allez toucher le crochet qui com-

inunique à la surface intérieure où vous avez accumulé beaucoup de matiere électrique, alors cette derniere, qui est en plus grande quantité, se précipite sur la surface extérieure pour se rassembler & se rendre au réservoir commun. Cette théorie est le résultat des principes que j'ai cités. Un jour ayant du monde dans mon cabinet, une personne de la compagnie s'amusa à charger une bouteille de Leyde un peu trop, sans que j'y fisse attention. Je pris cette bouteille des deux mains; j'étois debout au milieu de la chambre, & je présentai le crochet à une personne de la compagnie, qui étoit aussi debout devant moi, en lui disant de toucher cette boule de métal; ce qu'elle fit: dans l'instant nous fumes frappés fortement tous deux, sur-tout aux jarrets; n'étant pas l'un & l'autre en contact, il fallut que la matiere en plus revînt par le plancher pour se rendre à la surface extérieure de la bouteille.

Lorsque l'on répétera les expériences citées, que l'on choisisse un temps sec, que la chambre où est la machine électrique ne soit pas nouvellement arrosée, & que la glace de cette machine ne soit pas trop échauffée, parce que dans tous ces cas la matiere électrique a moins d'énergie. Le temps le plus favorable est celui où il y a moins d'humidité dans l'air; en hiver, par le vent du

nord ; mais elle a communément plus d'énergie en été par un temps sec , sur-tout lorsque le Soleil a attiré la chaleur à la surface de la Terre , depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures du soir , & elle en a encore plus lorsque la Lune est dans ces temps-là au méridien supérieur.

CHAPITRE II.

De la Terre , de la Lune & du Soleil.

LA Terre est un corps plein , composé de différentes matieres. Pour mieux concevoir l'action de la Lune sur la Terre , je la comparerai à une boule chargée de matiere électrique ; cette boule , isolée dans l'air , doit avoir un atmosphere électrique , en proportion de sa grosseur & de la quantité de matiere électrique qu'elle contient.

Si l'on présente à cette boule un autre corps , l'atmosphere électrique s'allongera , & si vous l'avancez plus près dans la sphere d'activité , l'étincelle partira de la boule pour aller frapper & électriser le corps présenté , & la matiere aura un mouvement de réaction sur elle-même ; si le corps présenté est loin de la sphere d'activité , outre qu'il allongera l'atmosphere électrique , la

matiere de cette atmosphere , qui est sans cesse en mouvement , éprouvera une répulsion qui occasionnera une atmosphere aussi allongée au point opposé de la boule. Tous les phénomènes de la Nature n'ont lieu que par le mouvement continuel de la matiere électrique ; je la compare à une grande roue qui en fait mouvoir quantité d'autres ; & sans ce mouvement , combiné à la vérité , il n'y auroit ni végétation ni vie sur la Terre.

La Lune , qui est environ quarante-neuf fois plus petite que notre globe , en est éloignée d'environ quatre-vingt & quelques mille lieues , & parcourt un cercle autour de ce globe. Dans cet état , je comparerai la Lune au corps exciteur dont je viens de parler. Etant trop éloignée de la Terre pour en tirer une étincelle , elle attire & accumule la matiere électrique à chaque surface qui lui est opposée , & l'atmosphere électrique étant toujours proportionnée à la quantité de matiere , elle est beaucoup plus étendue dans cette partie : comme il n'y a jamais d'attraction sans répulsion , il y a plus de matiere électrique & une atmosphere plus étendue au point opposé du globe que dans les autres parties latérales , mais cependant moins qu'à la surface sur laquelle la Lune est perpendiculaire , c'est-à-dire , que l'attraction a une

action

action plus forte & plus sensible que la répulsion.

La Terre contient en outre dans son sein une matiere très-subtile, qui est la chaleur ou le principe du feu, & cette matiere est aussi dans un mouvement continuel par l'action du Soleil.

Le Soleil est si éloigné de la Terre, que les calculateurs n'ont jamais été d'accord sur cette distance. Il est le principe & le centre de la lumiere. La Terre, par son mouvement, en est éclairée dans toutes les parties où elle lui présente une surface. Examinons quelques qualités & propriétés de cet astre, par le secours de quelques expériences & comparaisons.

Un jour je chargeai médiocrement une bouteille de Leyde, je la portai dans ma cour à l'heure de midi, je rassemblai les rayons du Soleil sur le bouton du crochet, avec une bouteille de verre; ayant les yeux élevés, je n'aperçus que le changement de couleur du cuivre échauffé, tandis que des personnes éloignées de cinq à six pas, remarquerent un demi-cercle lumineux sortant du crochet & se dirigeant vers la Terre. Pour savoir si la matiere électrique étoit diminuée, je me décidai à recevoir la commotion; mais quoiqu'à raison du temps, la matiere eût diminué insensiblement en traversant le verre, je reçus la commotion plus forte que

de coutume. Je répétai cette expérience à trois heures après midi : les mêmes Spectateurs n'aperçurent pas le demi-cercle lumineux , mais la commotion fut aussi plus forte qu'à l'ordinaire.

J'ai pris d'une main une tabatiere d'or, polie; je l'ai présentée au Soleil, & j'ai reçu les rayons réfléchis dans le dedans de l'autre main, qui étoit à l'ombre ; j'y ai senti un petit vent frais, pareil à celui dont j'ai parlé, & que l'on ressent lorsqu'on présente à cette partie un corps quelconque qui contienne de la matiere électrique au degré même le plus foible.

J'ai fait la même expérience avec un miroir, & j'ai senti le même vent, mais moins frais.

Je conclus de ces expériences, que les rayons de la lumiere du Soleil sont les rayons atmosphériques d'une Electricité lumineuse d'une nature inconnue, qu'ils augmentent notre matiere électrique, & lui donnent plus d'énergie.

J'ai mis une planche de bois de chêne devant le feu, pour la faire sécher, & une autre au Soleil pour comparer les effets. Celle qui étoit devant le feu, assez éloignée pour ne pas recevoir plus de chaleur que celle exposée au Soleil, devint convexe du côté du feu, & concave du côté de l'air libre. Celle qui étoit exposée au Soleil, devint convexe du côté de la Terre, & concave du côté du Soleil & de l'air libre.

J'ai mis une carte sur la tablette d'une cheminée où l'on fentoit une chaleur douce, & une autre sur une pierre exposée au Soleil. La carte qui étoit sur la tablette, devint convexe du côté de la tablette, & concave du côté de l'air libre; celle qui étoit au Soleil, devint convexe du côté de la pierre, & concave du côté du Soleil & de l'air libre.

Ces expériences de comparaison m'ont persuadé que le Soleil est un corps froid, que la chaleur est répandue dans la Terre, & que les rayons de lumière ont une vertu attractive & particulière pour accumuler cette matière subtile, que je nommerai matière chaude, à la surface de la Terre qui leur est opposée. Il y a si de peu de ressemblance entre les rayons du Soleil & ceux de la flamme de notre feu, que l'on ne parviendra pas à exciter la moindre chaleur, en se servant de miroir ardent ou de lentille de verre pour rassembler ces derniers rayons. Lorsque le Soleil a ainsi attiré la chaleur dans une partie du globe pendant quelques mois, & qu'il vient à éclairer un autre pays par ses rayons perpendiculaires, cette Terre qui étoit échauffée, se refroidit, & la matière échauffante est attirée dans d'autres climats, ce qui caractérise les différentes saisons.

Si les rayons du Soleil étoient chauds, ils

échaufferoient assez un nuage pour empêcher la congélation, qui n'a lieu, je pense, que parce que la partie supérieure du nuage est exposée à un air très-froid.

Nous savons que le sommet des montagnes est froid en raison de leur hauteur. La Terre, comme je l'ai déjà dit, a une atmosphère électrique, sur-tout dans les parties où la Lune frappe perpendiculairement; de même, elle a une atmosphère chaude sur les surfaces où les rayons perpendiculaires du Soleil attirent & accumulent la chaleur. Sur une montagne d'une hauteur moyenne, l'on ressent une chaleur plus douce que dans la plaine, parce que l'atmosphère chaude de la plaine diminue de chaleur à mesure qu'elle s'éloigne de la Terre qui en est le réservoir, tandis qu'il y a de hautes montagnes, dont le sommet est couvert de neiges & de glace pendant toute l'année, parce que l'atmosphère chaude de la Terre n'est pas sensible à cette hauteur, & que la chaleur que les rayons du Soleil pourroient tirer, n'est pas proportionnée au degré du froid qui est dans l'air à cette hauteur.

S'il étoit possible à l'homme de s'élever comme l'aigle, au dessus de l'atmosphère chaude de la Terre, je pense que, muni d'un verre ardent, il ne pourroit enflammer aucune matière, &

que la chaleur de son corps, attirée par les rayons de lumière, ne feroit pas suffisante pour brûler.

La végétation n'a lieu sur les différentes surfaces de la Terre, qu'en proportion du temps plus ou moins long que les rayons du Soleil y attireront la chaleur.

Le Soleil ne peut être comparé à aucun des autres globes répandus dans l'espace; pas un ne nous envoie, comme lui, une lumière bien-faisante, & nous ne pouvons pas concevoir la cause de son mouvement, tandis qu'il me paroît que c'est lui qui donne le mouvement aux autres planetes qu'il éclaire.

Lorsque le matin j'admire cet astre après son lever, je me dis en moi-même, ces rayons de lumière répandus sur la Terre, sont une matière très-subtile, à la vérité, mais qui a une action marquée sur la matière; ces rayons matériels sont innombrables; & quoique je ne puisse pas distinguer le mouvement de cet astre, je me persuade que son mouvement est de l'est à l'ouest, celui de la Terre de l'ouest à l'est, & que ces deux globes suivent le mouvement de deux roues de rencontre: je m'occupe de la Terre que j'habite, sans m'inquiéter des autres planetes; cette Terre est un corps dur & d'un poids considérable; mais comme elle est suf-

pendue dans l'espace, & qu'elle n'éprouve aucun frottement contre d'autres corps durs, une force légère est suffisante pour lui donner un mouvement. Le Soleil est en contact avec la Terre, par ses rayons de lumière qui sont continus ; des milliers de rayons contenus dans un pied carré, sont remplacés plusieurs fois dans une seconde, par d'autres rayons qui se succèdent, à cause de la vitesse du mouvement de cet astre. Or, ce pied carré éprouve un frottement, à la vérité, très-léger, & des millions de pieds éprouvant en même temps le même frottement, ce concours opère le mouvement de la Terre. Ce mouvement seroit plus vite que celui du Soleil, si les rayons de lumière étoient un corps assez dur & assez solide pour éprouver une résistance sur la Terre ; mais leur matière trop subtile ne résiste à aucune force agissante (*). Peut-être quelqu'être

(*) Outre le mouvement diurne de la Terre, il me paroît qu'elle fait un tour horizontalement, en deux mille quatre cents ans environ ; les squelettes d'animaux qui ne peuvent vivre que dans les pays chauds, trouvés dans des climats froids, ainsi que les observations faites depuis deux siècles, sont des preuves de cette vérité. Les difficultés que nous avons à déterminer les longitudes, désordre qui doit encore augmenter & que

pensant fait-il le même raisonnement dans Jupiter ou dans Saturne. Je conclus de toutes ces réflexions que , si le mouvement du Soleil cessoit , nous n'aurions plus de lumière sur la Terre , qu'elle n'auroit plus aucun mouvement , & que toute la Nature seroit morte.

Des Astronomes nous apprennent par des calculs de comparaison , que la lumière qui nous vient de l'étoile la plus proche de la Terre , emploie six ans à faire ce voyage , & que si cette étoile cessoit d'être lumineuse , nous la verrions encore pendant six ans.

La proposition me paroît incertaine , & la conséquence fautive. La première , en ce que , notre lumière parcourant dans une minute tant de pieds dans l'air épais que nous respirons à la surface de la Terre , il n'est pas possible de comparer la lumière de l'étoile ni l'air supérieur , ne connoissant ni l'une ni l'autre ; & si l'étoile cessoit

l'on éprouvera par la suite pour les latitudes , seront la démonstration de ce système. les Navigateurs de toutes les nations doivent donc faire des changemens à leurs instrumens , avoir connoissance de deux méridiens , autres que ceux qu'elles ont adoptés , & avoir des Cartes géographiques faites différemment que celles que nous avons ; mais ce n'est pas dans une note qu'il convient de développer ce système.

de renvoyer des rayons de lumiere pendant une heure, il y auroit plusieurs lieues d'interruption entre la lumiere en route & l'étoile, qui par conféquent ne feroit pas visible, & la lumiere ne peut pas exister fans principe.

CHAPITRE III.

Du Tonnerre & des Vents.

AVANT de parler du tonnerre, je dirai deux mots de la formation des nuages, pour fuivre la Nature dans fes opérations.

Les brouillards font le principe des nuages; je ne fais aucune diftinction entre vapeurs & exhalaisons, parce que les unes & les autres font humides, fuivant les circonftances. La chaleur de la Terre eft continuellement en fermentation avec les parties humides; il en réfulte des vapeurs qui s'élevent plus ou moins, fuivant qu'elles font plus subtiles ou chargées de parties aqueufes. Les brouillards font des vapeurs véficulaires, c'est-à-dire que la vapeur qui eft un gas divisé en petits globules, fe charge, en paffant par les marais ou les rivieres, d'humidité; enforte que c'est ce gas qui éleve l'eau; mais fi le poids de l'eau eft trop confi-

dérable, le gas ne peut s'élever, & l'eau tombe toute ou en partie sur la Terre, en forme de pluie fine; souvent lorsqu'une partie de l'eau est tombée, le gas devenu plus léger, s'élève & forme des nuages: c'est ainsi que cela arrive pendant l'hiver.

En été, le Soleil attirant la chaleur à la surface de la Terre, les fermentations, tant des corps durs que des corps moux, ou en putréfaction, sont beaucoup plus actives, & les gas qui en résultent, plus légers, plus subtils, & souvent inflammables. Si ces gas s'élèvent de terrains marécageux & humides, ils se chargent d'eau, & s'élèvent plus ou moins rapidement en proportion de leur légèreté. S'ils s'élèvent dans des terrains secs & arides, ils montent plus facilement: tous ces différens gas se combinent dans l'air, & ne paroissent former qu'une masse opaque, impénétrable aux rayons du Soleil; car si les nuages n'étoient formés que d'eau, ils seroient transparens, & l'on n'entendrait pas le bruit du tonnerre; quelques observations sur ce phénomène nous conduiront à la connoissance des causes.

Le 2 Août 1780, étant à la campagne, il s'éleva un orage à l'heure de midi dans la partie du sud-est du lieu où j'étois; le tonnerre parut augmenter jusqu'à environ deux heures qu'il

se fit entendre avec plus de bruit ; le nuage avoit sa direction de l'ouest à l'est ; il y eut beaucoup de pluie & de grêle ; le tonnerre tomba dans plusieurs endroits , depuis deux heures jusqu'à trois , & le nuage paroissoit traverser à demi-lieue d'où j'étois. J'observois , pendant ce temps , un nuage isolé , peu élevé , peu considérable , & qui ne paroissoit pas être à plus de cent toises de ma maison. Le vent qui régnoit , bon , frais , venoit du nuage à tonnerre , du sud au nord ; des nuages légers , blancs & très-élevés , alloient du nord au sud. Un de ces fils d'araignée que blanchit la rosée , devenu très-léger par cette opération de la Nature qui en a enlevé la gomme , & tel qu'on en voit souvent voltiger à la fin de l'été , s'éleva & se porta avec assez de vitesse du côté du nuage , malgré le vent contraire. Le nuage isolé paroissoit assez épais , sans aucun mouvement , & n'ayant que peu d'étendue. Je l'observois , croyant qu'il seroit attiré par le gros nuage , qui contenoit beaucoup de matière électrique , & continuoit toujours sa route de l'ouest à l'est. Je ne fus pas peu étonné , lorsque je vis le tonnerre sortir de Terre avec éclat & rouler dans le petit nuage qui , dans le moment , s'étendit au point de se réunir au gros nuage dans l'espace de quelques minutes : alors il

tomba beaucoup de pluie, & à quatre heures le temps fut beau & ferein. Une demi-heure après, le Curé de mon village me raconta qu'ayant envoyé sa fervante, pendant le mauvais temps, fermer la fenêtré de l'écurie, qui étoit un volet ouvrant en dedans, & fermant par un verrouil, dès que cette fille, âgée d'environ vingt-quatre ans, eut fermé ce verrouil, l'extrémité de ses doigts devint lumineuse; qu'elle les fécoua sans que la lumiere disparût, mais qu'elle cessa dès qu'elle les eut frottés à ses habits, & qu'elle vint toute effrayée raconter ces particularités à son maître.

Lorsque le tonnerre se fit entendre le 2 Août 1780, la Lune étoit à peu près au méridien supérieur; alors il y avoit plus de matiere électrique à la surface de cette partie de la Terre, qu'au méridien inférieur, où la Lune n'agissoit que par répulsion, car ces deux actions sont toujours inféparables: le nuage dut être électrisé par étincelle, conséquemment en plus, d'autant que les rayons du Soleil qui étoient perpendiculaires, procuroient une forte énergie à la matiere. Lorsque la Lune est au méridien inférieur, les nuages sont électrisés en moins, parce qu'ils ne le sont que par les rayons atmosphériques de la Terre; cependant si c'est à une heure où le Soleil augmente l'énergie, la

matiere étant accumulée en certaine quantité, le nuage fera électrisé en plus, mais à un degré inférieur que s'il eût été électrisé par étincelle. Chacun aura occasion de faire ces observations.

Le tonnerre de Terre fait les mêmes ravages que celui de nuages, qui est plus fréquent, parce que l'étincelle que lui a donnée la Terre, est plus considérable que celle qu'il lui rend, y ayant à chaque étincelle une réaction de partie de matiere dans le nuage, augmentée par les rayons atmosphériques de la Terre, c'est-à-dire que l'étincelle qui s'élance sur la Terre n'y arrive pas toute, & qu'une partie retourne dans le nuage. Lorsque la pluie tombe, cette eau diminue l'atmosphère de la Terre, & celle du nuage s'étend plus librement; ce qui fait que la matiere qui s'agite dans les nuages a plus de facilité à retourner à son magasin. Les corps animés éprouvent donc deux mouvemens internes, celui de l'atmosphère ascendante & celui de l'atmosphère descendante; aussi se trouvent-ils mieux portans après qu'avant l'orage; c'est toujours sur ces principes que j'établirai la nouvelle Médecine.

La grêle est de l'eau gelée par le froid de l'air supérieur, parce que l'eau enlevée de la Terre pendant l'été a un degré de chaleur, entretenu par l'atmosphère chaude de la Terre,

& que l'air supérieur étant très-froid, congele plus facilement la partie supérieure du nuage : le bruit du tonnerre n'a lieu que parce que la matière électrique ayant beaucoup d'énergie pendant les chaleurs, s'agite continuellement dans le nuage, & rencontre, parmi tous ces gas qui la composent, de l'air inflammable qui détonne ; alors toutes ces particules d'eau enlevées par ces différens gas dont elles sont imprégnées, sont obligées de se réunir ; le froid les fait, les congele ; le mouvement de la matière électrique & les explosions les brisent, & elles s'arrondissent un peu en passant par leur chute, dans l'eau qui n'est pas gelée : l'on voit même quelquefois des glaçons assez larges & assez épais tomber sur la Terre. Pendant l'hiver, nous n'entendons pas le bruit du tonnerre, & il ne tombe pas de grêle, parce que la matière a moins d'énergie, les gas n'ont pas une qualité inflammable, & le froid de la Terre est plus considérable que celui de l'air supérieur en contact avec le nuage, ce qui nous procure la neige. La grêle n'est pas transparente, parce que l'eau a été combinée avec les différens gas qui l'ont enlevée ; c'est ce qui fait que l'eau de la pluie est la moins saine de toutes, & même souvent dangereuse.

J'observai, le 6 Août 1783, un nuage à

tonnerre & à grêle , qui s'éleva dans la partie de l'oueft , & prit fa direction à l'est ; un vent très-fort l'y portoit , & il traversa fur le lieu où j'étois. Dès qu'il fut passé , le Ciel devint ferein & clair ; mais alors le vent se fit sentir venant de l'est & du nuage , quoiqu'il continuât sa route de ce côté. Toutes ces observations prouvent que le vent sort de tous les côtés d'un nuage en même temps , & que la matiere électrique est la premiere cause des vents. Tous les Marins arrêtés par le calme , sont assurés d'avoir du vent , dès qu'ils voient un nuage se former dans quelque partie que ce soit.

L'Electricité lumineuse qui s'attacha au bout des doigts de la fille dont j'ai parlé , étoit , à ce que je présume , une atmosphere électrique descendante qui s'étoit arrêtée au verrouil ; & comme cette matiere étoit en moins , elle ne pouvoit retourner en terre par le volet de bois , que lentement , parce que plus le degré de l'Electricité est inférieur , plus elle séjourne dans les corps qui en sont imbus ; elle ne devint lumineuse que par l'obscurité du lieu , le volet étant fermé.

Les ouragans sont un vent d'une violence extraordinaire , qui parcourt une moindre largeur , & qui paroît ne partir que d'un point. J'en ai observé plusieurs dans l'île Saint-Do-

mingue , où ils font moins considérables qu'aux Iles du Vent; j'en vais donner les détails.

L'île Saint-Domingue est traversée par une chaîne de montagnes plus élevées dans des parties que dans d'autres , & il y a plusieurs rameaux qui vont jusqu'au bord de la Mer , ce qui forme plusieurs petites plaines. Les parties les plus élevées sont presque toujours couvertes de nuages. J'ai vu plusieurs fois sur un de ces sommets , un nuage très-noir , sans tonnerre , & au milieu duquel on appercevoit une lueur obscure , environnée de rayons lumineux obscurs , comme si on n'eût apperçu cette lumière qu'à travers le nuage ; les Habitans nomment ce phénomène *œil de bœuf*. Le vent le plus violent ne tarδοit pas à s'élever après l'apparition de cet œil de bœuf ; il déracinoit & cassoit les arbres qu'il rencontroit sur son passage , endommageoit les toits des maisons ; mais ce qu'il y a de plus remarquable , c'est que ce vent paroissoit plus plonger à terre que les autres ; aussi étoit-il bien diminué après avoir parcouru deux ou trois lieues ; il ne tenoit en largeur qu'un espace de deux cents toises.

Il est naturel de penser que cet œil de bœuf est une quantité de matière électrique accumulée & concentrée dans un nuage qui ne contient pas d'air inflammable , & que le vent qui en

fort , est cette matiere qui s'échappe avec force pour se rendre à son réservoir , qui est la Terre.

J'ai souvent observé que le vent sortoit des montagnes sur lesquelles il n'y avoit aucun nuage , parce que la matiere électrique s'accumule aussi très-souvent dans des parties souterraines , lorsqu'elle y rencontre des matieres propres à la retenir.

CHAPITRE IV.

Du flux & reflux de la Mer.

LES Astronomes & les Physiciens font d'accord sur les observations que je vais citer.

1°. La pleine marée est plus élevée lorsque la Lune , dans son mouvement périodique , se rapproche de la Terre.

2°. Lorsque la Lune est en conjonction avec le Soleil , les eaux de la Mer s'élèvent encore davantage.

3°. La pleine Mer n'a lieu qu'environ deux heures après que la Lune a passé au méridien.

4°. Elle est plus tardive sur les côtes occidentales que sur les côtes orientales.

5°. Sur les mêmes côtes , la Mer s'élève plus haut dans des parties que dans d'autres.

6°.

6°. Les petites Mers n'ont que peu ou point de flux & reflux.

7°. Le flux & reflux a lieu en même temps aux deux points opposés du globe.

Je me servirai de ces observations pour déterminer, s'il est possible, les causes du flux & reflux de la Mer, & j'en indiquerai d'autres à faire pour venir à l'appui de mes raisons, si elles se trouvent conformes à mes présomptions.

1°. La Lune, qui est l'excitateur de la Terre, attire à la surface qui lui est opposée, une plus grande quantité de matière électrique dans le temps des équinoxes, parce qu'elle se trouve plus proche de la Terre. L'eau est un fluide facile à mettre en mouvement, mais très-difficile à élever au dessus de son niveau, & l'attraction de la Lune n'auroit aucune action sur elle, si elle n'étoit pas chargée de matières salines auxquelles la matière électrique s'attache très-bien. Or, la Lune attirant une plus grande quantité de matière à la superficie de l'eau de la Mer, lorsqu'elle s'en est rapprochée, l'atmosphère faisant effort pour s'allonger, souleve cette eau chargée de sel, ce qui n'arrive pas sur les lacs d'eau douce, quelque considérables qu'ils soient. Examinez le sillage d'un vaisseau pendant la nuit, vous verrez dans l'eau, qui éprouve un frottement contre le vaisseau, une électricité

lumineuse; & si le temps n'est pas chargé de nuages & d'humidité, vous verrez souvent cette électricité lumineuse accumulée à l'extrémité des mâts ou des vergues, ce que les Marins nomment le feu Saint-Elme.

2°. Les eaux de la Mer s'élevent plus ou moins, suivant que la Lune a plus ou moins d'attraction. Nous avons déjà vu que plus elle s'approche de nous, plus sa vertu attractive est considérable. Les expériences & les observations multipliées nous ont convaincus que les rayons du Soleil donnoient beaucoup d'activité à la matiere électrique, & que cette matiere ayant plus d'énergie, est attirée plus puissamment par un excitateur; en conséquence de ces principes, le Soleil donnant de l'énergie à la matiere en même temps que la Lune attire, cette attraction doit être plus forte, & les eaux de la Mer doivent s'élever davantage.

3°. La marée n'est haute sur les côtes de France, qu'environ deux heures après que la Lune a passé au méridien, par deux raisons; la première, que quoique le fluide électrique soit attiré promptement par la Lune, l'eau, qui est un fluide pesant, ne peut être soulevée que lentement; la seconde, que l'action de la Lune agissant dans toute la surface qu'elle présente à la Terre, une partie de cette action,

tandis qu'elle est au méridien, a lieu également sur la Terre comme sur l'eau, parce qu'une moitié du diamètre de la Lune est en opposition à la Terre, & l'autre à l'eau de la Mer.

4°. Les côtes qui ont leur aspect à l'est, doivent avoir haute marée aux environs du méridien de la Lune plutôt que celles qui sont à l'orient, parce que la Lune présentant en entier son diamètre à la surface de l'eau avant de le partager avec la Terre, & les rayons atmosphériques étant plus considérables sur l'eau, la Lune a plutôt action sur cette eau, qui obéit plus promptement à l'attraction.

5°. L'eau s'élève plus ou moins, proportionnellement à la quantité de sel qu'elle contient. Il est certain que la Mer est plus salée dans des parties que dans d'autres. L'eau douce est conducteur de la matière électrique, ainsi que l'eau salée; mais cette dernière retient & conserve cette matière à cause de son sel. Depuis Cadix jusqu'à Saint-Malo, la marée est plus haute de distance en distance; & suivant ce que je viens de dire, l'eau de la Mer doit être plus salée à mesure que l'on approche de la Manche. Il est possible de s'affurer des divers degrés de salaison de ces différentes parties.

La marée est si élevée sur la côte de Saint-Malo, qu'il doit y avoir une autre cause de

cette élévation extraordinaire. On présume que les courans venant des côtes d'Angleterre, participent à cette grande élévation; mais les courans ne font pas toujours les mêmes, ils font variables : j'en parlerai dans le chapitre suivant.

Je serois tenté de croire que les Mers du nord font au dessus du niveau de la partie de notre Océan, & que l'eau des Mers du nord ayant son courant par le Pas de Calais, Saint-Malo seroit le point où ces eaux opposent une résistance à l'élévation de celles de l'Océan.

Si cette supposition pouvoit quelque jour être reconnue pour une vérité, on parviendroit à une découverte que les Européens cherchent depuis long temps. La marée ne s'élève que de quatre pieds au Pas de Calais, tandis qu'elle s'élève à trente-cinq sur la côte de Saint-Malo. A l'entrée de la Baie d'Hudson, la marée ne s'élève que d'environ quatre pieds, & les voyageurs nous assurent qu'à une certaine profondeur de cette Baie, elle s'élève à trente; je conclusois par comparaison que deux Mers qui ne font pas au même niveau, se joignent dans cette prétendue Baie, comme la Mer du nord, qui fait partie de l'Océan, se joint avec la Manche. Je fais que la Manche n'a pas ces deux seuls points de communication; mais j'ignore si la Baie d'Hudson n'en a pas autant ou plus.

6°. La superficie des petites Mers étant moindre que le diamètre de la Lune, & l'attraction de cette planète agissant en partie sur la Terre, son action est moindre sur l'eau des petites Mers. Si l'eau d'une petite Mer n'est pas salée à-peu-près comme celle de l'Océan, il n'y aura que peu de marée; & si cette petite Mer contient beaucoup d'eau douce par la chute des fleuves & des rivières, & que l'Océan n'en fournisse pas une bien plus grande quantité, il n'y aura pas de marée. Il est aisé de savoir si la marée d'une petite Mer vient de sa communication avec l'Océan ou non. Nous savons que la haute marée est plus tardive dans les Rades, les Baies & dans les rivières, que sur les côtes, en proportion de leur profondeur, parce que la marée remonte de la Mer. Prenons la Méditerranée pour exemple : s'il y a marée sur les côtes de Gênes & d'Italie, ce que j'ignore, & qu'elle vienne de l'Océan, elle doit être considérablement plus tardive que celle de Cadix; mais s'il y a marée plutôt qu'à Cadix ou au détroit, elle est causée par l'attraction de la Lune, parce que cette planète présente son diamètre plutôt sur ces côtes qu'au détroit. Puisque la Méditerranée ne nous offre rien de ressemblant, dans son flux & reflux, à celui de la Manche & de la Baie d'Hudson, nous

hommes fondés à croire que l'Océan atlantique communique à une autre Mer par la Baie d'Hudson.

7°. La Nature agit toujours par les mêmes causes & les mêmes principes ; le flux & reflux n'ont lieu en même temps aux deux points opposés du globe , que parce qu'il n'y a point d'attraction sans répulsion , c'est-à-dire que la Lune , étant au méridien supérieur , attire la matière électrique à la surface de l'eau ou de la Terre qui lui est opposée , & en repousse une partie au méridien inférieur , où elle a cependant moins d'énergie , & où cette matière est en plus petite quantité qu'au méridien supérieur. Par cette action d'attraction & de répulsion , la matière paroît former un axe qui traverse la Terre. Il est à la connoissance de tous les Observateurs que la marée s'élève moins au méridien inférieur de la Lune qu'au méridien supérieur ; & en conséquence de tous ces principes avancés , la marée doit s'élever un peu plus au méridien inférieur , lorsque le Soleil se rencontre à ce méridien , parce que par son action il communique plus d'énergie à la matière que lorsqu'il est à l'horison.

CHAPITRE V.

Des Tremblemens de Terre , des Volcans , des Courans & des Aurores boréales.

LE tremblement de Terre que nous avons eu dans une partie de la France le 6 Juillet 1783 , s'est fait ressentir pendant trop peu de temps , & n'étoit pas assez considérable pour être bien observé. J'en rapporterai un dont j'ai été témoin à l'Isle Saint-Domingue en Amérique ; je ne me rappelle ni l'année ni le jour , je fais seulement qu'il arriva à dix heures du matin , le temps étant beau & très-calme ; j'étois alors à deux lieues de la Mer. Un bruit sourd se fit entendre , venant du nord où étoit la Mer : sa durée fut d'environ une demi-minute pour arriver où j'étois ; des secouffes de tremblement de Terre se firent sentir , alors je sortis de la maison ; je n'en fus pas plutôt dehors , que je sentis un mouvement d'ondulation sous mes pieds , qui paroissoit n'être pas éloigné de la superficie de la Terre , & allant du nord au sud. Proche de là étoit une nappe d'eau qui avoit le même mouvement d'ondulation que je ressentois ,

quoiqu'il n'y eût aucune agitation dans l'air; ne sachant ni l'année ni le jour, je ne puis m'affurer où en étoit pour lors la Lune. Ce tremblement endommagea plusieurs bâtimens en maçonnerie, sur-tout au Port-au-Prince; j'avois déjà remarqué dans un voyage que j'avois fait dans cette partie de l'Isle, qu'il y avoit des vestiges de mine de cuivre dans les environs (*). Dans la partie où j'étois, plusieurs personnes observerent que, proche de la Mer, où le terrain est plus humide, il y avoit eu plusieurs éjaculations d'une terre délayée, imitant les trous que font les vers de terre lorsqu'ils sortent pendant la nuit, à cela près que les trous étoient plus larges, & que le doigt pouvoit y entrer.

Les tremblemens de Terre sont une espèce

(*) L'Isle Saint-Domingue est, de toutes les possessions Françaises, le sol le plus riche en mines. J'ai rencontré dans les montagnes l'ouverture d'une mine exploitée par les Espagnols, laquelle est d'argent, ayant or, à en juger par les échantillons que j'ai trouvés dans les environs; cette mine a été travaillée très-profondément, mais non pas horizontalement; car il n'y a de puits dans les environs, qu'un seul qui a été commencé, & interrompu vraisemblablement lorsque les François se sont emparés de cette partie. Peut-être quelque jour cette source de richesse attirera-t-elle l'attention du Gouvernement.

de tonnerre fouterrein. Une partie de la matiere électrique, fans cefle en mouvement dans le fein de la Terre, s'accumule quelquefois fur des matieres sulfureufes, réfineufes ou autres, qui ont la propriété de l'attirer & de la retenir un certain temps. Lorsque la quantité accumulée eft furabondante, elle s'échappe avec vîteffe, & court s'attacher fous terre aux corps les plus attirans, tels que les minéraux. Si dans fa courfe elle rencontre, dans les cavités fouterreines, de l'air inflammable ou à demi-inflammable, elle lui fait faire une explofion plus ou moins forte, en proportion de fa quantité & de fa qualité. Ce réfervoir où la matiere électrique étoit accumulée, en fournit pendant un temps plus ou moins long; ce dont on pourra juger par comparai fon, en lifant la partie médicale. Dans le tremblement de Terre dont je viens de parler, la Terre fut en convulfion pendant vingt-quatre heures, & quoique le mouvement fût ordinairement foible, il y avoit toutes les heures ou demi-heures des fecouffes affez fortes. Ces trous affez fréquens, remarqués dans les terrains proche de la Mer, annoncent que la matiere a rencontré de l'air fufceptible d'une foible explofion, ou que l'échappement de cette matiere étoit un vent fouterrein, comparable à celui des ouragans; il eft même vraifem-

blable que les deux effets ont eu lieu, à en juger par le bruit & l'explosion, & par comparaison avec le tonnerre de nuage.

La Nature, par des combinaisons que nous ignorons & que nous cherchons en vain à imiter, prépare continuellement, dans le sein de la Terre, des matieres différentes qui, à la fuite de plusieurs siècles, forment les mines dont nous nous emparons lorsque nous parvenons à les découvrir. Parmi ces mines, il en est de combustibles, elles se forment dans la Terre, au dessus comme au dessous des eaux; parvenues à leur perfection, elles peuvent s'enflammer de plusieurs manieres, soit par l'action du tonnerre lorsqu'elles ne sont pas éloignées de la superficie de la Terre, sur le sommet des montagnes, soit par de grands mouvemens de la matiere électrique, ou par quelque fermentation inconnue lorsqu'elles sont profondes. Une fois la mine enflammée par une de ces trois opérations, le volcan est établi, la matiere se consume pendant plusieurs siècles, après quoi le terrain s'affaisse & le volcan s'éteint. La Nature, qui n'est jamais oisive, continue ses mêmes opérations dans d'autres montagnes, & il est à présumer que toutes doivent avoir le même sort, & que la Terre, aux endroits où les montagnes sont affaissées & calcinées, fera

la première à être couverte par les eaux, & à éprouver par-là les mêmes combinaisons qu'elle a déjà subies.

Il paroît que les courans n'ont pas été observés avec assez de soin dans la majeure partie des Mers, & que c'est aux Indes orientales où ils font mieux connus. Je m'arrêterai à ceux qui traversent le golfe de Bengale d'une pointe à l'autre. Ce courant a une singularité remarquable ; il part de la pointe de l'Isle de Ceylan ou de la Terre ferme, qui en est voisine, pendant les mois d'Avril, Mai, Juin, Juillet & Août, pour aller aboutir à la côte de Cosmin ou aux Isles voisines, puis il reste dans l'inaction pendant un mois, & retourne à la pointe de l'Isle de Ceylan ou de la Terre ferme, pendant les mois d'Octobre, Novembre, Décembre, Janvier & Février ; après un nouveau mois de repos, il recommence sa même route, en sorte qu'il a lieu pendant cinq mois de l'année, du sud-ouest au nord-est, & pendant cinq mois, du nord-est au sud-ouest. Il y a plusieurs autres courans connus, dont les périodes sont aussi réglées, & qui vont dans d'autres sens. Comme c'est la même cause qui agit, je ne parlerai que de celui-ci.

Je suppose qu'il y a, dans l'Isle de Ceylan, une mine de soufre ou d'autres matières propres

à retenir & accumuler de la matiere électrique ; qu'il y en a également une dans l'Isle de Négraille, ces deux Isles étant à-peu-près dans la direction dont j'ai parlé ; qu'une quantité de matiere électrique , de la nature de celle des ouragans , soit accumulée dans une de ces mines , elle ne tardera pas à s'échapper pour aller occuper la mine qui lui fera la plus prochaine & qui l'attirera davantage en raison de cette proximité. Si pour arriver à cette mine, il est nécessaire qu'elle traverse un bras de Mer, c'est une facilité de plus , en ce que l'eau est le meilleur conducteur , & j'estime que cette matiere est de même nature que celle des vents , & que le mouvement , soit à fleur-d'eau soit entre deux eaux , est un vent. Lorsque cette matiere s'est accumulée dans son nouveau domicile , ou qu'elle est remplacée par d'autres , n'y séjournant plus , elle retournera à la premiere mine qui l'attire. Comme il y a un mois d'intervalle à chaque voyage , est-elle allée plus loin ? & a-t-elle été remplacée pas d'autres ? C'est ce qu'il n'est pas possible de favoir.

Les aurores boréales que nous voyons en Europe, sont assez rares, & ne ressemblent pas à celles que l'on voit en approchant les pôles. Nous n'appercevons ce phénomène que lorsque la Lune n'est pas sur notre horison, parce que

la clarté la plus forte annulle la plus foible, & nous voyons ces aurores plus souvent en hiver qu'en été. J'en ai cependant vu une au mois de Juillet, qui renvoyoit une lumière blanche, & assez considérable pour me faire distinguer mon ombre en marchant.

L'aurore boréale est un nuage composé des vapeurs & exhalaisons seches de la Terre. Ce gas paroît être plutôt émané du soufre que d'autres matieres. Ce nuage est électrisé, de même que les autres, par l'atmosphère de la Terre, & lorsque la Lune est au méridien inférieur. La toile brûlée, au point de servir d'amadou, lorsqu'on y met le feu, fait à-peu-près le même effet que l'on remarque dans l'aurore boréale; car en le fixant, on distingue des petites bluettes de feu qui changent continuellement de place, les unes disparaissant à mesure qu'on en découvre d'autres: l'on voit à-peu-près la même chose dans la toile brûlée, où les petites bluettes de feu changent également de place. Ces nuages s'étendent, & paroissent aller plus lentement que les autres.

Tout annonce que plus nous approchons des pôles, plus nous y trouvons la matiere électrique abondante: des vents violens & l'aurore boréale presque continuelle, en font la preuve. Chez les Esquimaux, dès que le Soleil est couché,

L'aurore boréale très-lumineuse paroît, & cette clarté dépend autant de la quantité que de la qualité de la matiere électrique, qui n'est visible que lorsque les rayons du Soleil cessent d'éclairer cette partie de la Terre. L'atmosphère lumineuse de la Terre est sans cesse croisée & agitée par les vents, matiere électrique d'une autre qualité, qui, dérangeant continuellement l'atmosphère, fait paroître cette matiere atmosphérique de différentes couleurs; d'ailleurs, elle peut se mouvoir d'elle-même, suivant qu'elle rencontre dans l'air d'autres matieres qui l'attirent ou la repoussent. Je compare ce phénomène à ces météores que nous appercevons dans les campagnes, & que le vulgaire nomme feux folets. Ceux que j'ai observés, paroissoient dans des lieux où je connoissois de la mine de fer; cependant la lumiere ne paroissoit occuper qu'un espace de six pieds, quoique la mine fût très-étendue. Je n'ai jamais vu ce météore dans d'autres lieux où il y avoit de la mine de fer.

Les Esquimaux transportés en Europe, y languissent, & regrettent leur patrie que nous trouvons affreuse, parce que dans nos climats ils ne respirent pas un air autant électrisé que dans le leur. Peut-être seroit-il possible de les y accoutumer en les électrisant, & en diminuant insensiblement cette opération. Il seroit

utile à la Médecine de savoir si ces peuples sont sujets ou non à l'épilepsie, l'apoplexie & la paralysie, & quelles sont les maladies dont ils sont attaqués le plus fréquemment : j'en excepte le scorbut, dont nous connoissons la cause.

Je n'ai donné un abrégé de ce système nouveau, que parce que j'ai beaucoup reconnu d'analogie & de ressemblance entre les mouvements de la Nature & la nouvelle Méthode que j'enseigne pour guérir ou soulager les maladies; d'ailleurs, toutes ces idées pourront conduire aux moyens de perfectionner un Art si utile à l'humanité.

CHAPITRE VI.

De la Médecine.

AVANT Hippocrate la Médecine étoit exercée par des prétendus Philosophes qui avoient persuadé au peuple qu'ils avoient des secrets pour guérir toutes les maladies, enforte que les malades avoient recours à eux. Ces Philosophes leur distribuoient des charmes & des amulettes qu'ils devoient porter sur quelque partie du corps, suivant la nature de la maladie; ils les

touchoient en prononçant des paroles inintelligibles , & leur recommandoient les superstitions les plus absurdes. Les hommes , élevés dans ces préjugés , suivoient exactement tout ce qui leur étoit prescrit , & s'imaginoient être guéris ou foulagés par l'effet de ces charmes. Il devoit périr moins de malades ainsi traités , car ils ne l'étoient que par des remedes pris intérieurement , qui très-souvent contrarient & dérangent la Nature. On a souvent observé que les peuples qui n'ont point de Médecins , sont moins sujets aux maladies chroniques ; que les maladies sont moins longues , & qu'ils perdent moins de malades que ceux qui en ont. Nous avons souvent occasion de remarquer qu'il périt moins de monde dans les Villages éloignés des Villes , sur-tout dans ceux où il n'y a point de Chirurgien pratiquant la Médecine , que dans ceux qui sont proche des Villes , & dans les Villes mêmes , en proportion du nombre.

Hippocrate , doué d'un cœur humain , sentant le ridicule des charmes & des amulettes , résolut de travailler à chercher des moyens pour guérir & soulager les hommes. Il comprit que les observations multipliées étendroient ses connoissances , aussi fut-il un grand Observateur ; il jugeoit du danger des maladies par le volume des hypocondres , & il donnoit ce

nom au foie & à la rate; il s'apperçut que ces visceres étoient les premiers obstrués; que lorsqu'ils l'étoient peu, la maladie étoit benigne; que lorsqu'ils l'étoient davantage, elle étoit dangereuse, & que lorsque la grosseur étoit encore plus considérable & douloureuse, la maladie étoit mortelle. Il observoit en même temps toutes les autres maladies; il fut en peu de temps en état de les connoître toutes, & il les traitoit, mais en donnant peu de remedes; il avoit vraisemblablement observé que la quantité les rendoit dangereux.

Hippocrate fit des élèves dans sa famille, & transmit ses connoissances par l'écriture. La Médecine se foutint dans cet état pendant environ deux siècles, après lesquels, soit que la famille d'Hippocrate fût éteinte, soit que les guerres, qui n'ont cessé de dévaster la Terre, & l'ignorance qui en est la suite, eussent obscurci & fait abandonner ces connoissances, la Médecine revint à l'ancienne superstition, & les paroles furent combinées avec des plantes & des parties animales. J'ai un Livre imprimé à Lyon dans le seizieme siècle, rempli de secrets ridicules & absurdes pour guérir les maladies.

Des hommes se font adonnés à la Chymie, dans l'idée qu'ils parviendroient à faire de l'or; mais leur science s'est réduite à faire des fels

qui ont été employés dans les Arts ou dans la Médecine. Le commerce nous a procuré des plantes & des gommes étrangères, & on a fait des mélanges multipliés de tous ces amas de drogues, qui ont encore été combinés avec les plantes indigenes. Les Médecins sont revenus à Hippocrate ; ils ont commenté ses Œuvres, & nous ont donné quantité de Volumes, dont pas un ne nous apprend un moyen certain de guérir les maladies.

Les Médecins, desirant former un Corps afin de persuader au Public qu'ils possédoient une Science utile à l'humanité souffrante, demanderent aux Princes & aux Rois, qui ne sont pas exempts de maladies, de créer des Ecoles publiques où cette prétendue Science seroit enseignée. Il fut donc érigé plusieurs Universités ; dès-lors il ne fut permis de pratiquer la Médecine qu'à ceux qui y seroient reçus Docteurs ; ce qui n'a cependant pas empêché les Charlatans d'acheter des permissions, de vendre des remèdes aux crédules malades.

Plusieurs jeunes-gens, après avoir fait leur Logique, où ils ont appris à disputer pour & contre, vont étudier dans une de ces Universités, parce que leurs parens leur ont insinué que la Médecine est utile à ceux qui la pratiquent. Leurs études finies, ils sont reçus Doc-

teurs, & se disperfent, foit dans la Capitale, foit dans les Villes de Province, & où chacun croit gagner plus d'argent. Il en eft de ces nouveaux Docteurs comme de tous les Ecoliers : un quart a profité, & les autres fort peu ; mais ils n'en font pas moins autorifés à faire faigner & purger tous les malades qui ont recours à eux.

Les Médecins réputés les plus habiles, reconnoiffant quelquefois l'infuffifance des remedes qu'ils ordonnoient, ont donné dans les plus grandes extravagances. Il y en a qui, pour chercher des moyens de guérir, ont imaginé de faire entrer dans l'eftomac une broffe à-peu-près femblable à celles dont on nettoie les bouteilles, pour en retirer les glaires & les mauvais levains, comme fi les criminels que l'on applique à la queftion, en leur faifant paffer dans l'eftomac de l'eau, & une ferviette qui leur caufe de grandes douleurs, foit en la faifant entrer foit en la retirant, fe portoient mieux après avoir fubi cette torture. D'autres ont fait tirer le fang d'un vieillard, pour le remplacer par celui d'un jeune animal, afin de lui rendre la jeunefle, comme fi le fang étoit la feule partie du corps humain qui dépérit. D'autres ont employé les poifons de tout genre, & fe font perfuadés qu'en atténuant leurs qualités

malfaisantes , ils devoient guérir. Les autres Médecins accueillent de pareils remedes , & finissent par les abandonner. Chaque jour cet Art change de mode : l'on épuisoit ci-devant les malades par des saignées fréquentes , & on croyoit qu'il falloit les conduire au bord du tombeau pour les guérir plus sûrement. Aujourd'hui on les purge à outrance , & on leur prodigue les drogues que débitent les Apothicaires. Quelle idée peut avoir un homme raisonnable , d'une Science aussi mobile ?

Un Médecin Allemand fait une découverte utile , & par le moyen de l'agent principal de la Nature , qui est un remede universel , il guérit ou soulage quantité de malades. Il refuse de communiquer son secret ; dès-lors il est calomnié par tous ses Confreres , qui nient toutes les cures qu'il opere , même celles dont ils ont été témoins. Je vais leur révéler ce secret qu'ils ont tenté inutilement de surprendre au premier Auteur de la découverte , sans m'inquiéter de leur approbation ou de leur critique.



CHAPITRE VII.

De la Médecine naturelle & des causes des maladies.

LA Médecine naturelle dont je vais traiter, est véritablement une science, puisqu'elle fait partie de la Physique; dès-lors elle sera libre & très-répan due : les Curés de campagne pourront la pratiquer utilement, & cette classe d'hommes feroit en état de rendre de grands services à la patrie, si, pendant un certain temps, on leur faisoit faire un cours d'Anatomie & de Botanique : pour les encourager, le Gouvernement pourroit accorder des graces à ceux qui se feroient le plus distingués dans cette étude; car je ne doute pas que l'on ne rencontre de temps à autre, parmi eux, des Docteurs. On donne des récompenses à un Militaire qui a exposé sa vie pour la défense de l'Etat; on en donne souvent à des gens qui y ont moins de droit; il feroit donc naturel d'en gratifier un homme qui auroit conservé un millier de Citoyens.

Je commencerai par expliquer les causes des maladies, telles que je les conçois, guidé par

les observations que j'ai faites. Je serai satisfait , si les erreurs dans lesquelles je serai tombé , sont rectifiées , ne desirant que le bien.

Les causes des maladies se réduisent à quatre ; favoir ; la diminution ou la suppression d'une sécrétion quelconque ; l'abus des choses utiles & agréables ; les différens airs que nous respirons , & la violence des passions de l'ame.

De toutes les sécrétions, la transpiration insensible est celle qui éprouve le plus souvent du dérangement : est-elle supprimée ? L'humeur transpirale s'épaissit , les pores sont engorgés. Cette humeur épaissie , épaissit la bile , & tous les fluides par communication ; dans cet état , la bile ne circule pas librement dans le foie & dans les intestins qu'elle obstrue ; elle séjourne dans l'estomac ; les digestions sont imparfaites ; le chyle est trop épais ; il n'a pas la fluidité convenable lorsqu'il arrive au sang qu'il entretient ; la fièvre survient ; le sang fait effort par son mouvement , pour se débarrasser de l'humeur morbifique : tous les viscères s'obstruent à leur tour. Si un des vaisseaux sanguins s'engorge , il y a tension , l'inflammation survient , & il y a abcès plus ou moins dangereux , suivant la partie qui est attaquée : si un Médecin est appelé à temps , & qu'il connoisse l'inflammation commençante, il ordonnera les saignées,

& il sauvera une partie de ses malades; mais s'il est appelé trop tard, ou qu'il perde du temps pour connoître la maladie & la réfléchir, l'abcès se formera, & le malade périra.

D'autrefois il n'y a pas inflammation, la bile & les alimens séjournant dans l'estomac, fermentent & tombent en putréfaction; dans cet état, ils passent aux intestins, & occasionnent un dévoiement, ce qui caractérise une fièvre putride souvent dangereuse, & qui ne se termine, si le malade en réchappe, qu'après vingt & même quarante jours. Dans cette maladie, le Médecin ordonne les acides pour le moins inutiles, les délayans, un régime austère & quelques purgatifs, comme si la transpiration se rétablissoit en purgeant, tandis qu'au contraire une sécrétion n'est jamais augmentée que les autres n'en soient diminuées; cependant une partie des malades meurt, l'autre guérit, mais reste dans un tel état de foiblesse, que la moindre rechûte est mortelle.

Quelquefois cette transpiration n'est que diminuée & affoiblie, alors les accidens sont moindres & plus lents. Le malade n'a pour l'ordinaire qu'une fièvre tierce, qui, abandonnée à elle-même, se guérit communément en vingt ou trente jours. Lorsque le Médecin est appelé, il ordonne un vomitif, des purgatifs,

&c. Si ces remedes font fans succès, il ordonne le quinquina, qui guérit, s'il n'y a pas d'obstructions au foie, à la rate ou aux hypocondres; car, dans ce cas, la maladie augmente, la fièvre devient double tierce; alors le Médecin prodigue des remedes qui affoiblissent le malade, & lui laissent une longue fièvre quarte.

La fièvre tierce est une maladie légère, & on ne fera pas peu étonné après avoir lu ma nouvelle doctrine, qu'en n'employant que l'agent de la Nature, les malades n'aient jamais plus de trois accès, & quelquefois qu'un ou deux: j'ai l'expérience de plus de cent malades, sans avoir été trompé une seule fois. Désormais chacun aura le choix de payer son Médecin, son Apothicaire, & de souffrir un temps indéterminé, ou de se guérir en peu de jours.

La transpiration sensible est susceptible d'être diminuée ou supprimée; les suites en sont moins dangereuses, & ne le deviennent que par l'usage des remedes: que quelqu'un ait une sueur arrêtée trop promptement, il ne tardera pas à éprouver des lassitudes, des douleurs de tête & la fièvre; si cet humeur sécrétoire, nécessairement épaissie, obstrue quelques viscères, soit la tête, soit la poitrine ou autres, la maladie est plus ou moins dangereuse, suivant

que cette humeur reprend son cours plus tard ou plutôt. Quelque fois le malade est attaqué d'un dévoiement qui le soulage, parce que les glandes intestinales se dilatent pour évacuer deux secrétions par le même canal; les purgatifs ne peuvent donc que nuire au rétablissement de la transpiration sensible, car j'admets, pour principe certain, que l'homme ne jouit d'une santé parfaite, qu'autant que les secrétions se font dans une proportion convenable, qu'elles s'entretiennent dans l'équilibre prescrit par la Nature, & que le plus petit dérangement trouble l'économie du corps. Quelquefois on n'éprouve qu'un refroidissement local, un coup d'air sur un membre, sur l'œil, sur la tête, &c. dans ce cas, la transpiration n'étant supprimée que dans une petite étendue du corps, l'humeur répercutée s'épaissit, & se fixe sur les nerfs & les muscles les plus proches; de là les douleurs de rhumatisme, les ophtalmies & toutes ces douleurs locales si communes.

L'excès des vertus dégénère en vice, de même l'excès dans le boire, le manger, dans l'exercice, produit nombre de maladies. Le sang d'un ivrogne s'épaissit; quelquefois il meurt d'apoplexie, d'autrefois le sang se dissout par le trop de mouvement, & il meurt hydropique. Le gourmand est sujet à des indigestions,

de là des vomiffemens, des dévoiemens, qui, à la longue, dégèrent en diarrhées, qui diminuent les autres fecrétions. Un exercice violent & trop long occafionne des fueurs trop abondantes : les alimens de mauvaife qualité rendent les digeftions mauvaifes. L'excès des plaifirs de l'amour, l'onanisme conduifent dans les maux de tête habituels, dans les maladies nerveufes, la diarrhée, l'épilepfie & dans le marafme ; de là toutes les fecrétions fe dérangent, & le malade même, par mon traitement, ne peut guérir qu'autant qu'il fe corrigera.

L'air que nous respirons n'eft pas toujours le même ; on peut le comparer aux différentes eaux dont les hommes fe défalèrent. Celles qui fortent d'une terre franche, & roulent rapidement dans leur lit fur un fond de gravier & de cailloux, font limpides, & certainement les plus faines. Celles qui fortent d'une terre chargée de foudre, d'arsenic, de vitriol, de cuivre, de fer, &c. & coulent lentement dans un lit fangeux, font plus ou moins malfaijantes. Les vapeurs qui s'élevent de ces premieres eaux font humides, forment des brouillards & des nuages ; l'air qui en eft imprégné eft fain & bienfaifant. Les vapeurs qui s'élevent des dernieres font humides, mais elles contiennent les exhalaifons des différens minéraux qu'elles par-

courent ; l'air en est imprégné, & conséquemment plus ou moins mal sain. Cherchons à lire dans la Nature, & examinons les causes des maladies épidémiques.

La cause des maladies épidémiques est dans l'air ; elles attaquent beaucoup de personnes dans une étendue plus ou moins considérable ; quelquefois elles se font sentir dans plusieurs Provinces, d'autrefois dans plusieurs Royaumes. Je donnerai le nom générique de gas à toutes les exhalaisons qui sortent de la Terre & s'élevont dans l'air. La fumée du bois que nous brûlons, est un gas qui s'élève naturellement dans l'air ; la fumée des chandelles est plus mal saine, celle d'une lampe encore davantage. La vapeur de charbon est un gas plus subtil & plus mal faisant. Toutes les exhalaisons des végétaux ou des animaux en fermentation & en putréfaction, sont également des gas. Les exhalaisons des pyrites & de tous les minéraux sont des gas plus ou moins subtiles, & plus ou moins inflammables ; il y en a dans le nombre qui détonnent lorsqu'ils sont enflammés par le feu ou par la matiere électrique, & dont le bruit imite celui du tonnerre ou du canon. Tous ces nuages ont la vertu de monter à la hauteur des nuages aqueux avec lesquels ils se combinent, & forment le ton-

nerre plus ou moins menaçant. L'été, lorsque la chaleur est à la surface de la terre, la fermentation est considérable ; mais lorsque la terre est dépouillée des récoltes qu'elle a produites, la fermentation est plus forte, plus active, le gas plus abondant, & par conséquent l'air plus vicié. Lorsque ces différens gas ne rencontrent point de vapeurs humides qui forment des nuages, ils voltigent dans l'air ; c'est ce que nous appellons un brouillard sec, & d'autant plus faisant, que nous le respirons continuellement. La pluie arrivant, nous croyons qu'elle a dissipé le danger ; au contraire, ce brouillard se montre plus épais le lendemain ; c'est l'effet de l'eau que l'on jette sur un brasier ; elle l'éteint en partie, mais il en sort des vapeurs qui se répandent dans l'air : ces exhalaisons, dont nous venons de parler, pénètrent dans nos corps, tant par les pores que par la respiration ; elles épaississent tous les fluides, & il survient à ceux sur lesquels elles ont agi plus puissamment, des fièvres violentes, continues, connues en Médecine sous le nom de fièvres rémittentes, si communes & si dangereuses sur les côtes d'Afrique, ce qui les a fait juger contagieuses. C'est dans ces temps malheureux que les Médecins & la mort font d'amples moissons. Je prévois que, dans

le premier moment, cet Ouvrage, en général, ne fera pas accueilli des Médecins; ce qui me rassure, c'est qu'il se trouve parmi eux des ames honnêtes, bienfaisantes & sensibles; ceux-ci examineront avec attention & répéteront les expériences que j'indique, avant de prononcer leur jugement, tandis que d'autres, éveillés par l'intérêt ou une prévention d'état, déclameront vainement contre des principes, dont le temps & l'expérience assureront l'évidence & l'efficacité. Il en est qui tiennent d'avance ce singulier langage: que deviendroient nos cahiers & nos livres, si la méthode que l'on annonce pour soulager & guérir les hommes, prévaloit sur la nôtre? Pitoyable raisonnement; laissez vos cahiers & vos livres; oubliez & abandonnez, si vous en avez la force & le courage, vos préjugés, & cette prétendue science qui vous a appris à faire périr méthodiquement vos freres, sans remords: instruisez-vous dans celle que je vous présente; & au lieu de la critiquer, travaillez à la perfectionner; je vous ai frayé un chemin qui conduit à la santé, rendez-le plus praticable & plus utile.

Il est des Ecrivains qui avancent que le physique agit sur le moral, & que le moral n'agit pas sur le physique, ce qui implique contra-

dition; ne fait-on pas qu'il y a des hommes qui, après un revers de fortune, ont péri d'une maladie de langueur? Ignore-t-on qu'il y a eu des gens morts subitement d'un accès de colere, & d'autres suffoqués d'une grande joie? Je n'entrerai dans aucun détail sur cette matiere; je me contenterai, lorsque je parlerai de mes traitemens, de citer des faits, & l'occasionne se présentera que trop souvent de les vérifier.

CHAPITRE VIII.

Méthode pour traiter avec la Machine électrique.

JE lus dans le temps les livres de MM. Mesmer & d'Eslon; je pensai que ce qu'un homme avoit découvert, un autre pouvoit parvenir à le rencontrer. Trompé par la dénomination du magnétisme animal, je fis beaucoup de recherches & d'expériences inutiles. Revenu sur mes pas, je m'occupai de l'Electricité; j'avois peu de connoissance de cette science; je m'en instruisis. La théorie de la bouteille de Leyde, assez généralement approuvée, me paroît fausse, ne pouvant concevoir qu'une matiere aussi subtile, répandue dans toute la Terre, ne traversât

pas tous les corps ; je reconnus bientôt que la matiere électrique pénètre tous les corps , plus promptement ou plus lentement. Je présumai que M. Mesmer n'avoit pas fait une nouvelle découverte , mais qu'il avoit mieux approfondi l'Electricité ; qu'il en avoit reconnu les qualités & les propriétés ; qu'il avoit appris , par l'expérience , à accumuler & communiquer cette matiere d'une façon non sensible ; qu'il étoit parvenu , avec ces connoissances , à guérir ou soulager les malades.

J'avois toujours regardé la science qui guérit & soulage les humains , comme la plus intéressante & la plus utile ; je m'étois appliqué à la Médecine , & j'avois souvent occasion d'en faire usage en faveur des malades indigens. Souvent je reconnoissois que les remedes que je distribuois n'opéroient pas le soulagement & les effets que j'attendois , & que cette prétendue science annonçoit. Je m'appliquai donc à chercher dans l'Electricité le remede que je ne pouvois rencontrer dans les drogues & les plantes : ayant reconnu que les pointes avoient la propriété de soutirer & transmettre la matiere électrique , je me décidai à faire des expériences sur moi-même , pour être plus assuré des résultats. Je façonnai deux plaques de liege rondes ; je les lardai chacune d'environ vingt

aiguilles ; j'aimantai celles d'une plaque, & celles de l'autre ne le furent pas : je garnis les plaques du côté où étoient les têtes d'aiguilles, d'une autre plaque de plomb ; je montai sur un ifoloir, me découvris le genouil de la jambe droite ; j'ajustai les aiguilles aimantées à cinq ou six lignes du côté du genou en dehors, & en communication avec le plancher, par le moyen d'une chaîne traînante, & attenante à la plaque de plomb. Je fis venir un domestique ; & dans cet état décrit, debout sur l'ifoloir, tenant de la main gauche la chaîne qui me mettoit en communication avec le conducteur de ma Machine, je lui ordonnai de tourner la manivelle ; après soixante tours je le fis fortir ; je ne fus pas peu étonné, lorsque, descendu de l'ifoloir, je regardai mon genou qui étoit d'un rouge foncé, non-seulement du côté des pointes, mais aussi du côté opposé. Je ressentis en même temps une douleur de goutte au gros doigt du pied gauche, où jadis j'avois ressenti quelques légères atteintes. Environ une minute après, la douleur cessa, la rougeur disparut ; je crus m'appercevoir d'un mieux être, & deux heures après m'étant mis à table pour dîner, j'eus bon appétit.

Deux jours après je recommençai la même expérience ; mais au lieu de soixante tours, j'en

J'en fis faire quatre-vingt-dix ; j'éprouvai la même douleur, & j'eus la même rougeur que la première fois ; le tout disparut en aussi peu de temps : je dînai ce jour-là avec des amis ; le bon vin & les liqueurs m'engagerent à boire un peu plus que de coutume ; je me portai bien la journée ; mais dans la nuit je ressentis un mal-aîse & une agitation extraordinaire ; je ne pus pas dormir : dès que le jour parut, je me levai, & quelques minutes après je me trouvai en bonne santé. Je compris que les boissons spiritueuses doivent être contraires aux personnes assujetties à un traitement électrique.

Quelques jours après je répétai la même expérience avec les aiguilles non aimantées ; je continuai plusieurs jours de suite ; j'eus chaque fois les mêmes effets, & je vis que l'aimant étoit indifférent. Je fis faire deux boîtes de fer-blanc, dans lesquelles je mis mes deux plaques garnies d'aiguilles, un fond étoit fermé, & il y avoit un anneau en dehors. L'autre fond étoit ouvert, & je le couvris avec un morceau de toile fine, dans la vue de cacher à l'œil des curieux ce qui y étoit enfermé : je me servis de cette boîte, & je vis que les pointes agissoient à travers la toile ; au moyen de quoi je travaillai sans être deviné.

Une personne m'ayant demandé si je pourrois

la guérir d'une rage de dents avec carie, je lui offris d'effayer; je la fis mettre sur l'isoloir, la mis en communication avec le conducteur; je lui ajustai ma boîte, qui étoit en communication avec le plancher, à six lignes de la joue, vis-à-vis la dent; je fis électriser avec soixante tours de la manivelle, ce qui ne faisoit pas une minute; ayant fait cesser, la personne ne se ressentit plus de son mal. Sur soixante personnes que j'ai traitées pour pareil mal, je n'en ai trouvé que deux à qui ce traitement n'ait pas fait effet; j'ai cependant reconnu qu'il falloit choisir le temps où la douleur étoit la plus forte; que ceux que je traitois, lorsque la douleur étoit foible, étoient obligés d'avoir recours au même traitement pendant trois jours. Le mal de dents avec carie ne provient pas, comme nous l'enseigne la Médecine, de ce que le nerf est découvert, & de ce que l'air occasionne la douleur. Lorsque je guéris ainsi un mal de dents ou une fluxion à la mâchoire, l'os & le nerf de la dent restent dans le même état, & ce ne sont que des engorgemens d'un fluide épais qui causent tension & douleur.

Encouragé par ces premiers succès, je portai mes Machines à la campagne dans l'été de 1781, où je devois être six semaines; là je traitai

plusieurs malades de différentes maladies ; j'en vais rendre un compte fidele.

Je traitai plusieurs fievres tierces , qui toutes furent guéries en trois jours. Le traitement étoit de soixante à quatre-vingts tours , suivant l'âge & la constitution du malade. La meilleure méthode est de traiter le malade les jours de l'intermittence seulement ; trois jours suffisent , & il n'a jamais le troisieme accès.

J'entrepris une femme âgée d'environ trente-fix ans , qui avoit depuis deux ans des vapeurs considérables ; elle sentoit par fois des demangeaisons douloureuses dans les jambes , puis une douleur au bas ventre qui remontoit à l'estomac avec gonflement , de là à la gorge , & ensuite à la tête ; elle n'avoit point ou peu de sommeil ; elle étoit de très-mauvaise humeur dans son ménage ; elle avoit pris quelques remèdes indiqués par la Médecine , sans aucun soulagement ; je la traitai , comme je l'ai expliqué ci-dessus , tous les matins , faisant donner environ soixante tours de manivelle ; elle resta dans le même état pendant quinze jours , se plaignant de n'être point soulagée ; je l'assurai qu'elle devoit avoir des douleurs plus considérables , & que ce seroit bon signe lorsqu'elles changeroient de côté , ce qui arriva huit jours après. Les douleurs devinrent si vives , qu'elle

pleuroit chaque fois qu'elle venoit au traitement, que je réduisis à vingt tours. Je cessai de la traiter après huit jours; les douleurs continuerent encore huitaine, après lequel temps elle a été guérie, actuellement elle se porte bien.

Les malades assis sur une chaise dessus un grand ifoloir, à six pieds de verre, tenoient la chaîne d'une main pour être électrisés, tandis que je mettois proche la jambe de l'autre côté, la boîte dont on sentoit l'effet par un petit vent frais; car les pointes recevoient & rendoient continuellement la matiere électrique, ce qui faisoit intérieurement un mouvement alternatif; un objet d'étonnement pour les spectateurs curieux, étoit de voir ma boîte, dès qu'on électrisoit, se mettre en mouvement, & elle auroit frappé la jambe, si je n'avois pas eu l'attention de l'arrêter de temps en temps; elle avoit la facilité de se mouvoir, parce qu'elle étoit au bout d'un gros fil de fer recourbé, pour pouvoir le hausser ou baisser à volonté, l'autre extrémité étant infixée dans un morceau de planche qui servoit de pied.

Je traitai, dans le même temps & de la même maniere, un homme âgé d'environ quarante ans, qui avoit des vapeurs moins douloureuses que celles de la femme dont je viens de parler;

mais il avoit de plus des éblouiffemens fréquents, qui l'obligeoient de s'affeoir par-tout où il se trouvoit. Après quinze jours de traitement, les éblouiffemens augmentèrent considérablement; mais, au bout du mois, il fut guéri, & ne s'en ressent plus.

J'entrepris une femme âgée d'environ trente-six ans, qui avoit un genou si gros, qu'elle ne pouvoit s'agenouiller; après un mois de traitement, la grosseur fut sensiblement diminuée, & depuis ce temps elle s'agenouille sans douleur. Je traitai un homme âgé d'environ cinquante ans, qui avoit la langue & le côté droit paralyfés. La jambe étoit traînante, & il ne pouvoit marcher qu'à l'aide d'un bâton; les doigts de la main étoient fermés & si roides, qu'il n'auroit pas été possible de les étendre sans les casser: il avoit à la jointure du poignet une boule dure, de la grosseur d'une noix.

Je sentis qu'il falloit plus de précaution pour ce malade que pour les autres; & pour éviter tout élançement de matiere, j'ajustai une verge de fer qui étoit infixée au bout du conducteur, tandis que je suspenois, par le moyen d'une chaîne, une boîte semblable à celle que j'approche de la jambe ou d'autres parties, suivant l'exigence des cas; elle étoit suspendue à six lignes de la main gauche, à qui elle commu-

niquoit la matiere électrique , tandis qu'une autre étoit auffi à fix lignes de la main droite paralyfée. Le cinquieme jour de traitement , la groffeur qu'il avoit à la jointure du poignet fut réduite ; le dixieme , les doigts devinrent flexibles , non pas à volonté , mais on les étendoit facilement ; & dès qu'on les lâchoit ils fe refermoient ; le quinzieme , il recouvra l'ufage de la parole , & alors il pouvoit marcher fans bâton. Je lui demandai comment avoit commencé fa paralyfie ; il me dit qu'il avoit eu , il y avoit pour-lors deux ans , une maladie grave ; que le Médecin qui le voyoit lui avoit ordonné une faignée qui , bien loin de le foulager , l'avoit mis dans l'état où je l'avois vu ; qu'il étoit fort content de celui où il fe trouvoit ; fix jôurs après il ceflà de venir , & j'appris qu'il ne quittoit pas les cabarets pour jouir du plaisir de s'enivrer & de parler , quoiqu'il ne parlât pas auffi franchement qu'avant fon accident,

Une femme âgée d'environ trente ans , nourriffant un enfant de huit mois , prit la fievre ; un Chirurgien de campagne appellé lui donna l'émétique : dès le lendemain on fut obligé de fevrer l'enfant , le lait étant fupprimé ; la malade reffentit un mal au foie ; je la vis dans fon lit avec la fievre ; elle me fit voir l'endroit

de la douleur qui étoit entre les deux dernières côtes, & si vive, qu'en le touchant légèrement du bout du doigt, je lui rendois cette douleur plus aigue; elle avoit outre cela une petite rougeur dans cette partie, ce qui annonçoit une inflammation qui, d'ordinaire, produit un abcès. Je lui propofai de venir chez moi tous les matins; elle m'observa qu'elle n'étoit pas en état de marcher; je levai la difficulté, en lui offrant de la faire porter par mes domestiques dans un fauteuil. Le lendemain elle ne voulut pas être portée, elle vint foutenuë par deux personnes, & elle se reposa plusieurs fois dans le trajet, qui étoit un peu plus de deux cents pas; je la traitai comme les malades précédens, avec cent tours: le surlendemain, elle ne fut accompagnée que d'une personne; & le jour suivant, elle fut en état de venir seule; la fièvre étoit guérie, & la douleur locale bien diminuée. J'abrégéois de dix tours à mesure qu'elle se portoit mieux, & je me réduifis à cinquante: après douze jours de traitement, elle fut parfaitement guérie, & se porte toujours bien.

Une jeune fille, âgée d'environ douze ans, me fut amenée dans le même temps; elle ne voyoit plus de l'œil droit depuis deux ans, à la suite de la petite vérole. L'œil paroiffoit

fain ; il n'avoit pas le mouvement si libre que l'autre , & étoit un peu retiré du côté du nez. Après quatre jours de traitement , elle commença à distinguer les objets ; & après neuf jours , elle vit parfaitement les objets proches ou éloignés.

Sentant continuellement l'incommodité du mouvement alternatif de ma boîte , qui quelquefois tiroit l'étincelle , je fis faire un montant au pied , dans lequel étoit infixé le gros fil de fer ; il étoit fendu , & se resserroit par deux vis ; par ce moyen , le fil de fer ne faisoit plus ressort.

Affuré que le duvet de plume avoit , ainsi que les pointes , la propriété de soutirer & de renvoyer la matiere , j'en remplis une boîte pareille à celles dont j'ai parlé ; je la couvris de même avec un morceau de toile fine : dans cet état , je la présentai , la tenant d'une main , dans le dedans de l'autre ; je ressentis un petit vent frais , de même qu'avec les pointes ; & dans le traitement des malades , je ne me suis apperçu que d'un peu moins d'activité.

De retour à la ville , je reçus , pendant l'hiver de 1782 , tous les malades qui se présentèrent ; j'en eus environ cent cinquante de tout âge , sexe , & de nombre de maladies différentes ; je vais rendre compte d'une partie & des dif-

férentes maladies, foit qu'elles aient été guéries ou non.

Je traitai une ouvriere âgée d'environ trente ans, qui me déclara tomber d'épilepfie depuis environ fix ans. Je m'informai fi cette fille m'avoit dit vrai, & j'appris qu'elle en étoit attaquée depuis plus de temps qu'elle ne m'avoit dit; que fes accès étoient très-fréquens, & qu'en outre elle avoit tous les foirs des accès de folie qui obligeoient fes parens de l'attacher, qu'elle étoit d'une dévotion outrée. Dès le troifieme jour de traitement, les accès d'épilepfie & de folie cefferent pendant plus de quinze jours. Un matin je m'apperçus de quelque changement fur fon vifage; je lui demandai ce qui lui étoit arrivé; elle me répondit que c'étoit un peu de fa faute; qu'elle avoit été au Sermon; que le Prédicateur l'avoit touchée; qu'elle avoit un peu fanglotté, & que, fur le champ, elle avoit eu une attaque. Je voulus l'engager à modérer fa dévotion, & à ne point aller au Sermon de quelque temps; mes confeils furent inutiles. Les accès d'épilepfie & de fureur continuerent de fuccéder à ceux de cette dévotion exceffive & mal entendue; après quelques jours, perdant tout espoir de changer ce genre de conduite, j'abandonnai la malade

Je traitai dans le même temps deux autres filles de campagne, épileptiques ; l'une étoit auffi un peu dévote ; l'autre vivoit fagement & raisonnablement dans fon état ; la première entendit raifon, s'abftint des vifites longues & fréquentes qu'elle étoit habituée de faire aux Eglifes : après deux mois de traitement, elle fut guérie, & continue de fe bien porter.

L'autre fut traitée trois mois, & parut guérie ; je lui recommandai de ne jamais fe mettre dans l'eau, foit en fe baignant, foit en lavant des leffives, & de fe contenter de travailler à la terre. Elle me vint voir un jour, cinq mois après le traitement, pour me remercier, & me dit qu'elle fe portoit très-bien. Je lui recommandai encore d'éviter l'eau ; mais elle m'apprit qu'elle s'y mettoit jufqu'au col, fans qu'il lui en arrivât rien ; je lui annonçai qu'elle feroit dans le cas de fe repentir de n'avoir pas fuiivi mes confeils ; trois mois après je la rencontrai à la campagne ; lui ayant demandé de fes nouvelles, je ne fus point furpris de lui entendre dire qu'elle étoit retombée, & que fes accès étoient auffi fréquens qu'ils l'avoient été. Je lui confeillai de venir à mon traitement à la Saint-Martin ; elle y a été fix femaines ; elle eft bien guérie, & n'oublie plus mes confeils.

Dans le même temps, un Artisan se présenta, & me dit qu'il tomboit d'épilepsie depuis fix à sept ans; que ses accès lui arrivoient environ tous les huit jours; qu'il étoit âgé d'environ trente-six ans; pendant qu'il me parloit, je m'apperçus qu'il avoit au bras droit une ligature de peau blanche. Je lui demandai si son accès s'annonçoit par quelque frémissement à quelque doigt; il me répondit que c'étoit à l'extrémité du doigt annulaire & de celui du milieu. Je me dépêchai de le traiter, dans la crainte que son accès ne le surprît chez moi: je lui recommandai de venir tous les matins, & de s'abstenir de vin pur & de liqueurs fortes, parce qu'il avoit la réputation d'être adonné à l'ivrognerie. Je le traitai, ma boîte présentée à la main droite pendant plus de deux minutes, pour le mettre dans le cas de souffrir la nuit, s'il se permettoit de boire. Mon homme ne revint plus; mais m'ayant rencontré trois mois après dans une promenade, il m'aborda, & me fit beaucoup de remerciemens. Je lui demandai pourquoi je ne l'avois vu qu'une fois; il me répondit qu'il n'avoit pas voulu revenir, parce qu'il avoit eu son accès au sortir de chez moi, qu'il avoit souffert toute la nuit des douleurs qu'il ne pouvoit pas m'exprimer, qu'il avoit éprouvé dans son corps une action

de haut en bas, & de bas en haut, qui étoit continuelle; mais que, depuis ce temps là, il n'avoit rien souffert, & ne s'étoit plus senti de l'épilepsie. Je fus très-étonné de cette cure qui persiste depuis deux ans. Doit-on l'attribuer au traitement fait à l'instant le plus proche de l'accès? C'est ce que j'ignore.

Pendant le même hiver, j'ai traité trois autres épileptiques, dont les accès ont été éloignés; mais ils n'ont pas été guéris.

Une femme âgée de cinquante ans, n'ayant plus d'écoulemens périodiques, avoit un ulcère au dessus de la cheville à la jambe gauche, suite d'une blessure qu'elle s'étoit faite en travaillant à la campagne depuis environ deux ans; elle me pria de la guérir, & je l'entrepris; je la réglai à une minute par jour, & lui présentai ma boîte à pointes proche la jambe droite, bien convaincu que l'attraction & la répulsion des pointes donnoit un mouvement alternatif dans toutes les parties du corps. Après un mois la plaie devint belle; mais je n'appercevois pas la petite peau fine qui se forme d'ordinaire sur les bords, lorsque la guérison s'annonce. Croyant que la matière électrique étoit atténuée dans l'humidité de l'ulcère, sur lequel elle ne mettoit que du linge sec, je pris le parti de lui donner un morceau d'étoffe de

foie, sur lequel je fis fondre de la cire blanche, ce qui lui servit d'emplâtre, qu'elle effuyoit deux fois par jour; un mois après l'ulcere fut bien guéri; je la faisois venir au traitement deux fois par semaine pendant un autre mois; mais quinze jours après qu'elle eut cessé, des rougeurs lui survinrent aux deux jambes; alors voyant qu'elle avoit un mauvais levain, soit dans le sang, soit dans d'autres fluides, je lui fis un cautere à la jambe, & elle se porte bien.

Une jeune fille âgée de douze ans avoit eu l'été, une fièvre maligne & putride, en même temps que son pere & sa mere qui en étoient morts; il lui étoit resté une fièvre quotidienne & un ulcere à la jambe gauche, au dessus de la cheville; je l'ai traitée de même que la malade précédente, & six semaines après elle fut bien guérie de l'une & l'autre maladie, & continue à se bien porter.

J'ai traité deux femmes âgées d'environ quarante ans, qui avoient une tumeur squirreuse dans l'abdomen. Après deux mois de traitement, la circonférence du ventre de l'une étoit diminuée de quatre pouces, & celle de l'autre, qui étoit moins considérable, n'étoit diminuée que de deux; elles se trouvoient soulagées l'une & l'autre, mais je n'ai pu les guérir.

J'ai traité cinq paralysies anciennes. Les malades ont éprouvé quelques foulagemens, mais n'ont pas été guéris.

Une femme âgée d'environ trente-huit ans étoit attaquée d'une colique néphrétique depuis onze ans ; elle n'avoit ni appétit ni sommeil, & ceux qui l'environnoient, étoient souvent dans la crainte de la voir périr. Je la traitai pendant trois mois ; après trois semaines de traitement, elle eut une colique très-vive, puis les graviers coulerent avec facilité, l'appétit & le sommeil revinrent, & elle fut guérie.

Deux jeunes filles, l'une âgée de vingt-six ans, & l'autre de dix-huit ; la première avoit un hoquet convulsif depuis sept ans, & la seconde depuis quatre ans, mais elle avoit de plus un mouvement de tête très-vif & continu, & de temps en temps des convulsions générales ; l'une fut guérie après six semaines de traitement, l'autre après trois mois ; mais malheureusement les mêmes maladies se sont renouvelées une année après. J'aurai occasion de parler de la dernière lorsque je parlerai des traitemens de M. Mesmer.

Une femme âgée d'environ quarante ans, avoit beaucoup pris de remèdes sans succès, depuis cinq ans qu'elle étoit malade ; elle ressentoit des douleurs vives à la poitrine & à

l'estomac ; elle avoit de plus du scorbut & des fleurs blanches ; elle ne pouvoit point prendre de nourritures solides , & étoit obligée de ne vivre que de liquides ; je la traitai trois mois ; elle fut fort étonnée lorsque je lui dis , après quinze jours de traitement , qu'elle pouvoit manger de la viande , mais peu dans les commencemens , ce qu'elle fit & s'en trouva bien ; les fleurs blanches augmentèrent d'abord considérablement , puis diminuèrent insensiblement , au point qu'elle est souvent quinze jours de suite sans s'en ressentir ; elle a pris de l'embonpoint & se porte beaucoup mieux , mais n'est pas parfaitement guérie.

Une femme âgée de trente-deux ans avoit la fièvre depuis deux ans , à la suite d'une couche ; des maux d'estomac , suppression des écoulemens périodiques , maigreux , affaissement , des fleurs blanches depuis douze ans , & un épanchement général de bile , les yeux , la peau & même les ongles étoient jaunes ; ayant entrepris de la traiter , je ne lui donnois que quarante tours de manivelle par jour , ce qui faisoit environ une demi-minute de traitement. Les fleurs blanches augmentèrent considérablement pendant quinze jours , après quoi elles diminuèrent insensiblement. Les écoulemens périodiques se rétablirent , l'appétit & l'em-

bonpoint augmentèrent, la peau reprit sa couleur naturelle, & même la fraîcheur du visage. Tout cela s'étoit opéré dans un mois de traitement, fans le secours d'aucun remede. Je fus un jour surpris de la voir entrer chez moi, se soutenant à peine, & dans le même état où je l'avois vue la première fois. Je lui demandai ce qui lui étoit arrivé. Elle m'avoua de bonne foi que c'étoit par sa faute qu'elle se trouvoit dans cette triste situation, qu'elle s'étoit mise en colere contre un de ses enfans, & qu'une heure après elle étoit retombée dans son ancienne maladie; qu'elle ne croyoit pas que je pusse dissiper la couleur jaune répandue sur toute la surface de son corps. Je l'affurai que je le pouvois, mais que de son côté elle devoit éviter les occasions de se mettre en colere; & si cela lui arrivoit, de se rappeler son état primitif; ce qu'elle me promit. Je la traitai encore un mois avec succès, & depuis deux ans elle continue de se bien porter. Que cette observation serve de leçon aux personnes qui peuvent être dans le même cas!

Un Vigneron âgé de soixante ans, avoit des obstructions au foie & un resserrement dans l'estomac, suite d'un chagrin; il a été guéri après deux mois de traitement.

Une femme âgée de quarante-huit ans, avoit
depuis

depuis trois semaines le bras droit perclus, sans pouvoir s'en aider, même pour manger, ce qui lui étoit arrivé à la suite d'un rhumatisme : elle me déclara que son temps critique étoit passé depuis six ans, après quinze jours de traitement elle s'est servie de son bras ; je l'ai encore traitée quinze autres jours, après lesquels les écoulemens périodiques ont été rétablis, & elle se porte bien.

Une fille en service étoit attaquée d'un rhumatisme dont elle s'étoit déjà sentie un an auparavant, & qui l'avoit obligée de garder le lit pendant six semaines ; elle fut obligée de se faire conduire, pour se rendre chez moi, par deux personnes ; le troisième jour de traitement elle est venue seule, & le cinquième elle a été guérie.

J'ai eu plusieurs personnes attaquées de cette maladie, qui toutes ont été foulagées, mais non pas radicalement guéries, & je pense que lorsque les douleurs ont cessé, il convient d'attendre, pour se remettre au traitement, qu'elles reviennent. Je parle tant de ce traitement que des autres que j'indiquerai, & qui conviennent plus à cette maladie.

Une jeune fille âgée de dix-huit ans, avoit mal aux deux yeux depuis six ans, à la suite de la petite vérole, & n'avoit pas encore été

réglée ; les regles vinrent après dix jours de traitement , & cinq jours après les yeux furent guéris , & elle continue de se bien porter.

Une Dame âgée de plus de cinquante ans , étoit devenue si dure d'oreilles depuis deux mois , qu'elle ne pouvoit plus prendre part à la conversation. Après un mois de traitement elle entendit , & continue d'entendre comme auparavant.

La femme d'un Artisan , depuis onze ans très-dure d'oreilles , & ayant un catarre à la tête , a été traitée pendant deux mois ; elle entend bien & elle est guérie.

Une petite fille âgée de onze ans , étoit , de naissance , très-dure d'oreilles ; je l'ai traitée pendant deux mois ; elle entendoit beaucoup mieux ; je ne fais si cela s'est soutenu , ne l'ayant pas vue depuis ce temps.

La femme d'un Manouvrier avoit une fièvre continue depuis un an à la suite d'une couche : le lait avoit été supprimé , les regles n'avoient point paru ; elle avoit un dépôt à chaque aine : elle me dit que celui du côté gauche avoit été ouvert ; elle n'avoit pas le mouvement des jambes libre , & étoit sur-tout d'une extrême maigreur. Je jugeai l'état de cette femme si dangereux , que je craignis qu'elle ne pérît pendant le traitement , & je la refusai , en pré-

tant que je devois, fous peu de jours, partir pour la campagne; cette femme me fupplia de la traiter pendant le peu de jours que je ferois à la ville, m'ajoutant qu'elle feroit trop heureufe dans fa fituation, de recevoir quelque foulagement, & que, lorsque je ferois de retour à la ville, elle reviendroit. Il fallut me rendre; je la traitai pendant deux mois; j'ouvris un des dépôts qui ne contenoit que du fang; les regles fe rétablirent, la fièvre cefla, les dépôts difparurent, les jambes reprirent leur mouvement, & j'eus la fatisfaction de la guérir: je la rencontraï trois ou quatre mois après; elle m'affura qu'elle fe portoit bien.

Une Dame âgée de foixante-deux ans, avoit une ophthalmie fur les deux yeux depuis deux ans, & le fang fe portoit avec tant de violence à la tête, qu'elle paroiffoit menacée d'une apoplexie fanguine; l'on n'étoit parvenu à la foulager que par des faignées fréquentes. Je l'ai traitée pendant deux mois; je lui ai fait mettre dans les yeux d'une eau dans laquelle entre le vitriol blanc & le fel ammoniac; elle a été bien guérie, & fe porte toujours bien.

J'ai traité nombre d'autres perfonnes qui avoient des ophthalmies, avec le plus grand fuccès.

J'ai traité un homme âgé de trente-cinq ans

qui avoit la fièvre, un point très-douloureux sous le sein gauche, ce qui annonçoit une fluxion de poitrine ; après trois jours de traitement il a été guéri.

J'ai guéri beaucoup de jeunes personnes des pâles couleurs dans un mois ou six semaines ; quelques-unes ne se font apperçues d'aucun changement, & je leur ai conseillé de ne faire aucun remède, leur assurant que la nature, dans quelques mois, se développeroit, & je leur ai dit vrai.

Un garçon de campagne, voisin de la ville que j'habite, âgé de vingt-deux ans, avoit été si maltraité par un bœuf, qui l'avoit traîné long-temps dans la prairie, qu'il ne pouvoit plus travailler depuis quatre mois ; souffrant continuellement des meurtrissures qu'il avoit dans toutes les parties du corps, il fut traité pendant quinze jours & très-bien guéri ; il reprit ses travaux ordinaires.

Un garçon âgé de dix-neuf ans étoit attaqué toutes les nuits, pendant le sommeil, de convulsions très-vives ; sa maladie ressembloit assez à l'épilepsie ; je la jugeai cependant n'être que le cochemar. Il avoit les dents ferrées en tout temps, ce qui l'empêchoit de se faire entendre. Je l'ai traité pendant six semaines, & il est très-bien guéri.

Une Dame âgée d'environ quarante ans, étoit attaquée de vapeurs si considérables, que l'on croyoit sa vie en danger ; elle ne pouvoit supporter aucun bruit, pas même le petillement du feu ; elle ne fortoit plus, & le plus souvent elle étoit alitée. Son mari vint me voir, & me demanda si je croyois pouvoir la soulager : je l'assurai qu'il n'y avoit pas de danger à traiter la malade, mais que je n'étois pas certain de sa guérison. Le commencement de sa maladie datoit de quatorze ans ; elle avoit pris tous les remèdes que les plus habiles Médecins lui avoient conseillés, & elle s'étoit fait faire un cautere, d'après leurs avis ; tout cela n'avoit produit aucun bien. Je lui proposai de cesser tout remède, ce à quoi elle consentit ; il n'en fut pas de même lorsque je lui dis d'abandonner son cautere ; le Médecin & la famille s'y oppoient ; je l'entrepris donc dans cet état : après quinze jours de traitement, je n'apperçus aucun changement : je revins à mon premier avis ; & combattant le raisonnement des Médecins, j'essayai de convaincre que non-seulement le cautere étoit inutile, mais même nuisible. Ne pouvant rien obtenir sur ce point, je proposai un autre expédient, qui étoit d'ôter la petite boule de cire qui entretenoit le cautere, dont l'écoulement ne cesseroit pas

de quelque temps, fauf à la rétablir, fi, dans huit à dix jours, elle n'appercevoit aucune différence dans fa maladie, ce qu'elle accorda.

Dès le fecond jour, les fymptomes diminuèrent confidérablement, la malade fut pendant dix-huit jours dans un état de fanté qui étonnoit toutes les perfonnes qui la connoiffoient; néanmoins les accidens revinrent & fe manifefterent pendant trois ou quatre jours; alors les parens & amis réclamèrent le cautere; mais la malade fut ferme, & leur répondit que m'ayant donné fa confiance, elle ne vouloit pas qu'on lui en parlât: elle eut encore par fois quelques petits reffentimens dans le cours du traitement, qui fut de trois mois & plus, après quoi elle fut guérie, & continue à fe bien porter.

Les maladies de nerfs font fi variées, à raifon des tempéramens différens, qu'elles ne doivent pas être traitées de la même façon, & qu'elles exigent les plus grandes précautions. Je n'entrerai pas dans tous ces détails dont les Médecins s'acquitteront mieux que moi.

J'ai traité plufieurs autres perfonnes attaquées de maux de nerfs, fans fuccès; quelques-unes m'ont dit éprouver après plus de mal-aife & fe reffentir les jambes plus foibles; j'ai renoncé

à cette méthode pour ces maladies, & même pour quelques autres.

Un particulier que je rencontraï dans une maison où je faisois visite, me consulta sur une maladie singulière qu'il avoit depuis treize ans. Il me fit voir des consultations qu'il avoit prises auprès d'habiles Médecins; tous convenoient que le mal venoit de la lympe viciée, & de l'insensible transpiration dérangée; j'étois de même avis. Voici l'état de sa maladie. Il avoit une éruption cutanée, périodique, tous les mois, qui ressembloit assez à une dartre: cette éruption tenoit un membre, deux jours après s'attachoit à un autre, & huit jours après devenoit générale. Elle étoit plus considérable dans le temps des équinoxes; alors il y avoit une telle tension, que la tête grossissoit au point de rendre le malade méconnoissable. Celui-ci étoit forcé de se priver de vin pur, & de toutes sortes d'exercices, de s'interdire les veilles, parce que, dans tous ces cas, la maladie ne manquoit pas de paroître; un seul verre de vin pur la provoquoit: il ne pouvoit s'exposer à voyager que lorsqu'un de ces accidens étoit passé, autrement il étoit obligé de rester quinze jours dans une auberge. Il avoit, de plus, le cerveau & la gorge obstrués par une humeur de pituite épaisse; après quinze jours de traitement, il

eut une éruption si légère , qu'elle ne lui tint que les poignets , & ne dura que cinq à six jours ; le cerveau se trouva assez dégagé pour qu'il mouchât & crachât avec la plus grande facilité. Il n'alloit au siége que par lavemens ; je les lui avois interdits dès le premier jour , & après dix jours il alloit librement une fois par vingt-quatre heures , comme les personnes qui jouissent de la meilleure santé.

Les Médecins lui avoient ordonné des bouillons rafraîchissans , apéritifs , & des purgatifs qui ne l'avoient point soulagé. Il avoit été aux eaux , avoit pris des bains , sans aucun succès. Je lui défendis tous remèdes ; & six semaines après être entré au traitement , il fit un voyage de quinze jours , sans se ressentir de sa maladie. Je l'ai traité à son retour encore un mois ; il ne s'est pas aperçu des équinoxes , & se porte bien , non que je le croie exempt du retour de cette maladie , parce qu'il aura plus de disposition qu'une personne bien portante à des dérangemens de l'insensible transpiration.

Il est inutile de citer un plus grand nombre d'observations , qui souvent ne seroient que répétitions ; elles sont suffisantes pour apprendre le parti que l'on peut tirer de l'Électricité.

CHAPITRE IX.

Méthode pour traiter par le tact.

M. l'Abbé Nollet, plusieurs Médecins & Physiciens avoient essayé, aux environs de l'année 1747, de traiter des maladies par l'Électricité, sur-tout la paralysie; mais ils n'imaginèrent que les étincelles & les commotions. Ces savans n'auroient pas tardé à être défabusés, s'ils avoient fait réflexion que la Nature qui travaille continuellement à notre conservation, n'agit pas sur nos corps avec des étincelles & des commotions; ils auroient étudié le moyen de diviser, atténuer & distribuer à leur volonté la matière électrique. Lorsque le tonnerre frappe quelqu'un, c'est une étincelle sortant d'un nuage qui rentre en terre, & l'homme est foudroyé. Lorsque vous tirez une étincelle du conducteur ou d'une personne soumise au bain électrique, le volume de matière n'est pas assez considérable pour blesser; mais lorsque vous vous exposez à recevoir la commotion, c'est la même matière accumulée dans la bouteille de Leyde en plus grande quantité qui traverse d'un bras à l'autre, pour retourner en terre. Lors-

que vous faites éprouver cette commotion à une main de papier , toutes les feuilles en font percées : donnez la commotion à une branche de quelque plante un peu délicate , la branche périra quelques jours après. Je fais que cette abominable méthode se pratique encore actuellement pour guérir l'épilepsie & d'autres maladies. Nombre de malheureux affligés, séduits par des approbations , s'exposent à périr misérablement , en satisfaisant la cupidité d'un homme qui ne doit pas ignorer que la matiere qui perce nombre de feuilles de papier , traverse la poitrine : qu'un tel homme garde la liste des personnes qu'il traite; qu'il l'a vérifie deux ans après; si alors il en existe la moitié , c'est beaucoup , & il verra en quel état seront les autres. Je fais que l'on a annoncé que quelques personnes avoient été guéries par le tonnerre , ce qui n'est pas possible ; il peut être arrivé que la colonne de matiere qui est une grosse étincelle , soit rentrée en terre proche d'un malade , & que l'atmosphère de cette matiere ayant traversé le corps du malade , l'ait foulagé ou même guéri. Je connois un particulier bien constitué , n'ayant jamais eu mal à la poitrine , qui , chaque fois qu'il s'est mis à la chaîne pour recevoir la commotion , a craché le sang incontinent après. La commotion fréquente est le meilleur

moyen pour détruire la plus forte poitrine.

Je ne pouvois imiter la méthode de M. Mesmer, qu'en sachant les effets qu'il produisoit ; n'ayant nulle relation dans la Capitale, je ne pouvois recueillir que des propos répandus dans le public, qui le plus souvent étoient opposés, & même contraires aux principes que je connoissois : si l'on me disoit qu'il donnoit à volonté la fièvre, le dévoiement, on m'ajoutoit qu'il faisoit cesser l'un ou l'autre, à son gré.

Enfin, une personne de ma connoissance vint me visiter à son retour de Paris, & me dit qu'y ayant eu la fièvre, un point de côté, un crachement de sang, on lui avoit conseillé de prendre pour Médecin un Eleve de M. Mesmer ; qu'ayant envoyé chercher ce Médecin, celui-ci l'assura que sa maladie ne seroit pas longue ; alors, me dit-elle, il me mit la main sur le foie, & il l'y tint pendant environ dix minutes, puis il me passa le bout du pouce le long du corps, depuis le dessus de la tête jusqu'aux pieds, & il recommença cette opération environ quinze fois, en retournant sa main d'un autre côté à chaque fois, comme lorsqu'on aimante une aiguille de bouffole. Ce Médecin l'assura qu'elle seroit au point de mouiller trois ou quatre chemises, après quoi elle pourroit man-

ger un potage ; il lui recommanda de faire diffoudre de la crème de tartre dans de l'eau bouillante , & d'en boire à fa foif. La perfonne me certifia qu'après cette opération , elle ne s'étoit point ressentie du point de côté , qu'elle avoit beaucoup fûé , mangé le potage , & que le lendemain elle n'avoit eu aucun fentiment de fièvre , qu'elle avoit cependant gardé la chambre , en buvant de l'eau à la crème de tartre.

Cette médecine eft certainement fupérieure à celle connue ; voici les moyens dont je me fuis fervi pour la découvrir.

M. Mefmer avoit annoncé que l'agent dont il fe fervoit pouvoit être réfléchi par les glaces ; je favois que quelques perfonnes avoient éprouvé des fenfations , foit qu'il les eût touchées ou non , en leur préfentant proche du corps une baguette de fer , une canne ou la pointe d'une épée , & que d'autres n'avoient rien éprouvé.

J'imaginai bien que la matiere électrique étincelante & en plus ne convenoit pas pour ces expériences. Je fis un petit gâteau réfineux d'électrophore fur un fond de bois , de quatre pouces de diametre , & d'un peu plus d'un pouce d'épaiffeur ; j'arrangeai une petite baguette de fer pointue ; je fis faire une paire de chauffons d'étoffe en foie ; quelques jours

après je mis mes chaufsons & des bas de soie par dessus ; je mis ma petite baguette dans ma poche ; je chargeai mon petit gâteau que j'enveloppai de cinq à six doubles d'étoffe en soie ; je le mis en cet état dans mon sein , le côté du fond tourné vers le corps , de façon que je pouvois abattre l'étoffe du côté de la peau pour recevoir la matiere & la communiquer. Je me rendis en cet état dans le fallon où étoit un jeune homme âgé de vingt ans , bien portant , & qui paroissoit d'une bonne constitution ; je le priai de se tenir debout devant une glace , le visage à la distance d'environ quinze pouces ; je lui dis de fixer les yeux sur la glace , que j'allois diriger une petite baguette vis-à-vis son œil droit dans la glace ; je pris donc cette petite baguette , & j'en dirigeai la pointe à l'œil droit que je fixois dans la glace. J'étois éloigné de lui d'environ deux pieds , & la pointe de ma baguette n'étoit qu'à six pouces de la glace : je lui demandai s'il ne sentoit rien à l'œil droit ; il me répondit qu'il y sentoit un froid qu'il ne sentoit pas à l'autre. Après quatre à cinq minutes , voyant que ce froid n'augmentoit ni ne diminueoit , je le fis éloigner de quelques pas , & étant debout , je lui présentai la pointe de ma baguette proche du corps , en la promenant en différens sens contraires ; il ne tarda

pas à me dire qu'il lui sembloit avoir de la poussière dans la bouche, qui s'en remplissoit de plus en plus. Je le tins dans cette posture pendant six minutes; & craignant de le faire souffrir, je lui dis de s'asseoir, ce qu'il n'eut pas plutôt fait, qu'il me dit, d'un air d'impatience, de lui ôter le mal que je lui avois donné, qu'il ne pouvoit ni cracher ni toucher, & que l'estomac lui faisoit mal: je lui dis qu'il n'avoit rien à craindre, & qu'il ne souffriroit plus dans un quart d'heure, ce qui arriva effectivement. Quelques jours après je lui proposai une autre expérience; mais il refusa de s'y prêter. Le petit vent frais qu'il sentoit à l'œil, étoit la même matière dont j'étois imprégné, qui s'échappoit par la pointe; cette matière ne traverse que lentement le verre, & est renvoyée par le mercure sur lequel elle n'a point d'action connue.

Une jeune fille que j'avois traitée & guérie d'un hoquet convulsif, avoit repris cette maladie un an après; elle étoit revenue à mon traitement qui ne paroissoit pas produire d'effet; je la fis passer un jour, avec sa mère qui l'accompagnoit, dans l'appartement de mon épouse, ainsi qu'un Médecin qui étoit auprès de moi; je me préparai de la manière que je viens de dire, & rejoignis la compagnie; alors je fis

mettre la jeune personne debout au milieu de la chambre ; je baiffai l'étoffe de foie fans qu'on s'en apperçût , pour me mettre en communication avec le fond du gâteau résineux. Dans cet état , je mis ma main sur son estomac , sans lui faire de question : elle ne tarda pas à me dire que je la faisois bien souffrir de l'estomac ; je lui demandai si la douleur étoit assez vive pour ne pouvoir la souffrir quelque temps ; elle m'e répondit que , si elle augmentoit encore , elle ne pourroit plus rester debout ; alors je retirai ma main , & fis usage de ma baguette , en lui passant la pointe à un pouce de distance , depuis le front jusqu'au bas des jambes , & en retournant la pointe d'un autre côté , je répétois la même chose. Je n'eus pas fait cette opération trois fois , qu'elle me dit qu'elle pourroit me nommer , les yeux fermés , toutes les parties du corps où je présentois ma baguette qu'elle sentoit par-tout , mais sur-tout à l'estomac où la douleur étoit plus vive. J'avois choisi ce malade de préférence pour cette expérience , parce que je savois qu'elle avoit les nerfs d'une grande sensibilité.

Mon fils aîné , âgé de seize ans , tomba malade au mois d'Avril 1783. La fièvre fut violente , avec abattement & perte totale des forces ; comme la rougeole étoit alors commune

au pays que j'habite, je ne voulus lui donner aucun remede; le Médecin qui le voyoit étoit de mon avis; il survint un dévoiement putride qui augmenta de jour en jour; le septieme de la maladie, le pouls fut si mauvais, l'affouplissement si considérable, que je jugeai le danger prochain. Le Médecin me proposa de purger le malade, ce que je rejettai, en lui disant que j'allois le traiter à ma méthode, mais que je ne commencerois que le lendemain matin, pour mieux observer l'effet de ce traitement sur une maladie de ce genre.

Le lendemain je me rendis de grand matin dans sa chambre; il avoit passé une très mauvaise nuit, & le pouls n'étoit point changé. Préparé, comme je viens de l'expliquer, je lui mis la main sur le foie pendant environ dix minutes, & je lui passai la pointe de ma baguette environ une douzaine de fois de la tête aux pieds: Dans le cours de la journée, je n'apperçus aucun changement à la maladie; le lendemain je répétai le même traitement; le soir je trouvai le pouls meilleur & de la moiteur à la peau, ce qu'il n'avoit pas encore eu; de ce moment je conçus la plus grande espérance: Le troisieme jour je continuai ma méthode; le soir la transpiration fut rétablie, le dévoiement considérablement diminué: le quatrieme

Troisième jour il cessa entièrement, & la fièvre étoit à peu près tombée. Le cinquième, l'appétit se fit sentir, & le malade entra en convalescence; alors je cessai le traitement; mais trois jours après étant survenu une indigestion avec fièvre violente, je répétai mes procédés, & en trois autres jours l'enfant fut guéri.

Je me rendis un jour chez un de mes parens; attaqué d'un rhumatisme douloureux, au point de le retenir au lit, sans repos & sans sommeil: ce parent n'étoit point crédule en magnétisme; cependant il se prêta à l'essai que je lui offris de mes moyens. Après l'avoir touché pendant dix minutes, il fut soulagé. Le lendemain le malade me dit avoir bien dormi, & souffroit moins. Je répétai le traitement; le troisième jour il se leva & souffrit peu; je le touchai encore, & le quatrième jour il sortit bien portant.

Je m'apperçus que cette maniere de traiter m'étoit incommode, & même me dérangeoit. J'imaginai un autre moyen: je fis faire des petites boîtes en fer-blanc de deux pouces de diametre, un pouce de hauteur, & le dessus de deux pouces & demi de hauteur; il y avoit un petit cordon à demi-pouce au tour de la boîte inférieure, enforte que lorsqu'elle étoit fermée, elle n'avoit que trois pouces d'éleva-

tion ; je collai une bande de papier dans le tour au dessus de la partie inférieure ; je fis fondre les matieres propres à faire un gâteau résineux ; je versai cette matiere dans la boîte garnie de papier , enforte que ce petit gâteau étoit d'un demi-pouce au dessus du fer-blanc ; j'enlevai le papier & je polis le gâteau. Pour savoir le parti que j'en pourrois tirer , je le frottai circulairement avec de la peau de lievre , environ deux cents fois ; je fermai la boîte & l'enveloppai avec de l'étoffe de foie en plusieurs doubles ; de sorte qu'il n'y avoit que le fond de découvert que je présentai proche du dedans de la main , où je ressentis un petit vent frais. Je compris qu'une enveloppe en foie étoit nécessaire pour empêcher l'épanchement de la matiere. Je mis ensuite le dessous de la boîte en communication avec le plancher , & pour savoir combien de temps elle pourroit fournir sensiblement de la matiere , je la présentois de temps en temps au dedans de la main , & je sentis le petit vent frais pendant quinze minutes. Je fis plusieurs petites boîtes pareilles , afin de traiter plusieurs malades en même temps , & je les garnis différemment , les unes avec de la résine , de la cire blanche , de la térébenthine , d'autres avec du soufre , d'autres avec de la résine & de la cire jaune , & d'autres seulement avec

de la résine réduite en colophane; toutes produisoient le même effet: je préférerois les boîtes en bois à celles en fer-blanc, parce que la matière s'épancheroit plus lentement.

Les premiers essais que je fis de ces petites boîtes, furent sur des maux de dents & des fluxions. Je frottois environ deux cents tours mon petit gâteau résineux; je fermois la boîte & l'entourois, à l'exception du fonds, d'une étoffe de soie en plusieurs doubles; je donnois la boîte au malade qui la tenoit appliquée sur la partie souffrante pendant quinze minutes, c'est-à-dire qu'il n'y avoit que le dessous de la boîte qui, n'étant pas entouré, communiquât avec le mal. La plus grande partie des maux de dents que j'ai traités ainsi, ont été guéris dans le quart d'heure; chez quelques sujets il n'y a eu que du soulagement, le mal étant revenu, & j'ai été obligé de les traiter plusieurs fois: le premier moyen indiqué est plus prompt & plus certain.

J'ai traité plusieurs personnes attaquées de douleurs rhumatismales, avec un succès marqué.

J'ai traité aussi plusieurs maux de gorge qui annonçoient une esquinancie, en appliquant, comme dessus, la petite boîte sur la douleur, & j'ai toujours vu une guérison prompte.

J'ai traité nombre de fievres tierces ; je faisois mettre la boîte sur le creux de l'estomac pendant un quart d'heure , que le malade eût la fievre ou non , n'étant pas assuré de la nature de cette fievre. Si l'accès manquoit , le lendemain je recommençois , & disois au malade de ne pas venir au traitement le jour suivant , s'il avoit la fievre ; je n'empêchois pas cet accès , & je continuois de traiter seulement le jour de l'intermittence ; le second accès étoit fort diminué , & il ne m'est jamais arrivé que le troisieme fût venu après avoir traité deux jours d'intermittence.

Si je rencontrois des maladies graves , comme fievres inflammatoires , avec point de côté , j'appliquois une boîte sur le creux de l'estomac , & une autre en même temps sur le point de côté , qui ne tarδοit pas à cesser ; & si le malade avoit une violente douleur de tête dans la force de la fievre , je lui appliquois une boîte , non pas en même temps que les deux précédentes , sur la tête , à l'endroit le plus douloureux , & la douleur étoit enlevée , à moins que ce ne fût sur des personnes sujettes à la migraïne , mal invétéré , qui ne peut être guéri que par un traitement long au baquet. Ces maladies inflammatoires ont toujours été guéries en cinq jours au plus.

Dans les cas de coups & contusions, en appliquant, le plus promptement possible, une boîte, il n'y a pas de suites à craindre.

J'ai traité plusieurs inflammations aux yeux, en mettant la boîte sur l'œil malade, & en la changeant continuellement, si les deux yeux étoient attaqués pendant trois ou quatre jours; ensuite j'ai employé l'eau dont j'ai parlé pendant trois ou quatre autres jours, & la maladie a cessé; mais si un vice interne occasionne une inflammation, s'il y a taie & épaissement de l'humeur aqueuse, c'est une maladie qui demande un long traitement, & il faut mettre le malade au baquet.

Mon intention étoit de ne donner au public cette nouvelle doctrine, que lorsque l'expérience l'auroit perfectionnée; mais la maladie cruelle dont je vais parler, fait tant de ravages, que je ne crois pas devoir différer, étant certain de conserver la vie à des milliers de citoyens, & cette considération me contraignant de passer sur toute autre.

La maladie épidémique qui s'est fait sentir pendant ces deux dernières années, est si terrible, que, si elle continuoit encore huit ans, elle auroit enlevé un quart de la population, j'entends dans cette Province, ne sachant pas ce qui se passe dans les autres.

Cinq cents personnes sont mortes dans la ville que j'habite, non compris les enfans, en six mois de temps. La population y est de dix mille ames , & je compte les enfans pour deux mille , ce qui feroit un feizieme de perte. Il est donc de la derniere importance d'instruire le public des moyens de guérir cette épidémie.

La maladie se manifeste ordinairement tous les étés après les récoltes ; elle a fait plus de ravage ces deux dernieres années ; j'en ai dit plus haut la cause. Elle commence par une fièvre violente , continue ; chez quelques malades il y a rémission de deux jours l'un , fans néanmoins césation de fièvre ; chez d'autres , elle est continue , avec des symptômes , soit de malignité , soit de putridité , soit d'inflammation , & quelquefois tous ces symptômes paroissent en même temps ; dans ce dernier cas , elle est réputée mortelle. J'ai traité , cette année 1783 , environ vingt-cinq personnes attaquées de cette maladie ; toutes ont été guéries ; j'en vais citer quelques-unes , en disant leur état & la façon dont je les ai conduites.

Un homme âgé d'environ cinquante ans , me fit dire qu'il étoit dangereusement malade , & hors d'état de venir chez moi ; j'étois pour lors à la campagne. Je chargeai deux de mes petites boîtes que j'enveloppai dans de la soie ,

& j'allai le voir. Je le trouvai avec une fièvre très-vive, un grand mal de tête, ayant perdu totalement ses forces, & une contraction à l'estomac qui lui faisoit faire des efforts pour vomir. Je lui appliquai une boîte sur la tête & l'autre sur le creux de l'estomac. Après le quart d'heure la fièvre parut un peu diminuée, le mal de tête l'étoit davantage, & les envies de vomir avoient cessé. Je lui dis de se rendre tous les matins chez moi pour continuer son traitement; il me répondit qu'il n'étoit pas en état d'aller jusqu'à sa porte, sur quoi je l'assurai que le lendemain il seroit foible, mais qu'il pourroit venir jusques chez moi. Effectivement il y vint, & continua pendant sept jours, qui suffirent pour le guérir, sans avoir éprouvé aucun accident pendant le cours du traitement; je ne lui mettois qu'une boîte chaque jour à l'estomac.

Un jeune homme, âgé de vingt-trois ans, fut attaqué de la même maladie; les accidens parurent plus graves; le pouls annonçoit de la malignité; le mal de tête étoit d'une violence extrême, avec transport; je le traitai comme le précédent, deux fois le premier jour, une fois les suivans; dès le second jour il prit un dévoiement qui ne dura que la journée, & le

cinquieme il fut guéri : je continuai de le traiter encore pendant trois jours.

Un garçon âgé de quarante-cinq ans , eut la même maladie ; je le traitai ; pendant les deux premiers jours la maladie fut benigne , mais le troisieme , il lui survint un vomissement & un dévoiement qui durerent trois jours , le menant environ cent fois par vingt-quatre heures ; je ne le traitai qu'une fois par jour pendant ce temps-là , après quoi les évacuations & la fièvre cesserent ; je continuai encore pendant quatre jours & il fut bien guéri. Deux mois après il eut un flux de sang qui cessa dès le premier jour du nouveau traitement , qui eut lieu aussi pendant quatre jours , parce que le dévoiement ne céda qu'insensiblement ; de ce moment il s'est bien porté.

Une femme âgée de quarante ans fut attaquée de la même maladie , & perdit ses forces au premier instant ; on ne m'avertit que le second jour , en me disant qu'elle étoit mourante. J'y accourus ; je la trouvai avec un grand mal de tête , une fièvre qui avoit de la malignité , une douleur au foie , un point de côté sous le sein gauche , & un dévoiement fréquent. Je jugeai qu'il falloit s'attacher aux parties où étoit le plus grand danger ; je lui mis une boîte sur le foie & une autre sur le

point de côté. Son mari me demanda s'il falloit la faire administrer ; je l'assurai qu'elle guériroit , quoique la maladie fût très-grave. Dans le quart d'heure la douleur au foie cessa, & celle du point de côté fut considérablement diminuée. Le soir du même jour je retournai la voir ; je la trouvai dans le même état où je l'avois laissée le matin : je lui appliquai une boîte sur la tête , une autre sur le point de côté , & j'enlevai dans le quart d'heure la douleur qu'elle y ressentoit. Le lendemain je vis du changement ; elle avoit toujours le dévoitement , & de plus un vomissement ; les écoulemens périodiques qui n'étoient passés que depuis huit jours , étoient revenus , ce qui l'inquiétoit ; je l'assurai que cet écoulement étoit un effort de la Nature , occasionné par l'agent que je lui communiquois , & qu'il disparaîtroit avant vingt-quatre heures : je ne lui mis qu'une boîte sur l'estomac , & une seule fois ce jour-là. Le troisieme jour , les regles & le dévoitement avoient cessé ; mais le vomissement continuoit , ainsi que la fièvre , qui cependant étoit bien diminuée. Le quatrieme , même traitement & même état. Le cinquieme , plus de vomissement ; la fièvre continua encore pendant cinq jours ; je ne cessois pas cependant le même traitement ; la malade ne gardoit plus

le lit ; après ce temps elle fut entièrement guérie.

Une dame âgée de quarante-deux ans, prit un soir une fièvre vive ; le lendemain matin , quoique la fièvre n'eût pas cessé , je lui mis une boîte sur l'estomac ; une heure après elle vomit de la bile. Le soir je la traitai de même , & elle eut une sueur abondante. Le lendemain même état , même traitement & mêmes crises : le troisième jour , même état , même traitement & mêmes crises. Le quatrième plus de fièvre , & je ne fis aucun traitement : le cinquième , fièvre , & je ne traitai point : le sixième , point de fièvre ; & voyant qu'elle se régloit en tierce , je traitai une seule fois : le septième , fièvre , & je ne fis rien : le huitième sans fièvre , & je traitai. Alors la fièvre ne revint plus , & la malade se trouva guérie sans avoir pris aucun remède , à son grand étonnement. Il est à remarquer qu'elle n'observa aucun régime , & que les jours qu'elle avoit un peu d'appétit , elle mangeoit tout ce qu'elle vouloit : c'est ainsi que j'ai toujours conduit tous mes malades.

On voit , par ces observations , que les maladies les plus graves ne doivent plus inquiéter ; que les crises , quelque alarmantes qu'elles paroissent , sont salutaires , même nécessaires ;

il y a des malades qui en ont peu ou d'insensibles. Les purgatifs sont si opposés à cette méthode, qu'ils dérangeront toutes les crises que la Nature voudroit opérer, car on ne fait jamais celles qu'elle prépare. J'en citerai une preuve arrivée dans le même temps; une fille âgée de trente ans, fut attaquée de la maladie dont je viens de parler; elle fut traitée de même, sans qu'il parût aucune crise; elle fut guérie en huit jours. Cinq à six jours après, elle me dit qu'elle desireroit être purgée, parce qu'il convenoit de l'être après une telle maladie; je lui recommandai de n'en rien faire, en l'assurant qu'elle auroit lieu de s'en repentir; mais le préjugé en médecine prévalut: elle prit un remède qui la mena doucement, & trois jours après elle reprit la fièvre. Elle eut d'autant plus à se reprocher son obstination, que les malades qu'elle avoit vu guérir en même temps qu'elle, se portoient bien.

Je crois cette méthode la meilleure pour les fièvres, de quelque nature qu'elles soient. Je fais que M. Mesmer traite ses malades plus fortement, ce qui réussit dans les constitutions fortes; mais ce n'est pas ainsi que travaille la Nature; si l'on donne des sueurs trop considérables, les autres sécrétions en souffrent, surtout la transpiration insensible qui joue le plus

grand rôle dans l'économie animale ; je suis plus souvent dans le cas de diminuer le traitement , que de l'augmenter.

Un homme âgé de cinquante ans , ayant le bras & la jambe droite paralyfés , fans aucune maladie précédente , la jambe traînante , & ne pouvant rien tenir de sa main , ayant de plus une grande douleur au derriere de la tête , vint me trouver ; il n'avoit fait aucun remede , & il n'y avoit que huit jours qu'il étoit dans cet état. Je lui appliquai une boîte à l'estomac , une dans la main paralyfée , & l'autre sur le derriere de la tête , à l'endroit où étoit la douleur , qui passa dans le quart d'heure : je lui dis de revenir tous les jours. Le second , je lui fis le même traitement ; le troisieme , il me dit qu'il avoit eu une sueur fort abondante pendant la nuit ; le quatrieme , soulagement & même sueur ; le cinquieme , je finis de le guérir , & le lendemain il laboura & sema ses terres ; depuis deux mois il se porte bien. Je n'écris ceci que deux mois après cette cure.

Il est à propos de prendre des précautions lorsque l'on veut donner des sensations par le tact aux personnes qui sont malades , & à celles qui en sont susceptibles , car la plupart de celles qui sont en bonne fanté ne sentent rien ; je dirai donc la maniere la plus commode & même

la plus cachée, quoiqu'incessamment elle doive cesser de l'être.

Quoique la matiere ne se perde que très-lentement par les fouliers, il est bon d'être un peu isolé; pour cet effet, une paire de chaufsons d'étoffe de soie & une paire de bas de soie par dessus suffisent pour que la matiere se porte de préférence aux mains; voici les préparations convenables. Faites faire des manches d'étoffe en soie, arrêtées derriere par une petite bande de la même étoffe; vous mettrez ces manches sur la peau, & elles seront ferrées au poignet par le moyen d'un bouton.

Faites plusieurs sachets en toile ferrée que vous remplirez de la même matiere dont on fait les gâteaux d'électrophore, réduite en poudre; puis faites faire deux petits sacs d'étoffe en soie par chaque sachet, l'un desquels sera frotté avec de la cire blanche en dehors, & présenté au feu pour l'étendre, en sorte que tous les pores de l'étoffe soient bouchés. Vous mettrez votre sachet dans ce petit sac ciré, celui-ci dans l'autre; vous ferez faire plusieurs poches en dedans de votre habit qui ne soient pas apparentes; celles mêmes que l'on a en dehors peuvent servir; ayez de petites chaînes en fer assez longues pour communiquer à une des poches, de là en passant sous la doublure

de l'habit, se rendre sous le bras, puis traverser la manche de la veste & celle de la chemise pour se rendre entre la chemise & la manche d'étoffe en soie, au poignet où elle doit être accrochée dans le dedans de la manche de soie; l'extrémité qui est dans la poche doit être garnie d'une petite plaque métallique, & la chaîne doit être cousue dans un bon ruban de soie; depuis la poitrine en descendant, la chaîne peut avoir plusieurs rameaux qui se rendront aux différentes poches, soit en dehors, soit en dedans. Il n'est pas nécessaire d'entrer dans les détails minutieux pour ôter ou mettre son habit.

Les choses étant dans cet état, vous mettrez de chaque côté & dans chaque poche deux petits sacs, comme je l'ai dit, puis vous chargerez chaque sachet. Vous pourrez les charger, en les mettant sur le conducteur d'une machine électrique & électrisant, ou en chargeant le gâteau résineux d'un électrophore, renversant ce gâteau sur plusieurs doubles d'étoffe en soie, & mettant le sachet sur le fond où toute la matière se rendra & se fixera dans ce sachet; alors vous mettrez chaque sachet dans les petits sacs qui sont dans vos poches, & lorsque vous voudrez toucher quelqu'un & lui communiquer la matière, vous mettrez, dans un ou plusieurs

fac, les petites plaques métalliques pendantes aux rameaux de la chaîne ; par ce moyen , la matiere , pour s'échapper , suivra la chaîne , viendra au poignet , & se communiquera à tous les corps que vous toucherez ; lorsque vous voudrez cesser de toucher & communiquer votre agent , vous n'aurez qu'à retirer votre petite plaque du sac , & la laisser dans la poche ; par ce moyen , l'on peut garder plusieurs réservoirs , & s'en servir à volonté.

Au lieu de ces petits sachets , l'on pourroit avoir des petites fioles longues , d'un verre un peu épais , les remplir de la même poudre que les sachets , les charger , les bien boucher , couper le bouchon , les cacheter avec de la cire d'Espagne , & les mettre dans les petits sacs de soie ; cela produira le même effet. Des flacons dans lesquels l'on met des eaux de senteur , sont très-propres à ces expériences , & le soufre en poudre convient bien à cet usage.

Je vis l'été dernier M. le Bailli Desbarre , accompagné de M. Amic , Médecin de la Marine de l'Hôpital de Brest , tous deux Eleyes de M. Mesmer ; ils alloient à Malthe pour y pratiquer cette nouvelle doctrine. Le Médecin , pendant quatre à cinq jours qu'il resta dans cette ville , touchoit tous ceux qui le desiroient ; il annonçoit des crises qui souvent n'avoient pas

lieu; il toucha en ma présence une femme si malade, qu'elle mourut quatre jours après; je la lui vis manier pendant une demi-heure, & lui occasionner des douleurs assez vives; lorsque nous l'eumes quittée, je lui demandai quelle crise auroit cette femme qu'il avoit touchée si long-temps. Il me répondit qu'il n'en favoit rien, qu'il n'avoit fait que disposer la Nature à provoquer celle qu'elle jugeroit nécessaire; je me vis d'accord avec lui. Je lui demandai s'il avoit vu & touché cette jeune fille au hoquet convulsif dont j'ai parlé, & s'il pouvoit me dire quelle étoit la cause de sa maladie. Il me répondit qu'il l'avoit vue & touchée, & que le principe de sa maladie étoit des obstructions au foie & à la rate; je lui soutins le contraire, & qu'elle n'avoit mal qu'à l'estomac; que je craignois qu'il n'y eût quelque tumeur squirrheuse; que je l'avois touchée avant lui, & ne lui avois donné de douleurs réelles qu'à l'estomac. Il étoit bien d'accord avec moi sur les principes d'Hippocrate, que les maladies ordinaires commençoient toujours par se manifester au foie; c'est ce que j'ai déjà expliqué. Enfin, après avoir de nouveau examiné la malade, il convint que le siege du mal étoit à l'estomac & à la poitrine, & il lui conseilla d'aller se faire traiter par M. Mesmer; le

le même avis étoit pour tous ceux qui le consultoient, ce qui le fit nommer *le Recruteur de Mesmer*. Il laissa un jour à cette malade sa canne, qui caufoit des douleurs à l'estomac, dès qu'on lui en présentoit ou la pomme ou la pointe d'acier.

Pour préparer ainsi une canne, il faut la faire percer, la remplir de la même poudre que j'ai indiquée pour les sachets, enforte que cette poudre soit en communication avec la pomme & le bout d'acier; on la charge de la même maniere, ou en frottant la pomme sur une peau de lievre, ou sur un morceau de drap.

Il prépara aussi quelques bouteilles pour les maladies des yeux, qui ne conservoient pas leur vertu aussi long-temps qu'il l'avoit promis. Voici la maniere de les préparer.

Prenez une bouteille où l'on met du vin; celle dont le verre est plus épais convient le mieux, remplissez-la d'eau, à l'exception du col, vous mettez alors dans la bouteille environ une once de soufre en poudre, qui sera bien chargé de matiere, soit en l'électrifant avec la machine, soit en la tenant dans la main, tandis que vous serez préparé pour toucher; bouchez bien cette bouteille, & coupez le bouchon au ras du verre; cachez bien le

bouchon, après quoi vous ferez un petit trou dans le cachet, pour découvrir un peu du bouchon dans son milieu. La maniere de se servir de cette bouteille, est de présenter l'œil malade au dessus du bouchon, à un pouce environ de distance; l'atmosphère électrique de la poudre cherche à s'échapper par le bouchon, & est obligée de se rendre à la petite ouverture faite dans la cire d'Espagne, & de là à l'œil qui en est foulagé. L'on peut se servir de ces bouteilles pour un mal de tête, soit en mettant le front sur le cachet, soit en tenant le flanc de la bouteille contre la tête, car la matière se perd insensiblement à travers le verre.

Ce Médecin commit, pendant son séjour en cette ville, une petite imprudence; il avoit touché plusieurs fois les yeux d'un enfant qui y avoit mal, & l'avoit beaucoup foulagé; cet enfant voulut aussi toucher des yeux, ce qui est naturel à cet âge; il mit ses petits doigts sur ceux de M. le Bailli Desbarre, qui fut obligé de les fermer; le Médecin, pour s'amuser, toucha du bout du doigt l'épaule de l'enfant, & M. le Bailli reçut une petite commotion qui le surprit dans le moment; ils se mirent à rire tous deux: mais les personnes présentes n'eurent aucun soupçon de la cause.

Je n'ai donné tous ces détails que pour faire voir que l'on peut accumuler & communiquer cet agent de bien des manières, & pour prévenir le public contre les petits tours dont on peut le surprendre. Une dame étant allée consulter un des Eleves de M. Mesmer, pour une douleur qu'elle avoit au genou depuis quatorze ans, à la suite d'une maladie grave, ce Médecin lui dit que son mal n'étoit pas au genou, mais à l'hypocondre droit. La dame l'assura qu'elle ne sentoit aucune espece de douleur aux hypocondres, mais bien au genou. Le Médecin, pour lui prouver ce qu'il avoit avancé, lui promena sur la surface du corps, & même vis-à-vis le genou, une petite baguette de fer, sans approcher de l'hypocondre; cette dame n'éprouva aucune sensation; il fixa ensuite sa baguette vis-à-vis de l'hypocondre, & elle y sentit de la chaleur. Tant qu'il ne voulut pas donner de sensation, il ne fut pas en communication avec la matiere accumulée dans ses poches; mais en arrivant à l'hypocondre, il se mit en contact avec cette matiere, par les moyens rapportés, ou par d'autres équivalens. Les personnes en bonne fanté ne ressentent ordinairement que de la chaleur, & souvent rien, tandis que celles qui sont incommodées éprouvent du froid ou de la cha-

leur. J'aurai attention de prévenir mes Lecteurs sur toutes les charlataneries qui se sont faites & venues à ma connoissance dans cette nouvelle méthode, afin que rien n'arrête ceux qui voudront l'éprouver, & travailler même à la perfectionner.

CHAPITRE X.

Du Baquet.

LE baquet est imaginé pour travailler en grand. Par les procédés que j'ai donnés, l'on ne peut traiter qu'un malade, au lieu que l'on en peut traiter vingt, trente ou quarante, suivant la grandeur du baquet & de l'appartement; d'ailleurs, ce traitement est plus convenable pour les maladies invétérées, encore en est-il qui n'en reçoivent que peu ou point de soulagement; c'est ce que je détaillerai, lorsque j'en ferai aux traitemens.

Après avoir questionné quelques personnes qui avoient été au traitement de M. Mesmer, sur les formes extérieures de son baquet, j'ai entrepris d'en faire faire un, dont voici le mécanisme: j'ai pris un baquet de trois pieds quatre pouces de diamètre, sur vingt pouces

d'élévation; je l'ai fait cercler avec deux cercles de fer, afin qu'il ne tombe pas lorsque le bois viendra à se sécher dans un appartement chaud. J'ai fait faire quatorze bandes de fer de deux lignes d'épaisseur, quinze lignes de largeur, & de deux pieds de long. Un pouce de ces bandes est retourné à angles droits, & percé pour être incrusté & cloué sur l'épaisseur du baquet. Le restant des bandes est retourné par le milieu, en sens contraire, & aussi à angles droits; en sorte que ces quatorze bandes étant posées à distances égales au tour du baquet, elles forment un plan horizontal & de niveau, composé de quatorze rayons, à sept pouces au dessus du fond du baquet. Il y a de plus une douille aussi en fer, fermée & adaptée à chaque bande, & dont l'ouverture est au niveau du dessus du baquet, qui est recouvert par une table ronde, fermant à clef, & ayant un trou vis-à-vis chaque douille. Les choses ainsi établies, j'ai fait faire un cercle de bois de noyer de trois pieds de diamètre & de deux pouces d'élévation, auquel j'ai fait mettre un fond aussi en bois de noyer; j'ai collé une bande d'un léger carton au tour du cercle en dedans, pour faire un grand gâteau résineux d'électrophore: j'ai fait fondre plus d'un quintal de matières résineuses, que j'ai coulées sur mon

plan ; le lendemain j'ai poli & ai posé ce grand gâteau dans mon baquet, sur toutes ces bandes dont je viens de parler. J'avois déjà fait faire plusieurs verges de fer de différentes hauteurs, qui sont recourbées & brisées par une charniere à l'endroit de la courbe, d'où partant, elles doivent avoir deux pieds en dehors ; elles entrent dans chacune des douilles adaptées ; les malades prennent un siege, & se mettent l'extrémité de cette verge de fer qui est terminée en pointe, sur le creux de l'estomac ou sur d'autres parties, suivant que je le juge convenable ; comme ces pointes pourroient blesser quelqu'un, j'ai mis à leur extrémité de petites boules de bois, creusées comme l'embouchure d'une trompette ; de sorte que la pointe qui regarde le malade ne le touche pas, & lui communique cependant la matiere renfermée dans le baquet ; pour y renfermer cette matiere, il faut avoir un frottoir fait avec une planche en rond, dans le milieu de laquelle il y a un manche, & sur le fond de la planche on y attache une peau de renard ou autre. Il convient que le gâteau résineux ait au moins quatre pouces d'épaisseur, parce que moins il en a, moins de temps il fournit l'épanchement de la matiere ; l'on peut aussi se servir d'une machine électrique pour charger le gâteau d'é-

lectrophore, de même que tous ceux dont j'ai déjà parlé; l'on peut aussi les frotter avec toute matière sèche, sur-tout s'ils sont de soufre.

Quand même un baquet feroit de vingt pieds de diamètre pour un grand traitement, il ne feroit pas nécessaire que le gâteau en eût dix-huit; quatre à cinq feroient bien suffisans, & il pourroit même être soutenu par du bois, si le plan étoit de métal; la matière fuit de préférence le fer & les métaux. Je présume que M. Mesmer a mis une cuvette de métal en forme de galerie au tour de son baquet, dans laquelle reposent les verges de fer, & qu'il y a de l'eau dans cette cuvette; l'eau est effectivement un bon conducteur; mais je ne la crois pas nécessaire, le métal étant suffisant pour attirer & communiquer l'agent, & le corps de l'homme étant très-électrifiable.

M. de Montjoye, en apprenant au public que ce baquet contient de l'eau & une hottée de sable, s'est trompé, ou son Imprimeur a fait faute, en imprimant sable au lieu de soufre.

J'ai indiqué à quelques personnes de mettre dans une sapine douze livres de soufre, de couvrir la sapine avec un dessus de bois, d'infixer une ou plusieurs verges de fer dans des trous pratiqués à cette couverture, & de les plonger dans le soufre: j'ai vu des malades très-

bien guéris par ce traitement, qui m'a paru convenable pour les maladies hypocondriaques.

J'ai auffi procuré des fenfations par le moyen de l'acide phosphorique vitrifié, ou avec l'eau dont fe fervent les Magnétifans : j'ai eu une petite fiole de cette eau ; on en met un peu fur la main ; on en répand fur les doigts & le dedans des deux mains, qu'on laiffe fécher à l'air ; à mefure qu'elles fe féchent, elles font un peu gluantes, mais la peau s'adoucit en ceffant d'être mouillée ; alors en frottant les mains l'une contre l'autre, en tous fens, la matiere électrique s'y fixe, & on la communique en appliquant les doigts fur le foie & la rate, & les deux pouces fur l'estomac : cette opération fait éprouver, à la perfonne touchée, du froid, du chaud, plus ou moins de douleurs, fuivant les conftitutions & les maladies ; il y a des perfonnes qui ne reçoivent aucune fenfation : en frottant de temps en temps le pouce contre les doigts, la matiere s'entretient & continue de fe communiquer.

Cette eau eft très-claire, fans goût ni odeur ; je n'en avois pas affez pour en ufer long-temps, ce qui m'a engagé à en chercher la compofition. J'ai compris qu'elle agiffoit comme l'amalgame dont fe fervent les Electriciens fur

les couffinets de leur machine. J'ai donc pris une bouteille d'eau de fontaine ; j'y ai mis environ deux onces d'amalgame que j'ai composé avec de l'étain, du zing amalgamé avec du mercure, & réduit en poudre avec de la craie passée sur le marbre ; j'agitois plusieurs fois ma bouteille dans la journée, & après trois jours j'ai passé cette eau dans un linge, & l'ai foutirée jusqu'à ce qu'elle n'ait plus déposé ; alors je m'en suis servi aussi avantageusement que j'avois fait de la première, & n'y ai trouvé aucune différence, ce qui prouve que ma découverte est la même que celle de M. Mesmer, & que le fluide magnétique animal n'est qu'un fluide électrique.

La théorie de cette méthode est la même que les autres déjà citées. Tous les corps qui contiennent de la matière électrique, à quelque degré que ce soit, la communiquent à la personne qu'ils touchent ou qu'ils approchent, mais toujours avec un mouvement de réaction sur elle-même ; les pointes sur-tout ont singulièrement cette vertu d'attirer & de repousser, de sorte que le corps traité éprouve, souvent sans s'en appercevoir, un mouvement alternatif qui divise & défobstrue les engorgemens ; & quoique ce mouvement ne soit donné qu'à un membre, il ne se continue pas moins dans

toute l'économie animale, en se rallentissant toutefois à mesure qu'il s'éloigne. Je compare cette diminution de mouvement à celui qu'éprouve une eau tranquille que l'on frappe ; le mouvement donné ira jusqu'à l'extrémité du réservoir , mais en diminuant.

Chacun conçoit facilement que l'on peut traiter en même temps autant de personnes qu'il y a de douilles au baquet & de différentes maladies ; cependant je ne juge pas convenable de retenir tous les malades aussi long-temps les uns que les autres au traitement , & je me règle sur la foiblesse ou sur la force de la constitution , & sur l'état de la maladie.

Une corde aux deux extrémités de laquelle est un crochet en fer , tenant chacun à une des verges du baquet , sert encore à communiquer de la matière à tous les malades qui s'en entourent le bras ou autre partie du corps. Je n'estime pas cette cérémonie bien nécessaire , quoiqu'elle ait une action.

M. Mesmer fait faire la chaîne à tous ses malades , en les faisant se présenter la main pouce contre pouce ; il se met dans cette chaîne , & donne d'un côté le mouvement qui doit suivre la chaîne , chacun se le rendant , en sorte qu'il lui revient par l'autre côté. Ce petit jeu l'occupe & amuse ses malades.

Il défend le tabac à ses malades, sur-tout pendant qu'ils sont au traitement ; il a raison , quoique le tabac ne lui nuise point ; mais il se rencontre souvent des gens instruits à côté de ceux qui ne le sont pas ; ceux-là n'auroient pas manqué d'observer que le tabac qui est une poudre & un corps léger, auroit été attiré & retenu par la verge de fer, ce qui auroit décelé son secret.

Tandis que ses malades sont au traitement , il tire d'un instrument des sons très-désagréables , qui déplaisent aux malades & les chagrinent ; pour les dédommager, il en substitue un autre dont les sons plaisent à l'assemblée, & la réjouissent. Tous les instrumens sont également propres à opérer cette merveille. Ceux qui voudront répéter cette expérience, n'ont qu'à se préparer de la manière que j'ai indiquée, pour donner des sensations ou pour soulager par le tact ; ils n'ont qu'à se mettre en communication avec la matière dont ils ont des réservoirs sur eux, jouer d'un instrument quelconque pendant que les malades sont au traitement ; ces malades éprouveront les mêmes sensations que leur fait éprouver M. Mesmer ; puis ils n'ont qu'à faire cesser la communication & mettre les mains sur quelques corps qui leur enlèvent promptement le restant de

matiere qu'ils pourroient avoir conservée, alors jouant d'un autre instrument, ils procureront des sensations agréables par le son. Mes procédés ne sont peut-être pas exactement les mêmes que ceux de M. Mesmer, mais ils tendent au même but, & produisent les mêmes effets; je n'entrerai pas dans des raisonnemens que chacun peut faire facilement.

Si depuis trois ans j'avois été à Paris, j'aurois pu m'introduire au traitement de M. Mesmer; mon premier mouvement auroit été de présenter le dedans de la main à la pointe d'une des verges de fer, & j'aurois ressenti le petit vent frais dont j'ai parlé; ce moyen m'auroit évité bien des recherches; mais j'ai préféré le travail à ces petites ruses, qui tiennent du larcin & décelent l'ignorance.

M. Mesmer fait boire à ses malades beaucoup d'eau, dans laquelle on a fait dissoudre, par ébullition, de la crème de tartre. Je l'ai imité, & j'ai reconnu que cette boisson ne produisoit aucun bien; d'ailleurs, je désapprouve tous les remedes obtenus par les opérations chimiques. La Nature offre dans tous les climats des plantes à la nourriture des hommes & des animaux; elle en produit pour leur utilité, pour les soulager dans leurs maladies. Les animaux connoissant mieux que nous les plantes qui

leur sont salutaires, s'en fervent, & en attendent patiemment l'effet, tandis que, par inconstance & par impatience, nous avons recours à des productions étrangères, qui souvent nous sont plus nuisibles qu'utiles, & par une fatalité inconcevable, nous donnons la préférence aux purgatifs qui nous font le plus grand mal ; nous nous sommes persuadés, à force de faux raisonnemens, que l'insensible transpiration ayant éprouvé quelque dérangement, ce qui est la principale cause de la maladie, nous parviendrons à la rétablir par des purgatifs ; il seroit à souhaiter que nous n'eussions connu que des tisanes émoullientes, rafraîchissantes, tempérantes, dissolvantes, laxatives & apéritives dont nous aurions fait usage, suivant l'exigence des cas, & que nous eussions abandonné le soin de nous guérir à la Nature, dont le travail est lent, mais sûr. L'agent que j'indique est celui de la Nature ; mais il faut, comme elle, en disposer avec modération ; cet agent, par son mouvement, rétablit la circulation des fluides ; mais si vous en usez trop, il donnera trop de ton, & l'équilibre sera dérangé : si cela arrive, il faut user des bains domestiques.

CHAPITRE XI.

Des Fievres dégénérées.

J'ENTENDS par fievres dégénérées toutes celles qui surviennent après des maladies graves, surtout après ces fievres d'été, qui sont malignes, putrides ou inflammatoires, & qui quelquefois réunissent tous ces symptômes; ces fievres dégénérées sont ordinairement quotidiennes & lentes, rarement tierces, & très-souvent quartes ou doubles quartes. Je les ai traitées avec la machine électrique & avec mes petites boîtes, non-seulement sans succès, mais au contraire, elles ont paru s'augmenter & s'irriter. Dans le même temps, les Médecins les traitoient aussi inutilement que moi; ils ordonnoient le quinquina, & plusieurs amers fébrifuges; quelques malades guériffoient, d'autres périffoient, & la majeure partie conservoit la fièvre. J'ai mis toute mon attention à observer & à chercher les moyens de les guérir. En citant les faits, le public sera plus instruit que par tous les raisonnemens.

Un homme âgé de soixante & un ans, après une première maladie, fut attaqué, au mois

d'Octobre , de la fièvre quarte ; je le traitai pendant quelques jours , en lui appliquant une petite boîte , l'espace d'un quart d'heure à chaque fois ; la fièvre , loin de diminuer , devint double quarte , & beaucoup plus vive ; je cessai ce traitement , & lui fis prendre de la tisane de creffon de fontaine pour toute boisson. Peu de jours après la fièvre cessa , & il continua pendant quelque temps l'usage de cette tisane : il avoit beaucoup d'appétit qu'il satisfaisoit trop ; trois semaines après il reprit la fièvre , qui , au lieu d'être quarte , se déclara quotidienne , lente , & beaucoup plus dangereuse que la première ; il n'avoit pas de frisson sensible , & n'étoit pas obligé de se coucher ; mais toutes les nuits il avoit des sueurs infectes & si abondantes , qu'il diminueoit visiblement toutes les vingt-quatre heures ; ses urines étoient rouges , peu abondantes , savonneuses & très-épaisses ; le sédiment qu'elles formoient étoit cramoisi. La langue étoit blanche , sans être beaucoup chargée. Les pulsations du pouls fréquentes , cependant régulières , & le pouls n'étoit un peu plus élevé qu'après le repas. Je jugeai que la tisane de creffon avoit produit trop de chaleur , provoqué les sueurs , & que l'équilibre des sécrétions étoit dérangé ; je lui conseillai la tisane de la seconde écorce d'orme , que je favois

être tempérante ; elle fit très-bien : le troisieme jour la fièvre fut dissipée , les sueurs diminuèrent peu à peu , les urines devinrent claires & transparentes , la langue belle , & le pouls annonçoit la santé ; cependant après vingt-quatre jours la fièvre revint en quarte : après cinq à six accès plus ou moins forts , suivant que le malade avoit plus ou moins mangé , je lui fis prendre un gros de quinquina , qui , dès le lendemain , lui occasionna une petite toux sèche , ce qui me détermina à retrancher la moitié de la dose. L'accès suivant fut peu sensible , & le second manqua ; dès-lors je réglai le quinquina par demi-gros aux jours seulement où la fièvre auroit dû venir. Sa santé continua dans cet état , & sans être parfaite , parce qu'il se surchargeoit l'estomac ; il éprouvoit des sentimens de mal-aïse , suivis de dérangement dans les urines & sur la langue ; mais tout cela se rétablit en prenant des petites doses de quinquina , & en se modérant dans ses repas.

Deux jeunes gens , l'un âgé de seize ans & l'autre de quatorze , avoient depuis un mois , l'un la fièvre double quarte , & l'autre quarte. Je les traitai avec une petite boîte ; mais au second accès la fièvre fut plus forte ; alors j'abandonnai la maladie à elle-même pendant quinze jours ;

jours; la fièvre reprit son premier état, & je les mis tous deux au traitement du baquet pendant une demi-heure, chaque jour de l'intermittence. La fièvre diminua beaucoup, mais ne cessa pas. Je fis prendre à chacun un demi-gros de quinquina la veille & le jour de la fièvre; le plus âgé eut un dévoiement pendant deux jours, & la fièvre beaucoup plus forte, mais elle manqua au plus jeune. Je suspendis le quinquina au premier pendant quelques jours, après quoi je le réglai à un demi-gros, les jours seulement qu'il attendoit la fièvre; ces deux malades se portoient mieux lorsque je les quittai; ils avoient repris des chairs, du coloris; mais ils avoient encore quelques mouvemens de fièvre aux jours de leurs accès.

Un Marchand, âgé de soixante ans, vint, au commencement de cette année 1784, me prier de le traiter des suites d'une maladie vive qu'il avoit eue au mois d'Août, & qui lui avoit laissé une maigreur & une foiblesse extrême; il avoit été obligé de se faire soutenir par dessous le bras pour arriver chez moi; il n'avoit point d'appétit, & ne prenoit pour toute nourriture que du café au lait le matin. Son visage & sa langue avoient la pâleur de la mort. Je le mis au baquet pendant une heure chaque jour; le quatrième il se plaignit d'avoir

ressenti la veille des douleurs par tout le corps ; je remarquai cependant à la langue & au visage un changement avantageux ; deux jours après l'appétit commença, les forces parurent revenir, & il arrivoit seul chez moi ; la fièvre étoit très-légère, & après dix jours de traitement il me quitta, se portant mieux, & n'éprouvant plus qu'un mal-aïse les jours d'accès.

Je nomme dégénérées toutes maladies invétérées, telles que les obstructions, les rhumatismes, les coliques, les maux de nerfs, les maladies convulsives, les paralysies, l'épilepsie & généralement toute maladie ancienne.

Je préfère, pour toutes ces maladies habituelles, le traitement du baquet, parce qu'il est plus lent & moins actif que les autres. Quelques observations mettront mes Lecteurs en état de juger de ce traitement. Il n'y a que deux mois que je m'en fers, & quoiqu'il ne réussisse pas toujours, j'ai lieu d'en être satisfait.

Une femme de campagne m'emmena sa petite fille, âgée de douzé ans, qui avoit mal aux deux yeux depuis deux ou trois ans. Le voyant de l'œil gauche étoit couvert d'une tache blanche qui ne lui permettoit de voir un peu que de côté : il y avoit inflammation à tous deux, & elle ne pouvoit regarder la lumière qu'en clignant ; elle avoit un cautere que je jugeai

contraire à cette maladie, & que je détruisis. Je me contentai de lui appliquer une boîte sur l'œil le plus malade, & je lui donnai de l'eau dont j'ai donné la recette, pour qu'on lui en mît une goutte dans chaque œil le soir en se couchant. Après huit jours de traitement, il ne resta plus que la tache sur l'œil gauche, & la mere, qui crut sa fille guérie, l'emmena à la campagne. Quinze jours après elle revint, & les deux yeux étoient dans le premier état. J'examinai alors un peu plus attentivement cet enfant, & je reconnus qu'il avoit le ventre tendu, des obstructions au foie & à la rate, plusieurs glandes sous la mâchoire, & une plus grosse sur le derriere de l'épaule gauche. Je jugeai pour-lors qu'il y avoit un levain interne qui obstruoit les viscères, les glandes, & qui s'étoit fait un passage par les yeux; je crus que ce levain provenoit d'humeurs froides. Je déterminai la mere à laisser sa fille à la Ville pendant un mois ou deux. Elle est au traitement du baquet, la pointe de fer au creux de l'estomac, depuis un mois, pendant une heure & demie chaque jour, sans éprouver aucune sensation. Le ventre est mollet, les viscères ne paroissent plus obstrués, les glandes qui étoient sous la mâchoire, sont dissipées; celle qui étoit à l'épaule, est aux trois quarts diminué, & paroît

comme écrasée. Les yeux paroissent guéris, à l'exception de la tache, qui est considérablement diminuée. Cette petite a repris du teint, de l'embonpoint; j'espère que dans quinze jours elle pourra quitter le traitement.

Une étrangere âgée de vingt-neuf ans, tomba un jour dans des convulsions violentes, à la suite desquelles elle se trouva paralyfée du bras droit & de la jambe droite; elle déclara au Médecin que, depuis trois ans, les regles étoient difficiles & trop peu abondantes: huit jours après la paralyfie continuant, elle vint à mon traitement; je la mis au baquet pendant une heure chaque jour, de demi-heure en demi-heure; elle éprouvoit des convulsions assez considérables, auxquelles succédoit une petite sueur au visage, & elle devenoit tranquille; je lui mettois une verge de fer à l'estomac, & une autre au bras paralyfé; elle étoit constipée; mais dès le second jour, étant allée à la garde-robe, elle rendit environ vingt vers, & continua d'en rendre les jours suivans, même par la bouche. Je lui conseillai de la mouffe de Corse; elle en prit, & rendit encore environ cinquante vers. Je continuai de la traiter, mêmes accidens & même quantité de vers chaque jour: la paralyfie diminua néanmoins considérablement; elle put s'habiller, se coëffer,

& la jambe reprit de la force. Ce n'est pas la premiere personne à qui j'ai vu rendre des vers par l'effet du traitement. Cette fille a cessé de venir : j'en ignore la cause ; son état étoit de beaucoup meilleur , quoique la jambe fût encore foible & un peu traînante.

Un homme étoit tombé sur une pierre , & croyoit avoir des côtes enfoncées : on lui avoit mis des emplâtres sur cette partie ; trois semaines après éprouvant des douleurs continuelles qui ne lui permettoient pas de se baisser , & étant hors d'état de travailler , il eut recours à moi. Je le mis au baquet ; il ressentoit une douleur assez vive pendant tout le temps du traitement , à l'endroit des côtes offensées , & sur-tout à celui de la contusion. De jour en jour il se sentoit foulagé , & il fut guéri après dix jours de traitement.

Une jeune fille de campagne , âgée de dix-neuf ans , eut une fièvre violente avec transport , il y a près de deux ans ; elle fut saignée au bras & au pied , & incontinent elle fut paralysée du bras & de la jambe droite , elle perdit la parole , la vue & l'odorat. Deux mois après la parole revint , mais difficile ; la jambe se remit un peu quelque temps après , mais les autres parties restèrent affectées. Je l'ai mise au baquet pendant une heure & demie chaque jour. Un

mois après l'odorat s'est rétabli, le bras foulagé ; elle peut l'élever sur sa tête ; il avoit perdu des chairs, il les a recouvrées ; les doigts sont plus souples, mais le poignet n'a pas le mouvement naturel ; elle appercevoit la lumière avant le traitement, mais sans détailler les objets ; présentement elle peut compter les personnes rangées autour du baquet, quoiqu'elle ne puisse les distinguer encore. Je continuerai de lui donner mes soins, mais je n'ose me flatter d'une guérison parfaite, parce que la paralysie ancienne est la maladie la plus difficile à guérir.

L'épilepsie symptotomatiqne est plus facile à guérir que celle qui ne l'est pas. Etonné de la facilité avec laquelle je guérissais les femmes, & que la plupart des hommes étoient manqués, j'ai imaginé que ceux-ci étant d'une constitution plus robuste (car tous les épileptiques que j'ai vus, sont forts & vigoureux) il convenoit de les mettre à un traitement vif & actif. Je viens d'en traiter un âgé de vingt ans : ses accès étoient très-fréquens ; je l'ai mis à l'électricité combinée avec les pointes ; j'ai commencé pendant quatre jours, par deux cents tours de manivelle, ce qui emporte environ trois minutes, puis j'ai diminué de cinquante pendant quatre autres jours. Ses accès, toujours aussi fréquens, se sont affoiblis, ce qui n'étoit pas d'un bon

augure , ayant observé que plutôt les maladies se développent & s'aggravent , plutôt le malade est guéri ; malgré cela je l'ai réduit à cent tours , & après un mois il est survenu un accès si violent , qu'il a paru durer vingt-quatre heures : les deux jours suivans le malade en étoit tout étourdi ; il a eu une salivation des plus abondantes , infectante , & en même temps un mal de gorge. Ces accidens m'ont déterminé à suspendre le traitement pendant huit jours , bien persuadé que la maladie étoit à son dernier période. Je l'ai repris pendant trois semaines , de deux jours l'un , après quoi j'ai renvoyé le malade que je crois guéri , n'ayant plus eu d'accès.

Je traite actuellement depuis un mois une fille de campagne , âgée de vingt-deux ans , épileptique de naissance , qui avoit depuis cinq mois la fièvre quarte , & dont les regles étoient supprimées depuis le même temps. La fièvre a été dissipée en quatre jours , & les regles ont été rétablies en quinze ; elle a eu pendant ce temps des accès d'épilepsie , comme à l'ordinaire ; mais depuis dix jours ils ont cessé , sans qu'elle ait eu de crise vive , ce qui me fait croire que sa guérison est encore éloignée (*).

(*) Depuis que l'Ouvrage est sous presse , l'Auteur apprend que cette fille a eu enfin les crises violentes

CHAPITRE XII.

Articles divers.

Nous remarquons souvent dans la société, des mariages dont il ne résulte point d'enfans, quoique les conjoints soient bien constitués, d'une bonne santé, & qu'ils se donnent des preuves fréquentes de tendresse. Les moyens qui ont été employés dans ces circonstances, nous aideront à découvrir les causes qui s'opposent à la population. Quelques personnes prétendent que cette contrariété vient du défaut d'accord entre les parties de la génération, tandis qu'elles le sont toujours, lorsque les deux sexes sont animés de la même passion. Le remède le plus généralement conseillé, étoit l'exercice & la danse; depuis que nous avons acquis des connoissances sur l'Electricité, des Physiciens ont imaginé qu'il falloit établir un équilibre de matière électrique entre les deux conjoints; en conséquence ils ont fait isoler le lit où ils couchoient, & pendant plusieurs jours l'ont électrisé; on nous assure que ce moyen a réussi.

qu'il en attendoit, & qu'elle est guérie, ainsi qu'une autre attaquée, depuis huit ans, du même mal, & dont il a entrepris la guérison plus tard.

J'ai observé que toutes les personnes du sexe qui ont eu ou dérangement ou suppression des regles, ont été guéries, même par les trois méthodes de traiter que j'ai indiquées. Un hémipléétique depuis quatre ans étoit hors d'état d'avoir des enfans ; sa femme étoit asmatique, & tous deux eurent recours à mon traitement. Je me servois pour lors de la machine électrique & des pointes : quinze jours après ils furent foulagés l'un & l'autre ; & pour en être plus certain, ils se livrerent au plaisir de l'amour ; la femme fut enceinte, & le mieux du mari n'augmenta plus. Une femme mariée depuis deux ans, âgée de vingt-cinq ans, n'avoit pas encore eu d'enfans ; elle avoit depuis six mois un tenesme continuel, & chaque jour des accès de colique, point d'appétit ni de sommeil : je la traitée pendant un mois avec une petite boîte appliquée quinze minutes chaque jour sur le foie. Dans quinze jours les coliques & le tenesme cessèrent, l'appétit & le sommeil revinrent, & pendant le cours de ce traitement elle devint grosse. J'ai eu d'autres exemples équivalens qu'il est inutile de rapporter, & je conclus de ces observations que la cause qui s'oppose le plus souvent à la conception, est un épaisissement dans les fluides ; quelquefois la semence de l'homme est trop épaisse, & n'est pas susceptible d'une éja-

culacion fuffifante. Le plus fouvent la caufe fe rencontre chez la femme qui a les regles paresseufes & quelquefois douloureufes , fans cependant que la fanté en foit dérangée. Je confeille aux perfonnes mariées qui fe trcuvent dans le cas , de fe mettre toutes deux au traitement du baquet pendant quinze jours , une heure pendant les huit premiers jours , & une demi-heure les jours fuivans , de commencer huit à dix jours avant le temps où la femme doit être réglée , & de n'habiter enfemble que lorsque la Lune fera au méridien fupérieur ou inférieur , parce que c'est dans ce temps que la Nature travaille fur nos corps ; alors il y aura lieu d'efpérer que la conception fera opérée dans le mois ; je ne me permettrai pas d'indiquer aux hommes le moyen de fe provoquer à la jouiffance , parce que les jeunes gens qui ne s'énervent que trop , en abuseroient.

Les maladies des animaux reffemblent fouvent à celles de l'homme : ceux qui vivent en liberté , y font moins fujets que ceux que nous nourrifions pour notre plaisir & notre utilité ; il eft donc de notre intérêt de guérir les maladies de ces derniers ; j'ai peu fait d'expériences fur eux , faute d'occasions ; j'avois deux jeunes chiens courans , de l'âge de cinq mois , attaqués de la rage mue , que l'on nomme ordi-

nairement maladie des chiens ; ils étoient dans cet état depuis plus de quinze jours , lorsque j'arrivai à la campagne où je les faisois élever. Je les traitai par l'Electricité & par les pointes , faisant faire quarante tours à la machine ; chaque jour après le traitement ils paroissoient plus malades , se plaignoient & restoient couchés une heure ou deux , après quoi ils mangeoient & paroissoient plus gais ; mais après cinq à six jours , je m'apperçus que les poumons étoient attaqués ; je les abandonnai , & ils moururent quelque temps après. Une chienne de la plus petite espece eut , dans ce temps , la même maladie ; elle étoit âgée d'un an ; je la traitai une seule fois , & lui donnai dix tours seulement ; je lui fis prendre du lait pour toute nourriture , & elle guérit : mais je ne puis attribuer sa guérison au traitement.

Dans un autre voyage à ma campagne , je trouvai un de mes chiens courans qui , depuis près de deux mois , avoit un flux de sang ; j'en avois déjà perdu un depuis peu de la même maladie ; je lui fis donner du lait pour toute nourriture ; il en prenoit fort peu , & huit jours après il parut être à sa fin ; il refusoit tout ce qu'on lui présentoit , même la viande ; il avoit les oreilles froides , la queue pendante , & n'avoit pas la force de faire vingt pas : n'en

espérant plus rien, je chargeai une boîte avec cent vingt-six frottemens ; je la lui appliquai sur le ventre , & la fis tenir pendant un quart d'heure par un domestique ; le lendemain je continuai , & n'apperçus aucun changement ; le troisieme jour le chien parut mieux portant ; il témoignoit sa reconnoissance par le mouvement de sa queue ; il mangea : le cinquieme , même traitement ; le chien parut assez bien portant ; le sixieme, il étoit parfaitement guéri , & ne fut plus traité ; il y aura bientôt un an de cette cure ; le chien qui n'avoit exactement que la peau sur les os, est vigoureux , gras , & chasse très-bien.

Il paroît donc que le traitement du tact ou des boîtes est le plus convenable pour les animaux ; il est d'ailleurs le seul praticable, & les boîtes sont l'appareil le plus commode & le moins compliqué ; il convient d'en avoir de plus larges & de plus épaisses à l'usage des grands animaux. Les chevaux sont sujets à perdre la vue, sur-tout à l'âge de cinq ans , lorsque les crochets forment. Lorsqu'ils en sont menacés, le tour de l'œil est plus gros, l'œil est larmoyant, l'animal a de la peine à l'ouvrir, & il paroît souffrir ; dès que l'on s'apperçoit de ces symptômes , quand même ce seroit une autre cause que la pousse des crochets , & que

ce feroit même l'effet de quelque contusion, il convient de charger fortement une boîte, de la lui appliquer sur l'œil fermé, pendant un quart d'heure ou plus, si la boîte contient de la matiere pendant un plus long temps, ce qui se connoît de la maniere que j'ai indiquée; on le traitera ainsi deux fois les premiers jours, & on lui injectera le troisieme & les suivans, une seule fois, de l'eau pour les yeux dont j'ai donné la recette. Si un cheval a des tranchées, on lui appliquera deux boîtes bien chargées sur le ventre, une de chaque côté. S'il a eu la fièvre, on lui appliquera aussi deux boîtes, l'une sur le front, & l'autre sur le dos, à côté des vertebres, dans l'endroit où porte le milieu de la selle, & si l'animal est plus malade, on le traitera matin & soir, les deux ou trois premiers jours seulement. Il faudra avoir l'attention d'attaquer la maladie dès le commencement, quelle qu'en soit la cause. Ce même traitement convient à tous les animaux; mais il doit être proportionné à leur force & à leur grosseur.

Pour soulager les douleurs de rhumatisme, quelques personnes ont imaginé de faire frotter la partie douloureuse avec la main, d'autres avec de l'étoffe en laine, & d'autres avec des vergettes; souvent ces frottemens ont procuré

du foulagement , mais fouvent ils ont été au moins inutiles. Lorsque ces frottemens ont été légers , ils ont foulagé , parce que tout frottement met en action la matiere électrique ; mais lorsqu'ils font trop confidérables , l'épiderme eft endommagé , & l'humidité qui fe fixe à la furface de la peau , annulle , détruit la matiere , & la douleur qui fe fait fentir à la furface de la peau , ne diminue pas la premiere. Quelques perfonnes font dans l'ufage de fe purger lorsque les douleurs font trop confidérables ; elles éprouvent alors un foulagement momentanée , en ufant du moyen le plus certain pour rendre le mal incurable , parce que la caufe des rhumatifmes eft un dérangement dans la tranfpiration infenfible ; alors l'humour tranfpirale fe fixe fur les nerfs , les mufcles , & les irritent en les obftruant , conformément au principe que j'ai cité , & qui eft qu'en augmentant une fécration , l'on diminue les autres.

La vergette a une action réelle & plus marquée ; préfentez les pointes d'un de fes angles dans le dedans de la main , vous fentirez le petit vent frais dont j'ai parlé , & qui eft de la matiere électrique en mouvement. Celles qui font faites de petit jonc , qui croît fur les côtes de la Méditerranée , font les plus propres à cette expérience ; cependant tous les corps

pointus produisent le même effet. Si quelqu'un préparé, comme je l'ai enseigné, pour traiter par le tact, tient une vergette à la main, & la présente proche de la partie douloureuse, le malade éprouvera du soulagement; mais si c'est le malade qui tient la vergette, il ne mettra en mouvement que la quantité de matière qu'il a naturellement. Une observation sur moi-même fera mieux entendre ce que je viens de dire.

Il m'étoit resté, à la suite d'une maladie grave & longue, une douleur sur les deux jambes, mais plus considérable à la gauche. J'avois l'habitude, pendant les chaleurs de l'été, de dormir après le dîner; je me jetois sur un lit, & me couvrois les jambes d'une couverture neuve en laine, parce que la moindre fraîcheur augmentoit ma douleur, qui devint bien plus considérable pour lors, & au point que j'étois obligé de me lever sans avoir dormi; plusieurs jours se passèrent sans que j'en reconnusse la cause: je pris le parti de mettre la couverture en forme de voûte, & de sorte qu'elle ne touchoit pas mes jambes; mais la douleur fut plus vive & moins supportable; le lendemain je me mis une couverture de coton, & je dormis tranquillement; alors je compris que les pointes de laine dont la couverture neuve

étoit hériffée , me foutiroient la matiere électrique naturelle que j'avois , & ne m'en repouffoient qu'une partie.

Les paratonnerres font une invention utile , mais que je crois fufceptible de perfection. Je vais propofer une nouvelle forme dont je n'ai cependant pas fait l'expérience , non plus que d'autres que j'aurois pu faire , mais qui font trop coûteufes.

Si je prends une pointe en fer , & que je la présente dans le dedans de la main , je reffens un petit vent frais ; fi j'en mets plusieurs dans un morceau de liege , les unes proche des autres , & que je les présente , je fens le petit vent frais plus confidérable ; je fuis donc fondé à conclure que , plus les pointes font multipliées , plus leur attraction eft puiffante ; en conféquence , je crois que l'on pourroit faire un paratonnerre de la maniere fuivante.

Etabliffez un chaffis en bois de quatre pouces , composé de deux montans & de deux traverses mortoifées dans les montans , l'une fupérieure , l'autre inférieure ; les montans feront infixés en terre , de façon qu'ils aient huit pieds hors de terre ; les deux traverses doivent avoir un trou dans le milieu , fuffifant pour y faire entrer la barre de fer. Il faudra une plaque de fer de fix lignes d'épaiffeur , ronde , d'un pied
de

de diametre, de la forme d'un champignon, & percée de trous peu espacés, construite de façon à pouvoir être adaptée, soit à vis, soit à clavette, à une barre de fer, qui doit être grosse, & de quatre pieds de long, arrondie à l'extrémité opposée à celle où doit être adaptée la plaque de fer, qui sera garnie de pointes aiguës, enforte que cette machine ressemble à un petit parasol hérissé de pointes aiguës, & ayant un gros manche. Une autre barre de fer de même grosseur, longue de huit pieds, pointue à l'un des bouts & arrondie à l'autre, sera infixée en terre de quatre pieds deux pouces, l'extrémité arrondie hors de terre; cette piece inférieure doit passer par le milieu de la traverse du bas, & la supérieure dans celle du dessus du chaffis; elles seront soutenues par des coins ou autrement; les extrémités arrondies des barres de fer seront à deux pouces de distance l'une de l'autre. Ce paratonnerre n'aura que huit pieds de hauteur, & pourra être placé à vingt ou trente pas de la maison, dans un jardin ou dans une cour, de façon à pouvoir être observé d'une fenêtre.

Je desirerois que cet appareil fût placé proche d'une maison, sur laquelle il y en auroit déjà un d'établi, & je présume que les deux cents pointes environ dont il seroit garni, attireroient

plus fortement la matiere du tonnerre que celui à une seule pointe , quoique plus élevé. Je fais que lorsqu'une colonne considérable de matiere tombera sur un tel paratonnerre , l'œil ébloui ne pourra pas distinguer le passage de la matiere d'une barre à l'autre ; mais lorsque ces pointes ne soutireront qu'une petite quantité de matiere d'un nuage peu électrisé , ce passage fera facilement observé. Une précaution nécessaire seroit , s'il y avoit à l'endroit du placement du paratonnerre , du minéral ou des pierres qui d'ordinaire en contiennent , de les enlever à une certaine distance de la barre de fer , pour les remplacer par d'autre terrain.

Ce même appareil peut servir à quelques curieux , en sens contraire , en présentant les pointes à quatre pouces de la terre , & l'autre barre la pointe en l'air , pour électriser un nuage qui ne paroîtroit pas l'être ; le temps le plus convenable à une épreuve , seroit lorsque la Lune est au méridien supérieur ou inférieur , cependant avec la précaution de mettre une toile cirée en plusieurs doubles entre les montans de l'appareil , jusqu'à ce que le tout fût arrangé.

Si ces machines devenoient assez communes par la suite , l'on pourroit s'en servir dans les Isles de l'Amérique contre les ouragans qui y

font tant de ravages, en les construisant de façon à pouvoir présenter les pointes au vent, qui étant de la matiere électrique, seroit atténué & repouffé; mais il faudroit que, dans une île, tous les propriétaires en fussent pourvus, & la premiere expérience devroit être faite dans les gorges où ce vent impétueux parcourt un espace moins large.

Un autre moyen équivalent, seroit que chaque propriétaire eût au moins une pompe qui pût élever assez l'eau pour qu'elle tombât en pluie; dans ce cas, l'action de la matiere seroit atténuée, & elle retourneroit en terre avec l'eau, ce qui renouvelleroit le proverbe, petite pluie abat grand vent. Les personnes qui seroient à trois ou quatre cents pas derriere ces machines, jugeroient de leur effet.

Lés Globes aérostatiques sont une découverte dont il n'est pas encore possible de prévoir l'utilité; elle nous a fourni des preuves de ce que nous savions déjà, sur les différences du poids de l'air inférieur avec l'air plus élevé, & par celles des degrés du froid, à mesure que l'on s'éloigne de la terre. Actuellement les Physiciens cherchent à diriger ces Globes à volonté, même contre le vent, ce qui ne me paroît pas facile, parce qu'ils présentent un volume trop considérable; je pense qu'il con-

viendroit de commencer par reconnoître si ces vents font variables, quelle est leur direction, & même s'il y en a à une certaine hauteur, & dans ce cas observer s'ils ne font pas occasionnés par le mouvement de la terre, qui doit avoir une action sur l'air. Si ces Voyageurs aériens pouvoient se soutenir dans une région où il n'y auroit aucun mouvement, alors ils feroient beaucoup de chemin en restant dans l'inaction, à cause du mouvement de la terre. Il est à préfumer que ces Voyageurs courageux continueront leurs expériences pendant l'été, & il est de leur prudence de choisir un beau temps sans nuages, lorsque la Lune est à l'horizon, & de se munir à tout événement, de cartes, de boussole & d'instrumens, pour s'assurer des latitudes.

Comme j'ai avancé que les rayons du Soleil étoient froids, j'espère qu'ils se muniront d'un miroir ardent & d'une lentille de verre, pour savoir si les rayons de lumière enflammeront un corps sur lequel ils feront rassemblés; ils pourroient encore se charger d'un électrophore, pour savoir s'il produira à une certaine hauteur des étincelles plus ou moins belles, mais avec assez de précaution pour que la matière électrique n'occasionne pas la détonnation de l'air inflammable.

La baguette divinatoire est un problème dont nous n'avons pas encore eu une solution satisfaisante ; les uns à la vue des effets ont cru l'existence de cette propriété, tandis que d'autres n'en connoissant pas les causes, l'ont niée ; un Physicien enfin plus curieux & plus clairvoyant a fourni à des expériences ; celui dans les mains de qui tournoit la baguette, a reconnu que c'étoit une matiere émanée des eaux souterraines qui produisoit ce phénomène, qu'il interrompoit le mouvement de cette matiere par de la toile cirée, par de la soie & par de la matiere électrique ; mais les connoissances sur l'Électricité n'étoient pas assez étendues pour pouvoir pénétrer plus avant. Bleton indique des sources, en annonce la profondeur, & ses connoissances se bornent au mouvement d'une baguette & à un sentiment intérieur douloureux. Un fait arrivé à Lyon est bien plus extraordinaire.

Le 5 Juillet 1692, sur les dix heures du soir, un vendeur de vin & sa femme furent égorgés à Lyon dans une cave, & leur argent fut volé dans une boutique qui leur servoit de chambre. Ce crime fut si secret, que l'on ne put en découvrir ni soupçonner les auteurs.

Un voisin fit venir un riche payfan nommé Jacques Aimar, & le conduisit chez M. le Pro-

cureur du Roi, à qui ce villageois promit d'aller sur les pas des coupables, & de les rencontrer, pourvu qu'il commençât par descendre dans la cave pour y prendre son impression. MM. le Lieutenant-Criminel & le Procureur du Roi l'envoyèrent dans cette cave. Il y fut ému, son pouls s'éleva comme dans une grosse fièvre, & une baguette qu'il tenoit comme lorsqu'il cherchoit des sources, tourna rapidement dans les deux endroits où l'on avoit trouvé les cadavres; il commença à suivre les assassins, tantôt en suivant le Rhône, tantôt en s'embarquant, lorsqu'il les reconnoissoit embarqués, & s'arrêtant à tous les cabarets où ils avoient bu, mangé ou couché. Cet homme qui avoit toujours été accompagné de deux personnes, arrive au camp de Sablon; là il est persuadé qu'il voit les assassins par les sensations internes qu'il éprouve; mais il n'ose se servir de sa baguette pour s'en assurer, crainte que les soldats ne le maltraitent, & il revient à Lyon. On le renvoie au camp dans un bateau avec des lettres de recommandation. Les criminels en étoient partis; il les poursuivit jusqu'à Beaucaire; & en les cherchant dans les rues, il s'arrête à la porte d'une prison, assurant qu'il y en avoit un dedans; il y entre; on lui présente quinze prisonniers, & sa baguette lui indique

un bossu qui n'avoit été renfermé que depuis une heure , à raison d'un petit larcin , pour être un des complices. Le payfan , en cherchant les autres , découvre qu'ils ont pris un sentier conduisant au chemin de Nîmes. Il revient à Lyon avec le criminel que l'on y conduisoit ; il eut l'attention de le faire reconnoître dans tous les gîtes où il s'étoit arrêté en se sauvant de Lyon avec ses complices ; & pendant la route , il fut obligé de marcher soixante pas devant le criminel , parce qu'il souffroit trop lorsqu'il marchoit derriere. Le criminel arrivé à Lyon , fut obligé , par les circonstances , de faire l'aveu de son crime. Comme on raisonnoit de ce fait dans la ville , il se présenta quelques particuliers qui dirent avoir la propriété de découvrir les sources avec la baguette. Plusieurs personnes de distinction voulurent voir les expériences de Jacques Aimar , & se rendirent dans la cave. Le payfan la parcourut en leur présence , marqua , par les mouvemens de sa baguette , les deux endroits où l'homme & la femme étoient tombés en mourans ; il fut mouillé de sueur , eut le pouls élevé , & demeura plus d'une heure en cet état. Un homme ayant la vertu de trouver les sources étoit présent ; il prit la baguette qui tourna sur les mêmes places : il sentit pendant un inf-

tant un mal de cœur : il se rendit chez M. le Procureur du Roi, où étoit la ferpe enfanglantée dont s'étoient servis les meurtriers ; deux autres pareilles furent mises à une demiaune de distance ; & ayant posé le pied sur chacune successivement, la baguette ne tourna que sur celle enfanglantée ; il ressentit le restant de la journée une agitation violente, quoiqu'il eût pris du vin pour se remettre. Le payfan est renvoyé avec deux Archers à la poursuite des deux autres assassins ; il les suit jusqu'à Toulon, où il les reconnoît embarqués ; il les poursuit sur mer ; mais dès qu'il les reconnoît sur des côtes étrangères, il s'en retourne.

Ces faits singuliers sont plus détaillés dans une lettre de M. Chauvin, Médecin agrégé au College de Lyon, seconde édition, imprimée à Lyon en 1693 ; dans cette lettre qui mérite d'être lue, il donne l'explication physique de ce phénomène ; il est vrai qu'il s'est vu obligé de mettre en action les corpuscules imaginaires, émanés du sang des assassins & du corps des assassins ; mais dans ce temps on ne connoissoit pas d'autres causes, & les connoissances, en physique, n'étoient pas aussi étendues qu'elles le sont actuellement.

Pour expliquer & concevoir plus facilement

la cause de ces phénomènes , il faut se rappeler les principes que j'ai établis , comparer les expériences qui ont été faites & en faire de nouvelles , car sans expériences nous sommes sujets à nous égarer.

Nous savons que l'eau est un très-bon conducteur de la matière électrique , non qu'elle retienne & accumule cette matière , quoiqu'elle l'attire , mais elle la dépose sur le corps le plus prochain. Or , une source circulant dans le sein de la terre , attire la matière , & la communique à la terre qui lui sert de voûte ; il doit donc y avoir dans cette partie une atmosphère électrique plus considérable , & qui doit diminuer en proportion de l'éloignement de cette voûte.

Le corps de l'homme est très-électrifiable ; il y a des personnes qui ne paroissent pas l'être , mais c'est parce qu'elles ont une transpiration plus abondante que celle du commun des hommes ; d'autres dont la transpiration est plus rare & moins humide , sont aussi électrifables que les métaux , & quelquefois plus avec cette différence , que la matière accumulée sur un corps métallique se dissipe entièrement au moindre tact , & que celle accumulée dans le corps humain y occasionne un mouvement qui continue un certain temps , & que la matière ,

pourvu qu'elle ne soit pas étincelante, circule avec le mouvement donné dans les fluides, & ne se dissipe que lentement; pour s'affurer de cette vérité, appliquez une ou deux boîtes bien chargées à un malade qui aura le pouls intermittent, il ne tardera pas à être droit, & l'intermittence ne se rétablira pas moins quelque temps après.

Bleton est un de ces hommes qui a la propriété naturelle de tourner la baguette, parce qu'il est plus électrisable qu'un autre. Lorsqu'il rencontre une source, il se sent ému, son pouls s'élève, & la baguette qu'il tient sur ses mains fait un mouvement. Son corps étant très-électrisable, attire la matière abondante qui est sous ses pieds; elle le pénètre promptement, lui occasionne un mouvement dans les fluides, qui lui cause des sensations douloureuses & lui élève le pouls. La baguette qu'il tient devant lui est moins électrisable que son corps; conséquemment il sort de son corps une atmosphère électrique beaucoup plus considérable que celle qui sort de la baguette de bois, & cette atmosphère émanant du corps, repousse l'atmosphère foible sortant de la baguette, ce qui la force à un mouvement, & plus la baguette est légère, plus le mouvement doit être vif; l'expérience citée au premier chapitre de

la plume, mise à angles aigus sur un conducteur, en est une preuve.

Pour comparer l'action de la matiere électrique sur le nommé Bleton, l'on peut examiner ce qui se passe dans les traitemens de M. Mesmer ou de ses Eleves; dans le mien, j'ai observé qu'il y avoit des personnes qui sentoient ou du chaud ou du froid à l'estomac, d'autres une pesanteur, tandis que d'autres avoient des maux de cœur, d'autres éprouvoient des convulsions, d'autres des sueurs, chacun suivant l'état de sa maladie, & proportionnellement à la promptitude de l'action de la matiere sur son corps, d'autres enfin n'éprouvoient aucune sensation; j'ai vu des malades ne plus revenir au traitement, parce qu'ils y avoient éprouvé des douleurs.

Lorsqu'on a communiqué de la matiere électrique à Bleton pendant qu'il étoit sur une source, la baguette a cessé de tourner; elle a pareillement cessé, lorsqu'il avoit sous ses pieds de la soie ou de la toile cirée, ce qui prouve que c'est la matiere électrique qui agit; & lorsqu'on lui en communique une plus forte dose que celle de la Nature, l'artificielle oblige la naturelle de rentrer en terre. Reste à savoir si, en mettant sur la tête du tourneur de baguette un gâteau résineux bien chargé, tandis

qu'il est sur une source, il éprouvera les mêmes sensations & la même élévation dans le pouls, que lorsqu'il est dans son état naturel sur cette source, & pareillement lorsqu'il sera loin de la source, pour savoir si l'Electricité descendante produit les mêmes effets que l'ascendante; lorsque Bleton va sur une riviere dans un bateau, il éprouve peu de mal aise, & cela doit être, parce que le bois est un corps moins électrisable que bien d'autres, & je suis persuadé que, s'il étoit dans un bateau de cuivre, il éprouveroit les mêmes sensations que sur les sources.

Ce qu'a fait Jacques Aimar est bien plus extraordinaire, & d'une explication bien plus difficile; quelques réflexions & des comparaisons nous indiqueront la vérité, & les expériences qui se feront par la suite nous la démontreront.

Un homme qui se voit surpris par un assassin, & dans le cas de perdre la vie dans l'instant, est saisi de frayeur, tous les fluides se concentrent, se retirent du côté du cœur, & les pores de la peau se resserrent, alors les extrémités se refroidissent; je le compare en cet état à un corps frotté, & qui n'est électrisé fortement que lorsque les pores se resserrent & que le refroidissement survient: cet homme doit

être plus électrisé dans cet instant, que lorsque l'humeur transpirale humecte la peau. L'assassin est pareillement agité par la crainte d'être surpris & de subir le châtement mérité, ce qui le met à peu près dans le même degré que celui qu'il égorge. Le sang du cadavre pénétrant dans la terre, & le contact du corps avec cette terre la rend, dans cet endroit, plus électrisable que dans d'autres. Jacques Aimar descendit dans la cave pour y prendre son impression; en découvrant la place où les cadavres avoient été trouvés, il éprouva une agitation & des douleurs plus sensibles que lorsqu'il cherchoit une source. Il devoit donc y avoir plus de matiere électrique accumulée dans cette portion de terrain.

Les assassins avoient pris l'impression des cadavres, leur électricité s'étoit mêlée, & elle étoit entretenue par l'agitation que leur causoit la crainte d'être pris & punis : Jacques Aimar, en suivant leur piste, éprouvoit les mêmes sensations à un degré inférieur, parce que les émanations électriques horizontales qu'ils laissoient derriere eux en cheminant, ne pouvoient pas suivre l'atmosphère de la terre qui étoit verticale, tandis que la leur étoit horizontale, & long-temps dans l'air sans se dissiper, & que Jacques Aimar étoit pénétré

par cette atmosphere qui étoit si considérable ; que lorsque les Archers conduisoient le bossu à Lyon , il ne pouvoit rester derriere , parce que cet homme étoit continuellement tourmenté de la crainte de périr sur un échafaud ; il fut effectivement rompu vif le 30 Août. La preuve que l'atmosphere électrique horifontale pénètre tout , c'est que la jeune fille au hoquet convulsif dont j'ai parlé , est si sensible , qu'en dirigeant horifontalement une canne préparée , comme je l'ai dit , vis-à-vis de son estomac , une personne placée entr'elle & la canne , sans toucher ni l'une ni l'autre , n'empêche pas qu'elle ne ressent les mêmes douleurs que s'il n'y avoit point de corps intermédiaires.

Lorsque Jacques Aimar suivit les deux complices depuis Beaucaire à Toulon , & de Toulon en mer , leur crainte avoit redoublé , parce qu'ils furent que leur camarade avoit été conduit à Lyon ; dès-lors leur atmosphere devoit être plus considérable. De quelle espece & de quel degré est cette matiere ? C'est ce qu'il n'est pas encore possible de savoir , nous ne sommes pas assez avancés dans cette partie de la physique.

Une dame entre les mains de qui la baguette tournoit , fut invitée d'aller dans une maison , où elle se rendit ; en se promenant , la baguette

entre les mains, elle passa contre une panetière renversée, sur le champ elle tomba sans connoissance; revenue à elle, elle vit qu'il n'y avoit sous cette panetière que de têtes de morts, qu'on lui dit avoir été trouvées dans des fondations; elle fut mauvais gré aux personnes qui l'avoient engagée à venir, & ne voulut plus continuer son jeu. Il lui est arrivé des choses si extraordinaires & si incroyables, que je ne les citerai pas.

Jacques Aimar se servoit d'une baguette fourchue, facile à être mise en mouvement à cause de l'écartement des tiges. Bleton se sert d'une baguette un peu courbe & la plus légère qu'il peut rencontrer. Je connois une personne qui se sert d'une baguette droite, qu'elle tient à poignée des deux mains; cette baguette tourne, mais plus lentement que les autres.

De mille personnes, il n'y en a pas cinquante qui aient essayé convenablement si la baguette tourne entre leurs mains; je présume que, pour faire des expériences, l'on doit choisir ceux qui, au traitement, seront plus sensibles & plus promptement agités; les expériences doivent être faites plutôt en été qu'en hiver, parce que, dans cette saison, la matiere a plus d'action & d'énergie.

Je me propose de chercher, en m'amusant,

quelqu'un entre les mains de qui la baguette tourne, alors je tenterai des moyens pour lui enlever cette propriété & la lui rétablir; si j'y parviens, j'espérerai pouvoir la donner à volonté. Quoique l'on fasse bien des expériences inutiles & en pure perte, il ne faut pas se rendre; une seule qui réussit nous dédommage, & c'est le seul moyen d'augmenter nos connoissances en physique.

Voici une expérience connue de bien du monde, dont la cause est plus difficile à connoître. Embrochez un petit oiseau dans une baguette de coudre, fraîchement cueillie, & dont vous aurez enlevé la peau; en le mettant devant le feu, la baguette portant sur les deux chenets, l'oiseau embroché en travers, à la manière accoutumée, fera trois tours, lentement à la vérité, alors il sera cuit. J'ai fait plumer deux pinçons & une verdier; je leur ai coupé la tête, & les ai embrochés chacun dans une baguette de noisetier; je les ai mis l'un après l'autre à environ huit pouces du feu; la baguette portant sur les deux chenets, ils ont tourné, chacun trois tours. J'ai répété la même expérience avec d'autres bois, un fil de fer & des oiseaux de la même espèce; je n'ai apperçu aucun mouvement. Je pensai d'abord que la chaleur qui émanoit du feu, étoit une
matiere

matière qui repouffoit par en haut le corps de Poifeau ; mais ces dernieres expériences me détromperent , car elle n'agit que fur le noisetier.

Quelques Physiciens difent que la baguette fe defféchant du côté du feu , devient plus légère , & que la partie oppofée qui eft fraîche , la remplace à caufe de fon poids : l'observation paroîtroit jufté , fi la baguette ne faifoit qu'un feul tour , mais elle en fait trois ; d'ailleurs , Poifeau qui pefe ordinairement plus que la baguette , n'eft jamais en équilibre , & la partie fupérieure eft toujours plus pefante que l'inférieure ; la même chofe n'arrive pas avec d'autres bois , quoiqu'ils éprouvent le même defféchement. L'on doit donc chercher une autre caufe.

CHAPITRE XIII.

Récapitulation & conclufion.

LES Physiciens ont travaillé depuis un fiecle fur l'Electricité ; ils nous ont appris qu'il y avoit des corps électriques & d'autres non électriques , mais électrifables ; ils ont découvert la commotion électrique , nous ont donné beau-

coup d'expériences curieuses & amusantes, & une seule utile, qui est le paratonnerre. En travaillant à chercher le secret du prétendu magnétisme animal, j'ai reconnu que tous les corps étoient électriques & électrisables, que cette matiere existoit dans la Nature, sous des modifications très-variées, & j'ai appris un moyen prompt & facile pour connoître l'existence de cette matiere dans tous les corps.

En travaillant à une nouvelle découverte; les connoissances s'accroissent nécessairement; j'ai donc été entraîné à observer les phénomènes de la Nature, pour en découvrir les causes, & j'ai vu la Nature comme une grande roue, qui produit par son mouvement nombre d'effets différens; j'ai cru voir la cause de ce mouvement, ce qui m'a déterminé à donner en abrégé l'explication de ces phénomènes. Peut-être mes yeux & mon imagination se font-ils égarés. N'importe; j'aurai la satisfaction d'avoir mis entre les mains du public le flambeau d'une foible lumiere, dont il pourra se servir pour aller à de plus grandes découvertes.

De toutes les connoissances humaines, la médecine est celle qui a le plus intéressé les individus, dont la santé est le premier bien, & dont souvent ils ne connoissent le prix que

lorsqu'ils l'ont perdue. Les peuples policés ont des Médecins; les peuples Sauvages ont aussi les leurs. Ceux des peuples policés ont le droit, au sortir de l'école, de faire saigner, purger & administrer aux malades tous les remèdes qu'ils croient utiles & nécessaires; souvent ils reconnoissent l'inefficacité de ces remèdes; quelquefois même ils découvrent qu'ils sont une cause de destruction; étant de bonne foi, & desirant se faire une réputation, ils en imaginent d'autres ou les combinent différemment, sans les rendre plus salutaires. On ne hasarde rien, en assurant que la médecine des peuples policés change tous les dix ans, ce qui prouve qu'elle n'est pas une science. Qu'un jeune Sauvage tombe malade, il va consulter le vieillard le plus voisin, qui lui donne une plante, en la lui faisant connoître, en lui enseignant comment il doit en user, en l'assurant qu'il sera soulagé, & que la Nature achevera sa guérison. Ces Sauvages connoissent un certain nombre de plantes pour différentes maladies; comme ils se communiquent amicalement ces connoissances, la génération suivante est aussi habile que l'ancienne, sans aller à l'école.

Il y a environ quarante ans que les Physiciens & des Médecins bien intentionnés, cherchant continuellement les moyens de guérir,

imaginerent que l'Electricité pourroit être utile aux maladies ; mais malheureusement ils ne connoissoient cette matiere que par les étincelles , la commotion & le bain électrique , & ils crurent que ce remede convenoit à la paralysie , maladie incurable lorsqu'elle est invétérée ; alors ils se virent forcés d'y renoncer ; il n'y aura jamais de médecine tant qu'elle ne fera pas fondée sur la physique.

Je n'ai cité qu'un petit nombre de causes des maladies , parce que l'observation & l'expérience ne m'en ont pas appris d'autres ; chacun peut les consulter , & je souhaite qu'il soit mieux instruit que moi.

J'ai guéri beaucoup de maladies par l'Electricité en plus , avec une machine électrique & les pointes. L'expérience m'a persuadé que ce traitement est souvent trop actif , & qu'il convient de préférence pour les maux de dents & pour l'épilepsie , que celui du tact ou des boîtes est plus efficace contre les fievres , quelles qu'elles soient , & celui du baquet contre les fievres dégénérées , & toutes les maladies invétérées , qui très-souvent ne sont que foulagées.

La pratique de cette nouvelle méthode seroit mieux entre les mains des Chirurgiens que des Médecins , parce que ces derniers n'auront jamais la force de vaincre leurs préjugés , qu'ils

ne résisteront pas aux tentations d'ordonner des remèdes & des purgatifs qui en arrêteroient l'effet. Le premier Hôpital qui l'adoptera, mettra le public à portée de juger entre l'ancienne médecine & celle que j'enseigne, en comparant avec les registres mortuaires, & par le séjour qu'y feront les malades. Avec son secours, les Curés de village & les gens un peu instruits habitant la campagne, pourront rendre de grands services à l'humanité ; mais il conviendrait que le ministère cessât de faire distribuer aux Communautés des remèdes destinés au soulagement des pauvres. Que l'on n'oublie pas ce que j'ai déjà dit ; si la Nature demande à être évacuée, soit par haut, soit par bas, ce qui est ordinaire dans les maladies aiguës, l'agent que j'indique aidera la Nature ; les évacuations auront lieu, & les malades qui en auront d'assez considérables pour les inquiéter, doivent se rassurer, parce qu'elles font un pronostic de guérison prochaine.

Les hommes les plus habiles ont été persuadés jusqu'à ce jour qu'un remède universel étoit une chimère ; présentement c'est à l'expérience à les défabuser, car sans elle rien de certain.

Il en reste beaucoup à faire sur des maladies que je n'ai pas eu occasion de traiter, n'allant pas dans les maisons voir les malades ; j'invite

les Praticiens à se servir de l'agent que j'indique, dans la petite vérole, lorsqu'elle aura de la peine à sortir, ou lorsqu'elle rentrera. J'ai traité des malades qui avoient la gale; pendant le traitement, qui étoit ordinairement de huit jours, la gale sortoit très-abondamment; alors je faisois frotter le malade avec du soufre & du beurre frais, & il ne tarδοit pas à guérir, sans aucun accident. Dans toutes les maladies, l'on doit observer le pouls; il y aura toujours un changement dans le traitement; si un pouls est intermittent, un quart d'heure après que vous avez appliqué une boîte, vous ne trouverez plus l'intermittence, qui cependant reviendra, parce que la cause de la maladie ne peut être détruite par un seul traitement. Lorsque le pouls est plus mauvais après le traitement, ou qu'il n'a opéré aucun changement, le malade est en danger.

De toutes les maladies, ce traitement occasionne un développement plus ou moins sensible; il est plus considérable dans les maladies de langueur, sur-tout lorsque la poitrine est attaquée, & l'on doit traiter ces maladies avec le plus grand ménagement, en n'appliquant qu'un léger traitement tous les deux ou trois jours, & donnant au malade quelques petits remèdes, non purgatifs, car ils feroient beau-

roup de mal. Je n'entrerai pas dans tous les détails, parce qu'il faudroit un second volume, & que d'ailleurs ce que je dis est fuffifant. Il faut auffi éviter les remedes chauds, & ne donner que des tifanes tempérantes, des béchiques & du quinquina à très-petites dofes.

La rage est une maladie d'autant plus affreufe, que l'on n'a pas encore trouvé de remede certain à lui oppofer, & que l'homme le mieux portant est expofé à être mordu d'un animal enragé, dans le temps qu'il s'y attend le moins. J'avois annoncé, il y a deux ans, que je me chargerois de traiter le premier homme qui feroit attaqué de la rage, fi j'étois averti; je defirois qu'il eût eu un accès, parce qu'en cas de guérifon, le remede auroit été certain. L'occafion ne s'est pas présentée; il auroit été poffible d'effayer fur un chien, mais l'entreprise n'auroit pas été prudente; & quel est l'homme qui voudroit s'expofer à enchaîner un animal qui auroit eu un accès? D'ailleurs, comment s'affurer s'il a eu la rage naturellement, ou par communication? Et, dans ce dernier cas, comment trouver exactement les cicatrices de la morfure? Je vais néanmoins rendre compte de la façon que je me propofois d'opérer.

Toutes les maladies fe développent par l'action & la communication de l'agent; l'on n'est

bien assuré de la guérison d'un épileptique ; que lorsqu'on lui a donné un accès extraordinairement violent. La rage doit être traitée, à mon avis, différemment, parce qu'un accès violent feroit périr le malade, & c'est ainsi qu'ils finissent tous. Il conviendrait, selon moi, de développer le virus rabifique dans l'endroit où il s'est infnué ; & pour y parvenir, je ferois des scarifications, tant dans les cicatrices que dans les environs ; je les couvrierois d'un emplâtre suppuratif ; je mettrois le malade au traitement du baquet deux fois par jour, & chaque traitement de deux heures ; les plaies feroient lavées matin & soir avec de l'eau tiède, dans laquelle auroit été fondu du sel ; je mettrois en outre tous les soirs un peu de poudre de cantharide sur les plaies ; & lorsque les accès auroient cessé pendant deux jours, je réduirois le traitement à une fois par jour. Si le baquet n'étoit pas praticable, j'appliquerois deux fois aussi par jour deux boîtes, l'une sur l'estomac, & l'autre sur le front, & je me conduirois pareillement au reste. J'ai déjà éprouvé que les plaies nouvelles, par l'effet des vésicatoires, rendoient très-abondamment. En conséquence de ce que je viens de dire, je crois qu'il seroit possible d'empêcher l'incubation de la petite vérole, en mettant, huit

jours après sur le lieu de l'infertion , un emplâtre vésicatoire , & en traitant comme je viens de l'expliquer.

Le virus vénérien se développe par le traitement , les accidens s'aggravent ; peut-être trouvera-t-on une méthode plus convenable qui pourra le détruire ; ce n'est que par des expériences multipliées & variées que l'on parviendra à perfectionner cette nouvelle médecine.

Il en est de même des Electricités différentes , tant par la Nature que par l'Art , soit qu'elles different en degrés ou en modifications : cette science est encore peu approfondie.

Une lettre anonyme inférée dans le Journal de Paris , nous a appris que les bâtons de soufre contenoient naturellement de la matiere électrique , à en juger par les effets. Lorsque j'eus lu cette lettre , je pris un bâton de soufre , & présentai un des bouts dans le dedans de la main , & je n'y ressentis pas le petit vent frais dont j'aurois dû m'appercevoir , si ce bâton eût contenu de la matiere électrique. Quelques jours après je me munis de plusieurs bâtons de soufre , afin de m'assurer de ce qu'il en étoit ; j'en polis un sur une pelle chaude ; & lorsqu'il fut refroidi , je le présentai proche du dedans de la main ; alors je sentis le petit vent frais ; je le frottai sur du drap , & je sentis le petit

vent plus considérable ; je reconnus aussi que la matiere électrique se maintenoit & se communiquoit pendant plus de temps par le soufre que par les résines.

J'ai mis deux bâtons de soufre sur chaque bras & sur chaque cuisse, sans les frotter ; & dans cet état, j'ai appliqué la main sur l'estomac d'une jeune fille qui avoit les pâleurs, & étoit sujette aux maux d'estomac ; elle me dit qu'elle sentoit du froid dans cette partie, malgré que j'eusse dans ce moment la main très-chaude, & qu'elle ressentoit la douleur plus considérable qu'à l'ordinaire ; dix minutes après, elle ne sentit ni froid ni douleur : je lui présentai une baguette de fer, la pointe proche de l'estomac, & elle n'éprouva aucune sensation.

J'ai présenté le bout d'un bâton de soufre à mon conducteur, tandis qu'on électrisoit, & je n'ai apperçu aucune apparence d'étincelle ; cependant le bâton étoit très-chargé de matiere après cette opération ; j'ai aussi présenté au conducteur un petit gâteau résineux ; il s'est très-bien chargé, & l'on voyoit de petits globules de feu électrique attirés par cette matiere.

Le soufre est une matiere qui, par la fusion, forme une espece de crySTALLISATION en aiguilles.

Toutes ces pointes attirent la matiere électrique, soit de l'air, soit des corps électrisés, mis en communication; il y a dans les bâtons de soufre beaucoup de cavités; & lorsque l'on tient dans la main un de ces bâtons, l'on entend plusieurs craquemens, comme si ce bâton se caffoit dans plusieurs endroits; je pense que ce bruit est occasionné par la chaleur de la main, qui dilate l'air renfermé; car si c'étoit la matiere électrique qui fût la cause de ce craquement par son mouvement, on obtiendrait le même effet en touchant le bâton avec du métal, ce qui n'arrive pas; le soufre, sans être frotté, n'attire que les corps légers.

Je conclus de toutes ces expériences, que le soufre est une matiere qui attire naturellement l'Electricité qui est dans l'air, & qui n'est qu'une Electricité atmosphérique, par conséquent en moins & à un degré inférieur; que cette matiere est très-susceptible de recevoir & d'accumuler pendant un plus long temps l'Electricité artificielle, sans cependant qu'elle en puisse sortir par étincelles, si ce n'est par les procédés connus de l'électrophore, par le moyen d'un conducteur de métal. J'ai des gâteaux d'électrophore, ainsi que les petits des boîtes dont je me sers, dont les uns sont du soufre, les autres de résine, avec d'autres mélanges; je

n'ai reconnu aucune différence pour les effets en traitant des maladies, si ce n'est que ceux en soufre s'électrifient plus facilement par frottement que les autres, & qu'ils paroissent conserver la matiere un peu plus; je conseille donc de préférer cette matiere à toute autre, d'autant qu'elle produit naturellement un effet par elle-même.

J'avois déjà reconnu que le gâteau en soufre d'un électrophore contenoit de la matiere électrique, sans être frotté, mais à un degré inférieur. En posant le conducteur sur ce gâteau non frotté, l'on n'obtient aucune étincelle; mais en présentant le conducteur proche le dedans de la main, le petit vent frais est très-sensible, & je n'avois pas imaginé que la matiere électrique, à ce degré, fût propre à guérir les maladies. Je n'ai pas encore essayé de combiner cette matiere avec la limaille d'acier, mais je ne tarderai pas.

L'aimant attire le fer; le soufre attire la matiere électrique, & la matiere électrique attire les corps légers. Cette seconde vérité n'est pas assez connue. Prenez des sachets de peau, dans lesquels vous mettrez du soufre en poudre, ce soufre attirera la matiere électrique qui est dans l'air, & la communiquera au corps en contact avec le sachet, ce qui est plus sensible

lorsque la Lune est au méridien supérieur, parce qu'alors l'atmosphère électrique de la terre est plus considérable. Mêlez un huitième de limaille de fer avec la fleur de soufre, l'action sera plus forte, parce que le fer sert de conducteur à la matière; & si vous appliquez sur le corps une plaque aimantée, & le fâchet par dessus, l'action sera encore plus considérable, parce que l'aimant attirant les pointes de la limaille, la matière électrique se communiquera en plus grande abondance, & se renouvellera continuellement. Si vous enveloppez un fâchet de soie, à l'exception de la partie destinée à toucher le corps, la matière sera accumulée & moins divisée, la main qui le tient n'en absorbant pas une partie.

J'ai mis sur une table un sac de papier rempli d'environ deux livres de fleur de soufre; je présentai le dedans de la main au tour, & proche de ce sac, & je sentis le petit vent frais du côté du sud: cette expérience doit se faire lorsque la Lune est au méridien supérieur. L'ayant répétée, elle fut la même pendant quatre jours, ce qui me fit croire que les effluves électriques avoient un mouvement du nord au sud; mais je fus détrompé le cinquième, car je ne sentis le petit vent frais que du côté du nord, un autre jour du côté de l'est, &

je reconnus que le vent qui n'est, comme je l'ai déjà dit, que la matiere électrique en mouvement, étoit la seule cause de ces différentes directions, car le vent du nord régnoit les quatre premiers jours de cette expérience, &c.

Il résulte de tout ce qui a été dit, que les traitemens doivent être variés suivant les maladies & la constitution des malades; l'épilepsie exige un traitement actif, & l'Electricité avec les pointes convient de préférence; les fievres doivent être traitées par les boîtes; mais il seroit plus convenable qu'elles fussent en bois qu'en fer-blanc: le baquet convient mieux aux maladies invétérées; & pour les vapeurs & maladies de nerfs, je préférerois les bâtons de soufre, sans être animés par frottement. C'est vraisemblablement un Eleve de M. Mesmer qui nous a appris que le soufre contenoit naturellement plus de matiere électrique que les autres corps; & le moyen le plus certain pour s'en assurer, est celui que j'indique, en présentant la matiere que l'on veut éprouver proche du dedans de la main.

J'invite les Savans à s'occuper sérieusement de cette découverte, & à la perfectionner pour le soulagement des hommes. Depuis environ quarante ans, on pressentoit que l'Electricité devoit être utile contre les maladies, mais per-

sonne n'avoit trouvé la méthode de l'employer; nous avons des gâteaux d'électrophore en soufre, & personne ne s'étoit apperçu que cette matiere contenoit une Electricité muette. Que l'on juge présentement si la dénomination de magnétisme animal convient à cette matiere invisible. Tous les raisonnemens diffus rapportés dans le Journal de Paris, n'instruisent pas le public. Ce que j'y vois de plus clair, c'est que M. d'Esion abandonne les Eleves à M. Mesmer, & se réserve les traitemens, ainsi qu'aux Médecins qui seront instruits, se persuadant que la connoissance de l'anatomie est nécessaire pour pratiquer cette nouvelle doctrine. Sans contredire cette préférence, je ne crois cependant pas qu'on doive la rendre exclusive, parce que le fluide électrique parcourant toujours de lui-même les circuits des nerfs, sans qu'il soit besoin de le conduire avec le doigt, la maniere de le mettre en jeu convient à tous les hommes; mes Lecteurs feront à même d'en juger, en suivant ce que j'ai indiqué, & ils conviendront que la matiere électrique est l'agent de la Nature.

F I N.

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux ;
POuvrage qui a pour titre : *l'Ami de la Nature*. Je n'y
ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A
Paris, ce 17 Mai 1784. SAGE.